



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

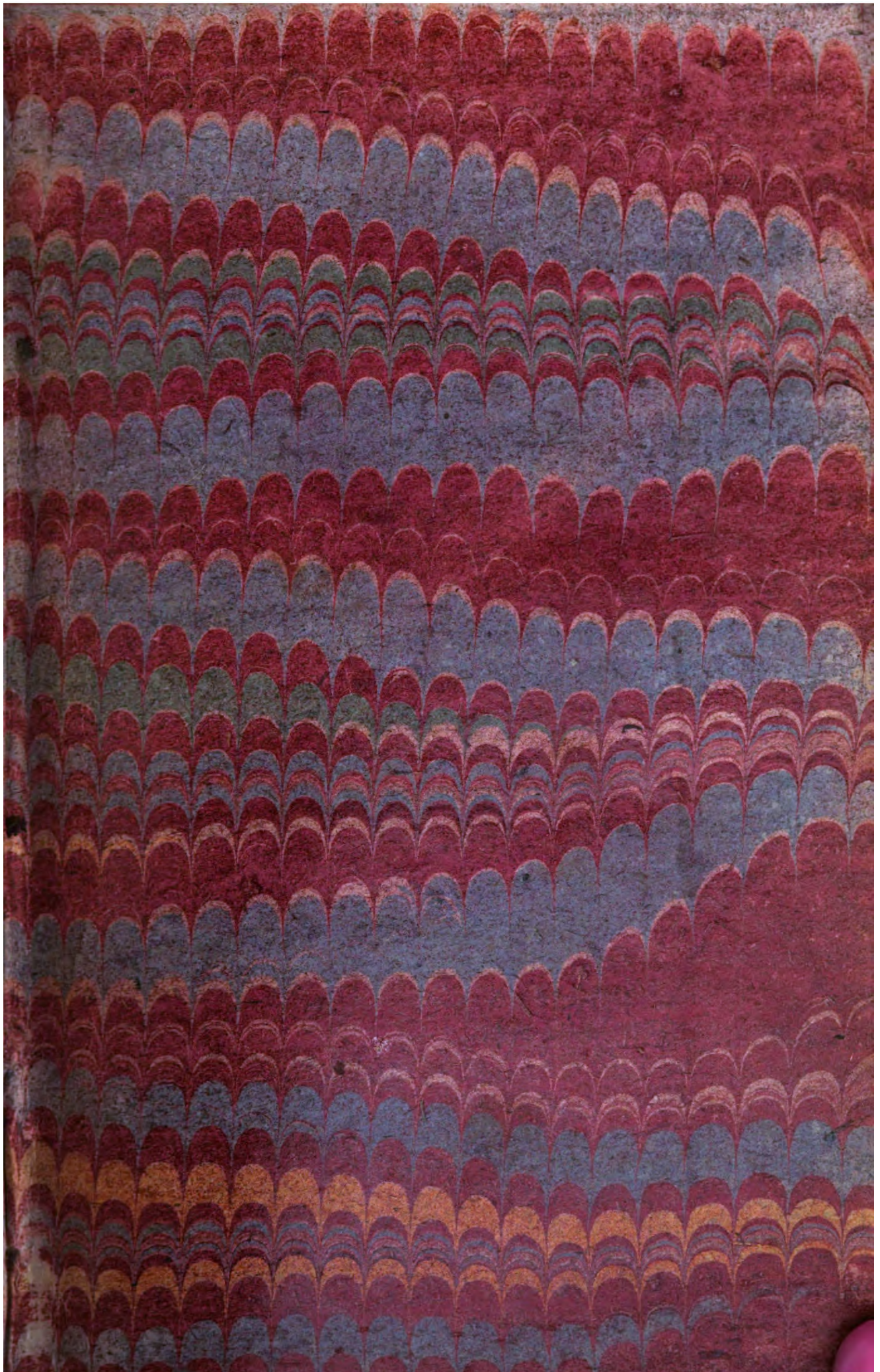


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



UNS 158 a. 6





A... VIII... g R. B.

~~D... 4... g... Draw.~~

Œ U V R E S
D'ÉTIENNE FALCONET,
STATUAIRE.

TOME SIXIÈME.

Œ U V R E S
D'ÉTIENNE FALCONET,
S T A T U A I R E ;

C O N T E N A N T
PLUSIEURS ÉCRITS RELATIFS AUX
B E A U X - A R T S ,

*Dont quelques-uns ont déjà paru, mais fautifs : d'autres
sont nouveaux.*



A L A U S A N N E,
Chez LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXXXI.





SUR CES PAROLES

D E

M. DE LA NAUZE:

*L'on aimoit, l'on estimoit les ouvrages de l'art,
& l'on méprisoit ceux qui en faisoient leur occu-
pation, ou même leur amusement. Page 298,
tome 25 des Mémoires de l'Académie.*

J'Ai dit dans une des Notes sur Pline, que ceux qui exercent un art de génie, ne sont méprisables qu'autant qu'ils se sont rendus tels par leurs mœurs, & par l'usage malhonnête qu'ils font de leurs talens. Voici ce que j'ajoute.

Etoit-ce pour faire mépriser le jeune Pedius que ses parens alliés à Jules César, déliberèrent de lui faire enseigner la Peinture? Etoit-ce pour avilir cet enfant, qu'Auguste son parent, approuva la délibération? Rien moins que cela.

Tome VI.

A

Mais l'orateur Meffala voyant son petit neveu muet, & qu'il ne pouvoit se distinguer ni au barreau, ni dans aucune autre fonction publique, trouva que l'éloquence muette de la Peinture, convenoit à l'enfant. Il ne se trompoit pas, & le jeune Artiste avoit déjà fait de grands progrès lorsqu'il mourut. Les peintres n'étoient donc pas méprisés : ou bien il faudroit dire qu'une famille noble, Auguste à sa tête, ignoroit le mépris qu'on faisoit à Rome de ceux qui exerçoient la Peinture, ou qu'il vouloit rendre un de ses parens méprisable. Cette réflexion ne s'est point présentée à M. de Jaucourt, lorsqu'à la page 274, tome 12 de l'Encyclopédie, il a cru entendre Pline, & qu'il n'a fait que copier M. de la Nauze. C'est au reste, avoir du courage que de prendre ainsi sur foi, les bévues d'un Ecrivain qui s'égare. Il est vrai que M. de Jaucourt adoucit l'injure, en ajoutant, *je doute que les Grands soient bien revenus de ce préjugé*. Sans prétendre achever de les en faire revenir, j'é vais l'attaquer, & montrer qu'il est dépourvu de fondement.

Ce *Fabius Pictor*, dont j'ai déjà parlé, ce citoyen illustre (a) qui peignit le temple du Sa-

(a) *Nobilissimus civis*. Cicer. Val. Max.

lut, étoit-il méprisé? L'eût-il peint, s'il eût cru s'avilir? Etoit - ce par mépris pour lui que sa famille conserva le furnom de *Pictor*? La race des Fabiens étoit nombreuse, & divisée en six branches, dont chacune, pour être distinguée des autres, prenoit un furnom qui en même tems qu'il la distinguoit, ne la déshonoroit pas (b); celle-ci prit le furnom de *Pictor*. Qu'il ne fut pas un de ces noms imposans, qui trop souvent devoient faire rougir l'héritier qui s'en charge, il n'étoit pas non plus un de ceux qui portent avec eux l'idée de mépris; car à ce titre les Fabius auroient pu ne pas vouloir le porter, & ils eussent pris un signe distinctif moins humiliant. On fait que les Romains prenoient ou recevoient sans déshonneur, un furnom qui leur venoit de quelque conformation ou habitude du corps, ou de leur naissance, ou de leurs voyages, ou de quelque art qu'ils exerçoient ou avoient exercé, &c... Mais la fille de *Fabius Pictor*, qui exerçoit aussi la peinture, & avec tant de pudeur, qu'elle ne peignit jamais d'homme, croyez-vous qu'elle

(b) *Ambusti, Maximi, Vibulani, Butones, Dorsones, Pictores.*

4 SUR UNE ERREUR

eût pris cette voie, si le mépris & l'avilissement en eussent été la récompense (c) ?

M. de la Nauze n'est pas le seul Ecrivain de son avis, & l'idée qu'un homme de bonne naissance s'aviliroit en peignant, est passée même dans le Dictionnaire de Moreri, place où, comme on fait, bon & mauvais trouvent un azyle. On y dit, à l'article *Fabius Pictor*, qu'il fit peindre les murs du Temple de la Santé (d).

Cependant Pline trouvoit dans ses Auteurs & dans les Annales de Rome, qu'il fit lui-même

(c) *Fabii Pictoris filia pudicitia studio virum nunquam pinxit, cetera graphiæ expressit.* Voyez le *The-saurus Græcarum antiquitatum*, Tom. 9. pag. 833. Les Romains, dit Plutarque dans la vie de *Coriolan*, accoutumoient sagement les hommes à ne pas rougir des surnoms qui leur étoient donnés, leur vinssent-ils de quelques défauts, & à ne pas les prendre pour des injures : à plus forte raison le surnom de *Pictor* ne devoit-il pas en être une.

(d) L'Auteur de cet article ne savoit pas que *C. Junius Bubulcus* fit commencer le Temple du Salut l'an 447 de Rome ; qu'il en fit la dédicace l'an 451, que *Fabius* en exécuta les peintures, & que par conséquent ce fut *Bubulcus* & non *Fabius* qui fit peindre les murs du Temple du Salut, & non de la Santé.

cette peinture, *ad em salutis pinxit*; cela est positif, & ce *pinxit* n'a pas le sens figuré du *M. Agrippa fecit*, qu'on lit au Panthéon: il est au propre comme le *leva is manu pinxit*, que Pline dit ensuite, des ouvrages du Chevalier Romain Turpilius. Mais il n'en faut pas vouloir plus de mal aux Auteurs de ce Dictionnaire qu'à M. de la Nauze; ils ont exprimé chacun leurs fantaisies comme ils l'imaginoient; l'Académicien cependant, doit être plus instruit, plus conséquent, & plus poli. Voyez dans Pline, au chapitre premier du Livre 35 n°. 8, l'opinion que les Grecs avoient des Peintres & des Statuaires; voyez ce qu'ils firent pour Polygnote; voyez dans Pausanias, que plusieurs Artistes eurent leurs statues auprès de celles qu'ils avoient faites: voyez dans Plutarque, les Athéniens pousser les honneurs accordés aux Artistes, jusqu'à la folie de sacrifier à Parrhasius & à Silanion pour avoir fait, l'un le tableau, l'autre la statue de Thésée (e). Vous allez voir encore comment les

(e) Les hommes honnêtes & point bourrus parlent autrement que M. de la Nauze. Lisez ce que dit M. l'Abbé de Lubersac, dans son *discours sur les monumens publics*.

“La considération attachée au talent, fut sur-tout

6 SUR UNE ERREUR

hommes honnêtes qui professoient la Peinture étoient regardés chez les Romains, même du bas Empire, & vous comparerez des faits à l'affertion peu raisonnée de M. de la Nauze.

» le plus puissant motif pour animer les Artistes, qui
» n'étoient pas traités en ouvriers dans un pays où
» l'on sentoit tout le prix du génie dans les arts. Un
» Artiste pouvoit prétendre à la même considération
» qu'un Philosophe. Esope & Socrate leur faisoient cet
» honneur de les regarder comme de vrais sages, &
» s'honoroient assez eux-mêmes pour préférer leur
» société à toute autre.

» Marc-Aurele, cet Empereur philosophe, n'a point
» rougi de publier qu'il avoit obligation au Peintre
» Diognète, des connoissances & des vertus qu'on
» vouloit bien trouver en lui.

» L'orgueil d'un particulier riche & insolent, com-
» me sont en général les prétendus connoisseurs, ne
» mettoit pas le prix aux chef-d'œuvres des arts.
» Les plus sages & les plus éclairés d'entre les Grecs,
» jugeoient & couronnoient les talens. Ce n'étoient
» pas les noms, c'étoient les ouvrages qu'on y jugeoit.
» L'Artiste inconnu pouvoit comme le plus célèbre se
» mettre sur la ligne des Phidias & des Praxitèles, des
» Apelles & des Zeuxis, & quelquefois il l'emporta sur
» eux. Leurs juges n'étoient pas de cette classe que
» nous appellons *Amateurs* pour donner un titre à
» l'ignorance; car la jeunesse la plus distinguée fré-

Vous trouverez dans les Commentaires de Jacques Godefroi, sur le code Théodosien, une ordonnance des Empereurs Valentinien, Valens & Gratien, laquelle accorde neuf privilèges aux gens de naissance libre qui professent la peinture. Vous verrez qu'ils ont des droits égaux à ceux des citoyens distingués, & tels à-peu-près que ceux dont Louis XIV gratifia son Académie de Peinture & de Sculpture; droits d'ailleurs assurés au point que si quelque *Rector Provinciae*, méprisoit l'ordonnance en vertu de laquelle ils avoient ces distinctions, il subiroit les peines portées contre les sacrilèges, les *legum violatores* (f).

Il semble que ces Empereurs n'eussent pas placé l'encouragement & les distinctions, par un acte de cette authenticité, & avec une pareille clause finale, sur des personnes vouées au

„quentoit également le Portique & les ateliers”. M. de Luberfac a l'attention, dans une note, de distinguer les vrais connoisseurs & les amateurs utiles à l'art.

(f) *Quæ omnia sic concessimus, ut si quis circa eos (pictores) statuta neglexerit, ea teneatur pœna quæ sacrilegi coercentur.* Lib. 13. tit. 4. tom. 5. pag. 61. Lipsiæ 1741.

mépris public, & que si on eût pensé qu'elles en subissoient ou en méritoient la flétrissure, on la leur eût laissée, ou peut-être aggravée, comme les mêmes Empereurs firent bien ou mal à propos à l'égard des Comédiens, *Scenici* (voy. Cod. Theod. lib. 15. titul. 7.) Ainsi 30 ans après Constantin, 300 ans après Pline, dans un tems où la peinture étoit réduite à la plus grande médiocrité, quand elle ne produisoit que des images de Saints, des portraits, & peut-être de fort plats tableaux d'histoire, on honoroit encore par des immunités les gens honnêtes qui la professoient; on vouloit même que les *de la Nauze*, s'il s'en trouvoit, fussent traités comme des sacrileges: décision bizarre, & qui tient à l'orgueil féroce de Valentinien; mais enfin, ce n'est pas là mépriser ceux qui s'occupent de la peinture. Cet Empereur peignoit & modeloit agréablement, dit Ammien Marcellin.

Il ne m'a pas été possible de découvrir, dans ce que j'ai lu de M. de la Nauze, cette dialectique adroite & embarrassante qui, saisissant toutes les faces des idées, ne laisse aucune proposition sans réplique. Mais il peut se trouver des esprits plus subtils, plus disputeurs, & qui diroient: *puisqu'il a fallu des édits pour faire*

honorer les Peintres , c'est bien la preuve qu'avant ces édits les Peintres étoient méprisés ; & cette maniere de conclure trouveroit peut-être des approbateurs. Qu'il me soit permis de montrer qu'elle seroit très-infirmes , & d'en faire une application à d'autres tems & à d'autres Princes , sauf à voir , par qui voudra s'en donner la peine , si elle convient ou non au siècle de Valentinien.

Si je rapportois ici tout ce que contiennent d'honorable , & pour l'art , & pour ceux qui le professent , les édits de Louis XIV , il y auroit de l'affectation , peu de goût , & certainement de l'ennui pour bien des gens. Je m'en tiendrai donc à deux articles qui prouvent qu'un Prince , par un édit , peut honorer encore ce qui l'étoit déjà. Voici ce que dit Louis XIV : *Et comme entre les Beaux-Arts , il n'y en a point de plus noble que la Peinture & la Sculpture , que l'une & l'autre ont toujours été en très-grande considération dans notre Royaume , nous avons bien voulu donner à ceux qui en font profession des témoignages de l'estime particulière que nous en faisons. Pour cet effet , &c. (g). L'estime gé-*

(g) Lettres patentes du Roi , 10 Octobre 1663 ,
régistrées au Parlement 14 Mai 1664.

nérale avoit précédé l'estime particulière, la voix publique n'avoit pas attendu la lettre patente ; & l'idée de *noble* dans un art, & celle de *méprisables* dans ceux qui l'exercent sont incompatibles.

Louis XIV avoit accordé deux ans auparavant, aux Peintres & aux Sculpteurs *de son Académie*, d'autres immunités : *tout ainsi*, dit-il, *qu'en jouissent ceux de l'Académie françoise & les Officiers de notre maison (h)*. Cela, comme on voit, étoit pour les personnes; aussi le regne de Louis XIV produisit-il la plus grande partie de nos meilleurs Artistes. Les distinctions accordées aux Peintres & aux Statuaires distingués, ne finissent pas à Louis XIV. Louis XVI vient de les confirmer. Voyez le préambule de nos derniers statuts ; il nous est tout aussi honorable : je n'en transcrirai que quelques mots. *Les arts de Peinture & de Sculpture, qui font partie des Arts libéraux, ont été destinés dans tous les tems, chez les peuples éclairés, à concourir à la gloire nationale, par des monumens qui conservent la mémoire des actions vertueuses, des*

(h) Lettres patentes du Roi, Janvier 1655, régistrées au Parlement 23 Juin de la même année.

travaux utiles, & des hommes célèbres, &c. Après avoir parlé de l'abolissement d'une avilissante maîtrise de peinture & de sculpture, le préambule dit: *Voulant donc protéger spécialement ceux de nos sujets qui cultivent, & cultiveront les Arts de Peinture & de Sculpture d'une manière libérale, & les porter à de nouveaux efforts pour mériter des graces par l'emploi honorable de leurs talents, nous avons jugé à propos, &c.* Et voulons qu'à cet égard les Arts de Peinture & de Sculpture soient parfaitement assimilés avec les Lettres, les Sciences, & les autres Arts libéraux, spécialement l'Architecture, &c. Si vous comparez ce que disent Louis XIV & Louis XVI au titre honorifique d'une Académie des mêmes Arts, fondée en Russie, vous trouverez qu'au moins on lit la même idée sur les billets d'invitation: *L'Académie Impériale des trois plus illustres Arts: Imperatorçkaia Academiia trekh znatneichickh khoudojestv'*. Je mets du mieux qu'il m'est possible la valeur du Russe; car nous n'avons pas de lettres qui puissent exprimer l'exacte prononciation de cette langue.

Les Empereurs Valentinien & Valens avoient fait également leur possible pour élever nos Arts; mais des causes qui les détruiront toujours, malgré la bonne intention du Souverain, s'y

oppofoient fortement : la guerre , les troubles inteffins , la barbarie , & que fais-je encore. Nos Arts attendoient le fiecle de Leon X: alors ils furent en Europe dans toute leur splendeur.

Avec moins de morgue , plus de critique , & peut-être plus de fagacité , M. de la Nauze eût pu voir auffi que l'efclavage tenant chez les Romains , comme ailleurs , les hommes dans l'abjection , un efclave avoit beau faire de la peinture , fa perfonne reftoit méprifée , tant que l'affranchiffement ne l'admettoit pas dans la Société. Etoit-il affranchi , ce n'étoit encore qu'un parvenu , un homme équivoque entre le citoyen né libre & l'efclave. Exceptez-en les affranchis d'un mérite rare , & d'autres qui , par la faveur du Prince , en impofoient à la voix & à l'opinion publique.

Ainfi , malgré l'injure de M. de la Nauze , en Grece , en Italie , en France , on ne méprifoit pas les hommes honnêtes qui s'occupoient de nos Arts ; & fi les Michel-Ange , les Raphaël , les Titien , les Rubens ; les Cavalier Bernin , & tant d'autres Artiftes honorés , euflent vu l'écrit de notre Académicien , ils n'en auroient pas fait un titre pour eftimer l'Auteur , qui ne diftingue ni les tems , ni les états , ni les gouvernemens , chez des peuples qui , felon les

circonstances, y attachoient des idées très-différentes.

Le trait rapporté par Vafari, doit trouver ici sa place, quoique chacun le sache, excepté sans doute les de la Nauze. Michel-Ange s'étant brouillé avec le Pape Jules II, un Evêque se chargea de la réconciliation, & vint prier Sa Sainteté de faire grace à l'Artiste, parce que, disoit-il, ces gens-là étoient des ignorans, & d'ailleurs de peu de considération. Le bouillant Pontife répondit au Prêlat avec sa canne, & lui dit, en le chassant de sa chambre, qu'il étoit lui-même un sot d'insulter ainsi l'Artiste. Pour Michel-Ange, il reçut en signe de paix, la bénédiction & des présens du Pape.

En Littérature, comme en tout, les fautes viennent ordinairement de ce qu'on entreprend plus qu'on ne fait, ou qu'on ne se sert pas assez de ses lumières. Enfin, j'ose assurer M. de la Nauze, & ses semblables, que par-tout où l'on aimoit, où l'on estimoit l'Art, on ne méprisoit pas l'Artiste honnête qui le professoit. A Lacédémone, par exemple, où l'on n'accueilloit guère ni Poète, ni Peintre, ni Statuaire, ni discoureur, le commentaire de M. de la Nauze & le mien n'eussent pas fait fortune. Si, par le préjugé d'un orgueil barbare, on a quelquefois

méprisé les Artistes ; si des constitutions politiques ont éteint le génie & dégradé l'espece humaine, soit à Rome, soit ailleurs, c'est à cette circonstance qu'il faut s'en prendre : il n'y a guere que le pédantisme vain, ignorant & grossier, qui s'avise d'en faire un reproche à ceux qui professent des arts toujours utiles (je ne dis pas nécessaires) aux Nations qui les protègent & les encouragent. Mais la premiere science, le premier art des Nations, ce sont les mœurs. Où sont-elles aujourd'hui ? Dans quelques écrits des Moralistes.

M. l'Abbé de la Bléterie a cru sans doute avoir de bonnes raisons pour dire que Rome n'accueillit les Arts que par air ; mais qu'elle les méprisa toujours par principe : que les Artistes ne furent à ses yeux que des manœuvres & des esclaves. Mais cet Ecrivain ne paroît pas en rejeter le blâme sur les Arts, puisqu'il ajoute que Rome qui les payoit largement, ne put ou ne voulut leur accorder la seule récompense qui puisse flatter, échauffer & perfectionner le génie ; *l'estime éclairée, & l'admiration fondée sur le discernement.* (Vie de Tacite donnée avec la traduction *des mœurs des Germains.*) Les Lacédémoniens étoient du moins conféquens : s'ils n'estimoient ni les Beaux-Arts, ni

les Artistes, ils ne les accueilloient pas par air, ils n'accumuloient pas leurs productions. Quoiqu'il en soit, il semble pourtant par les faits, que les Romains n'ont pas toujours eu le mépris qu'annonce M. l'Abbé de la Bléterie; & supposé qu'il se trompât, il n'insulte pas comme notre ami M. de la Nauze; il charge de la faute ceux qui, selon lui, avoient en air ce qui leur manquoit en goût & en discernement.

Mais voici bien un autre adverfaire, & tout autrement redoutable; c'est du moins sur lui qu'on se fonde quand on veut injurier les Artistes. Cicéron, après avoir dit au commencement de sa première Tusculane, que les Romains furent longtems sans avoir de Poètes, parce qu'ils les mésestimoient, ajoute: *ne pensons-nous pas que si on eût loué l'illustre Fabius de ce qu'il peignoit, nous aurions eu beaucoup de Policlètes & de Parrhasius? L'honneur nourrit les Arts, & c'est par la gloire qu'ils sont tous enflammés: ce qui est désapprouvé chez un peuple reste toujours sans vigueur (i).* Voilà en

(i) An censemus, si Fabio, nobilissimo homini, laudi datum esset, quod pingeret, non multos etiam apud nos futuros Polycletos & Parrhasios fuisse? Ho-

passant Cicéron en pleine contradiction avec Pline, lequel assure que la Peinture fut honorée de bonne heure chez les Romains; *apud Romanos quoque bonos maturè huic arti contigit.* Ce ne fera pas moi qui tenterai de les concilier; c'est aux Savans qu'il convient de résoudre cette difficulté que je ne crois pas légère.

Mais je dirai d'abord que la répugnance des premiers Romains pour les Poètes n'empêcha pas que dans la suite il n'y en eut plusieurs parmi eux, & qui furent honorés & careffés. Cicéron même ne fit-il pas des vers, qu'il ne crut pas qui le déshonorassent? Il faudroit donc l'interpréter comme il paroît qu'il se feroit interprété lui-même; car si enfin on honora les Poètes à Rome, il ne dit pas que, dans le même tems, on y méprisât les Peintres. La question seroit donc de ne pas confondre les dates; de distinguer Rome formée, policée, amollie même, si vous voulez, de Rome guerriere & encore barbare. En discernant les tems où, selon Cicéron, la Poësie & la Peinture étoient mal
connues

nos alit artes, omnesque incenduntur ad studia gloriâ
jacentque ea semper, quæ apud quosque improbantur.
1. Tuscul. l. 2.

connues & méfestimées, d'avec ceux où elles ne l'étoient plus, il en résultera que ni l'une ni l'autre ne furent méprisées quand elles furent connues.

Sans remonter si haut, un coup d'œil sur l'état des Arts en Russie avant Pierre I, nous montrera clairement cette marche naturelle de toutes les sciences. On avoit beau y admirer des images peintes, on avoit beau y emprunter quelquefois des Artistes étrangers, un Peintre n'y étoit pas seulement regardé. Quoique l'art y soit fort ancien, & qu'il n'y ait peut-être pas eu de pays où l'on ait plus anciennement travaillé en peinture, les tableaux n'étoient encore parvenus qu'à être criés pour deux ou trois fous, fort souvent pour deux ou trois œufs. Ce fut l'ornement des églises & des maisons, depuis la cabane du paysan jusqu'au palais du Souverain : l'Artiste national resta par conséquent toujours méprisé. On commence à peine à l'appercevoir, & si le goût & la connoissance des Beaux-Arts parvenoient à s'y étendre assez généralement, & s'y maintenoient, on y verroit peut-être, comme on l'a vu ailleurs, les Artistes honorés par des distinctions convenables à leur état. Mais des spéculatifs prétendent que la Russie ne produira jamais ce qui s'appelle de grands

Peintres & de grands Statuaires ; ils en donnent pour raison , le climat, les mœurs , le gouvernement , & disent que le moral joint au physique , concourent efficacement à détruire les espérances du Souverain. Nous laissons au tems à donner tort ou raison aux spéculatifs. D'autres croient cependant que si M. le Comte de Chouvalow eût pu conserver la direction de l'Académie qu'il avoit fondée , les Beaux-Arts donneroient de favorables espérances ; mais que M. de Betzky les a toutes anéanties : *que fais-je ?* eût dit Montaigne.

Voilà , pour revenir à Cicéron , ce que j'aurois à dire , en supposant qu'il eût dit lui-même une vérité exacte. Mais , comme je crois l'avoir suffisamment prouvé , Fabius ne fut point blâmé , pour avoir peint chez un peuple religieux , le temple du salut ; & si les remerciemens qu'il a dû en recevoir , ne font pas venus jusqu'à nous , l'histoire ne nous a pas non plus transmis un mot qui lui en fit un déshonneur ; c'est donc Cicéron qui a fait un mauvais raisonnement , & à un autre égard , bien plus mauvais encore , comme je crois pouvoir le montrer.

Phidias , Apelles , Polyclète & Parrhasius attendirent-ils , pour être célèbres dans la Grece , qu'un Archonte eût peint ou sculpté ? Michel-

Ange, Raphaël, & tant d'autres Artistes en Italie, attendirent-ils pour paroître qu'un *Mon-signor* eût pris la palette ou le ciseau? Les peintures d'Ardée, celles de Lanuvium & celle de Cæré n'étoient-elles pas faites dans le voisinage de Rome bien avant Fabius Pictor? Comme les Auteurs de ces ouvrages n'avoient rien dû aux éloges qu'on auroit pu donner à Fabius, ce seroit donc une bonne plaisanterie de croire que les futurs Polyclètes & les Parrhasius Romains dussent attendre leur naissance de ces mêmes éloges.

N'est-ce pas dans tous les tems, & dans tous les pays, après des études laborieuses, enflammées par le génie, que des hommes industrieux & constans avoient faites pour illustrer les Beaux-Arts, que quelques Grands s'en sont amusé? Et où a-t-on vu que la peinture d'un grand Seigneur ait jamais produit des Artistes célèbres! C'est donc une idée fautive, & point du tout réfléchie, que Cicéron a produite un peu légèrement. J'ai fait voir ailleurs qu'il connoissoit peu la peinture, dont pourtant il parle assez souvent. Ainsi mettons hardiment ce qu'il en dit ici d'inexact avec ce que j'ai rassemblé de ses raisonnemens sur l'Art, & contentons-nous d'avoir prouvé par un seul trait qu'un grand homme

peut se tromper comme un autre. Quant à son *honos alit artes omnesque incenduntur ad studia gloriâ*, c'est une vérité que deux expériences contraires ont toujours prouvée, & prouveront tant qu'il y aura des Souverains qui honoreront les Arts, & que d'autres, soit par eux-mêmes, soit par leurs Ministres préposés *ad hoc*, les compteront pour rien dans un Etat, ou du moins pour peu de chose : les ames dures & froides ne sont pas plus faites pour les Beaux-Arts que ceux-ci ne sont faits pour elles.

Mais, dira-t-on, les Romains n'ont jamais eu de très-grands Peintres, ni des Statuaires de la première célébrité; ils sont en cela toujours restés loin des Grecs. C'est que les Grecs étoient en possession d'exercer ces deux Arts chez les Romains, & que peut-être ces derniers n'avoient pas eux-mêmes le sentiment qu'il faut pour y exceller; c'est du moins ce que Virgile paroît avouer par ces deux vers prophétiques à l'égard de la sculpture.

*Excudent alii spirantia mollius aera ,
Credo equidem ducent vivos de marmore vultus.*

*D'autres feront sans doute plus mollement respirer
l'airain & donneront la vie au marbre.*

Vous avez avancé plus haut, me va-t-on dire,

que l'histoire ne nous a pas transmis un mot qui fit à Fabius un deshonneur d'avoir peint le temple du salut. Reprenez vos jettons, & comptez avec un Ecrivain qui n'a dit que deux mots à ce sujet, mais foudroyans. Ouvrez Valere Maxime, vous y trouverez que ce Fabius appliquoit là son esprit à une fordide occupation (k).

Quoi! vous me parlez de cet élégant flatteur d'un tigre réfléchi, d'un monstre qu'Auguste caractérisa par cette prophétie : *Miserum populum Romanum qui sub tam lentis maxillis erat.* Ignorez-vous que Tibere n'aimoit, n'affectoit de préférence que les peintures les plus infâmes, non pas à cause de l'art, mais pour les sujets : c'étoit en tableaux, ses plus chères délices, & il les achetoit un million de sesterces.

(k) Illa vero (gloria) etiam a claris viris interdum ex humilibus rebus petita est. Nam quid sibi voluit C. Fabius nobilissimus civis, qui cum in æde salutis, quàm C. Junius Bubulcus dedicaverat, parietes pinxisset, nomen his suum inscripsit? Id enim demum ornamentum familiæ consulatibus & sacerdotiis & triumphis celeberrimæ, deerat? Ceterum *fordido studio* deditum ingenium qualemcumque illum laborem suum silentio oblitterari noluit. Val. M. l. 8. c. 14. Ex. 6.

Avez-vous trouvé qu'il encourageât les beaux-arts? Ne voyez-vous pas que si Valere Maxime eût écrit sous Adrien, qui se piquoit d'être Artiste, ou sous Valentinien qui s'en piquoit aussi, & qu'il leur eût dédié son livre, il auroit loué les gens de qualité qui exerçoient la peinture, & que vous ne trouveriez pas dans son ouvrage le *sordidum studium*?

Lisez son indigne épître dédicatoire; voyez avec quelle vile profanation, il préfère la *divinité visible* d'un scélerat qui regne, à celle des Dieux invisibles. Vous allez dire que ces fortes de lâcheté étoient communes, & qu'il y auroit eu du danger sur la fin du règne de Tibere, à ne pas s'y soumettre; car c'étoit alors que Valere Maxime écrivoit. Ajoutez donc, si vous voulez être tout-à-fait conséquent, que cet Auteur se voyoit obligé d'écrire aussi, que Fabius en peignant le temple du salut, s'occupoit à un métier fordide. Ignore-t-on que pour juger un Ecrivain, il faut avoir égard & à son caractère, & à ses prétentions, & au regne sous lequel il écrit? Que savons-nous d'ailleurs si Valere Maxime, descendant de *Fabius Maximus*, n'avoit pas aussi cette morgue originelle qui jette le coup d'œil méprisant sur toute no-

blesse qui ne tire pas sa gloire des armes ? au moins n'y auroit-il pas là de bassesse.

Revenons à notre Fabius. Croyez-vous que s'il eût pensé faire une action avilissante, si ceux qui le voyoient peindre en eussent eu cette idée ; croyez-vous qu'il eût écrit au bas de son tableau *Fabius pinxit* ? & qu'il eût prétendu que ce nom ne feroit pas oublié ? — Oh ! c'est qu'il avoit une fausse idée de la gloire. — Pardonnez-moi ; c'est seulement qu'il devinoit assez juste qu'il y en avoit encore d'autres que celle des armes, & que malgré le raisonnement de Cicéron, malgré l'insulte de Valere Maxime & celle de M. de la Nauze, il feroit au moins loué de ses contemporains. Si la postérité ne s'y est pas jointe, c'est qu'il y a toute apparence que l'ouvrage de Fabius, bon pour son tems, étoit mauvais dans les beaux siècles de l'art.

J'ai lu dans un mémoire de M. le Comte de Caylus, que cet illustre Romain avoit seulement enduit de couleur les murs du temple ; ce qui reviendroit assez bien au métier d'enlumineur de jeux de paume. Cependant l'Artiste y auroit-il écrit son nom, comme nous l'apprend Valere Maxime ? Cette sorte de besogne ne lui eût-elle pas valu, & à sa famille, un autre sur-

nom que celui de *Pictor* ? Enfin Pline l'auroit-il mis au nombre des Peintres Romains, s'il eût trouvé dans les Auteurs que ce Fabius étoit un enduiseur de murailles, un *Fabius Tector* ?

Junius, dans son traité *de la Peinture des Anciens* a fait un beau chapitre, où il compile fort séchement tout ce qui peut honorer l'art. C'est fort bien fait, & chacun avec du labeur, de la patience & des livres, pourroit, si je ne me trompe, en faire autant. Mais quelque bonne & honnête que soit l'intention d'un Ecrivain, il doit être vrai. Il doit aussi, quand il cite, ne pas rapporter une autorité qui seroit contre lui, s'il ne la tronquoit point. Junius a commis ces deux fautes : il rapporte le passage de Valere Maxime que j'ai mis en note ; il le commence à *nam quid sibi*, & fait disparaître le *sordido studio*, &c. Voyez son chapitre 9 du livre second. Il est dur de voir les gens se jouer ainsi de la science ; car enfin Junius étoit un savant, & même un fort honnête homme. Puis sions-nous aux citations d'un savant honnête homme.

A la bonne heure, me dira-t-on, mais vous avez oublié le jugement de Plutarque sur votre art, ou vous l'avez dissimulé. Ni l'un ni l'autre,

& je vais le rapporter. Dans l'introduction à la vie de Périclès, il dit : " Je mets en fait
 „ qu'il n'y a pas de jeune homme bien né,
 „ qui pour avoir vu à Pise la belle statue de
 „ Jupiter, voulût être Phidias ; ni Polyclète
 „ pour avoir vu celle de Junon à Argos ; ni
 „ Anacréon, Philemon, ou Archiloque, pour
 „ avoir pris plaisir à leurs vers. Car de ce qu'on
 „ trouve un ouvrage agréable, il ne s'enfuit
 „ pas de là nécessairement qu'on en estime l'Au-
 „ teur. C'est pourquoi toutes ces sortes de cho-
 „ ses, qui ne font pas naître dans l'ame des
 „ spectateurs cette forte émulation, & d'où ne
 „ sort pas, pour ainsi dire, des esprits qui ex-
 „ citent la volonté, & qui enflamment le desir
 „ de s'y conformer, sont entierement inutiles ”.

Premièrement, Plutarque ne donne pas le premier rang à la peinture & à la sculpture ; ni moi non plus. Secondement, il conclut que ces deux arts sont *entièrement inutiles*, & là nous sommes partagés. S'il eût dit qu'ils ne sont pas nécessaires, je le dirois avec lui, & je trouverois Plutarque aussi judicieux dans ce jugement, qu'il peut l'être ailleurs. Platon son maître, dont il suit les vues, appelle l'art du Poète, celui du Peintre, celui du Sculpteur, &c. *τεχνύδρια*, de petits arts. (Rep. l. 1.) Voilà au

moins de la sublime philosophie : mais l'utilité des belles productions de ces différens arts, la difficulté d'y réussir , & les distinctions méritées, qui dans tous les tems furent accordées aux Artistes du premier ordre, contrediront toujours, & Platon, & Cicéron , & Sénèque , & Plutarque , & qui vous voudrez des modernes, qui ont eu le travers de les copier dans cet endroit foible. Platon, dit encore Plutarque, reprochoit à ceux qui augmentoient l'utilité de la géométrie en l'appliquant à la mécanique, de la corrompre; attendu qu'il falloit y employer le travail des mains, ce qui est l'objet d'un métier servile & bas. Et de l'orgueil philosophique de Platon, Plutarque n'en parle pas.

Soutenir l'honneur des Artistes, contre un Académicien qui les dénigre, n'est pas une corvée trop laborieuse. Prouver que des hommes illustres se font trompés, n'est pas difficile, quand l'erreur est palpable. Enfin, montrer que Valere Maxime n'a dit qu'une grossiere injure, parce qu'il pouvoit bien avoir une raison d'esclave pour la débiter, ne l'est pas davantage. Mais que dire à un Docteur de l'Eglise qui précipite aux enfers les faiseurs d'images?.... Tertullien assure que c'est le diable qui introduisit dans le monde les Peintres & les Statuai-

res (1) qui sont tous des adulteres ; car , dit-il , l'auteur de la vérité n'aime point ce qui est faux , & toute représentation est à ses yeux autant d'adulteres (m). Pour ce point il est incontestable à l'égard des Peintres , qui journallement adulterent & mêlangent leurs couleurs. Il est vrai que Tertullien en vouloit aussi furieusement à un certain Hermogène qui s'avisoit d'être Peintre & hérétique , & que le Docteur Africain n'étoit déjà plus lui-même trop orthodoxe , lorsqu'il nous damnoit ainsi. Faisons donc de la peinture & de la sculpture de notre mieux , & ne désespérons pas de notre salut.

Mais voici un Saint , une des grandes lumieres de l'Eglise , qui ne nous fait pas plus de quartier , & qui nous lance même un arrêt des plus infamans. St. Clément d'Alexandrie nous damne sans contredit ; mais avant le supplice éternel , il nous envoie préluder à la Greve. Il dit : *de même que celui qui a volé le bien d'autrui & dont le vol cause un grand dommage , a mérité la mort ; ainsi ceux qui , soit en sculptant ,*

(1) Diabolum seculo introduxiffe artifices statuarium & omnis generis simulacrum. *De Idolol. c. 3.*

(m) Non amat falsum auctor veritatis , adulterium est apud illum omne quod fingitur. *De Spectacul. c. 23.*

soit en peignant, s'approprient par leur art, les œuvres de Dieu, & qui imitent les plantes ou les animaux, sont également des voleurs (n). Après des traits de cette force, rien n'empêche d'honorer les Saints & de terminer ces observations.

(n) Quemadmodum qui aliena furatur, cum magnam faciat injuriam, jure incidit in commerita supplicia: ita fures sunt, illi qui Dei opera fingendi vel pingendi arte sibi vindicant & se plantas aut animalia ducunt. *Strom.* l. 6.



S U R

LA PEINTURE DES ANCIENS.

LE plus beau siècle de la peinture chez les Grecs est, dit-on, au tems d'Apelles, & c'est lui, selon l'opinion générale, qui en fait la plus brillante époque. Qu'il me soit donc permis de risquer ici, quelques observations sur la peinture des Anciens, & d'examiner, non tout ce qu'en a dit un Antiquaire moderne & fort distingué, mais seulement une partie qui peut me dispenser d'examiner les autres. Je serai prolix au jugement de quelques Lecteurs, & d'autres trouveront peut-être que je devois être moins concis, puisqu'il s'agit d'une discussion dont l'objet occupe depuis longtemps ceux qui parlent ou qui écrivent de la peinture des Anciens.

M. Cochin qui a vu l'Italie en très-habile Artiste, autant qu'en esprit juste & en vrai Connoisseur, pense que le goût dominant des Peintres anciens, pouvoit bien être *un goût de bas-relief*. Je n'ai encore rien vu ni lu qui détruise cette opinion, qu'on peut voir à la

page 71 de ses *observations sur les antiquités d'Herculanum*, 2^e. édition, 1755. Il faut lire tout ce que dit M. Cochin, dans son ouvrage même, & l'on pourra trouver que ce qu'il donne pour des *conjectures*, suffiroit pour une démonstration. Je ne rapporterai qu'une partie de ses raisons. " Il paroît, dit-il, que quand
» les arts descendroient parmi nous de la perfection où ils sont maintenant parvenus, à
» tel point qu'ils dégénéraissent, il se conserveroit toujours une harmonie d'imitation, qui
» bien qu'elle pût être fautive, serviroit à prouver que cette partie si touchante de la peinture, auroit été connue, & feroit soupçonner à nos derniers neveux qu'elle avoit été
» portée fort loin par ceux qui l'avoient pratiquée les premiers. Si on n'en découvre
» donc aucune trace dans les tableaux d'Herculanum, il semble qu'il soit permis de penser qu'elle étoit alors entièrement ignorée.
» Ces tableaux peuvent à la vérité passer pour modernes en comparaison des peintures si vantées de l'antiquité; mais il n'en est pas moins vraisemblable que leurs Auteurs avoient encore sous les yeux, un grand nombre de beaux morceaux, où ils n'auroient pas manqué de puiser la connoissance des parties de

» l'art dont il s'agit , si elles avoient existé dans
 » quelque degré capable d'en inspirer le goût” ,
 pag. 72 du même ouvrage.

Si ce raisonnement n'est pas de la plus saine logique , je renonce à tous les livres , & j'adopte pour une bonne fois , toutes les billevesées qu'on a débitées sur nos arts. Cependant M. le Comte de Caylus s'est élevé contre cette opinion ; il a traité *d'insensés* , de *Perraults* , de *Tassonis* , ceux qui la produisent (a). Mais il paroît que cet illustre Antiquaire ne donne pas de son avis , les meilleures raisons possibles , & qu'ici trop zélé défenseur des Anciens , il laisse en son entier ce qu'il veut détruire. Voyons si je ne me tromperois pas moi-même.

(a) Il est beau d'entendre dire à M. Thomas , quand il parle de Charles Perrault : *Il se distingue sur-tout dans cette partie de l'esprit philosophique , utile lors même qu'il se trompe , qui analyse les principes du goût , n'admire rien sur parole , & avant d'adopter une opinion , même de deux mille ans , cherche toujours à s'en rendre compte.* (Essai sur les éloges , chap. 32.) Voilà les hommes devant qui l'on pense ; voilà comment ils pensent eux-mêmes : leurs jugemens ne sont ternis par aucune prévention dont ils aient à rougir , & chez eux *les Perraults* sont équitablement appréciés.

Après avoir en peu de mots , regretté la perte des anciens ouvrages de peinture , qui nous réduit à ignorer un très-grand nombre d'usages que cet art nous auroit transmis , M. le Comte de Caylus passe à la diatribe déposée dans le 3^e. tome de ses *antiquités* , pag. 105 , 1759 , & il dit : *Les peintures qui nous sont parvenues , sont tellement inférieures à celles des grandes écoles de la Grece , qu'il seroit insensé de vouloir juger des unes par les autres.* Si l'on disoit , l'exécution de ces peintures est médiocre ; donc les plus grands Peintres n'en savoient pas davantage , on raisonneroit en *insensé*. Mais si l'on dit ; il reste encore dans plusieurs de ces peintures inférieures , un style qui prouve la grande maniere des bons Peintres anciens , je ne crois pas que ce raisonnement soit *insensé*. Si l'on ajoute ; la quantité réunie des foibles peintures anciennes , témoigne pour toutes les parties de la plus belle peinture ancienne , en supposant toujours que ces parties étoient supérieurement rendues , je ne crois pas qu'on raisonnât en *insensé*.

La sculpture , continue M. de Caylus , *suffiroit seule pour faire sentir , ou du moins pour constater l'ancienne perfection des ouvrages du pinceau. Les parties communes aux deux arts ,*
telles

telles que le dessein, le beau choix, l'élégance, l'esprit, la convenance, &c. ont nécessairement été pratiquées dans le même tems & dans le même pays. Cela paroît certain, & je n'y vois que l'*et cetera* de trop; car toutes ces parties-là sont presque les seules communes aux deux arts; mais la plus belle sculpture ne peut faire sentir ni constater le coloris & la magie du clair-obscur, que les Peintres auroient pratiqués dans le même tems & dans le même pays. Peut-être au lieu de cet & *cetera*, falloit-il nommer l'*expression & l'harmonie*; tout ce que les deux arts ont de commun eût été dit. Peut-être encore ne falloit-il pas ajouter que cette preuve de perfection dans la peinture ancienne, démontrée sur les belles statues Grecques, ne pourra se concevoir que selon les organes, les talens, les connoissances & les dispositions naturelles de celui qui s'occupera de ces réflexions: parce que si on vouloit dire aux gens qui ne pensent pas comme nous, quoiqu'ils se soient occupés toute leur vie de ces réflexions, qu'ils ont de foibles organes, peu de talent, peu de connoissances & de mauvaises dispositions naturelles, on employeroit cette formule, que je ne crois pas bien honnête; à moins qu'il ne faille entendre les Amateurs en général, & non les Artistes.

Notre Amateur illustre entre dans quelques détails. *Pour donner*, dit-il, *une juste idée de la peinture ancienne & pour détruire les préjugés des Perrault, & des Tassoni, peut-être même les préventions de plusieurs autres modernes qui n'osent les avouer.* Si Charles Perrault & Alessandro Tassoni vivoient encore, on pourroit espérer de détruire leurs préjugés; mais cela n'étant plus possible, leurs noms désignent ici, tout autant ceux qui comme M. Cochin, disent franchement leur avis, que les autres modernes qui n'osent avouer leurs préventions. Voici comment M. de Caylus détruit ces préventions.

“ Mille fois les Auteurs anciens ont exalté
 „ la sculpture, & même l'architecture qui fleu-
 „ rissoient de leur tems. On ne dira pas qu'à
 „ cet égard ils nous ont (aient) trompés. Les
 „ ouvrages qui nous restent de ces deux gen-
 „ res, ne confirment-ils pas le jugement qu'ils
 „ ont porté?..... Mais n'ont-ils pas associé
 „ la peinture aux mêmes éloges? n'a-t-elle pas
 „ partagé sans réserve & sans restriction, les
 „ louanges qu'ils ont données à la sculpture
 „ & à l'architecture? Si donc le haut degré de
 „ perfection où ces deux derniers arts étoient
 „ parvenus, est constaté par le témoignage des
 „ Anciens, celui du premier ne l'est-il pas de

„ même”. Quoique tout ceci ne soit qu'une rédonnance, qui n'ajoute rien à ce qui le précède, encore faut-il s'y arrêter un instant, & montrer combien est infirme cette manière de comparer la peinture à l'architecture & à la sculpture.

Quelqu'un dit - il, que la peinture des Grecs n'avoit pas les qualités qui lui étoient communes avec leur sculpture ? Non. Les Auteurs anciens ont-ils donné de la peinture de leur tems, une idée aussi claire, aussi distincte pour la partie du clair-obscur, de l'harmonie touchante, & des ressorts d'une grande composition, que la donnent les Ecrivains modernes, quand ils parlent de la peinture de leur tems ? Non. Le clair-obscur est-il une des parties de la sculpture & de l'architecture ? Non. Pourquoi donc, puisque c'est le point unique de la question, pourquoi le détourner, ou s'en éloigner toujours ? on auroit beau m'en assurer, je ne puis croire que cette façon de comparer les trois arts, pour trouver la perfection de la peinture, passât jamais pour un bon modèle de logique. C'est pourtant de cela que M. de Caylus dit : *tout solide qu'est ce raisonnement, fortifions-le encore par des considérations tirées de l'histoire.* Voyons comment cette solidité est

encore fortifiée, & par quelles considérations tirées de l'histoire.

La première consiste en ce qu'Alexandre ayant un esprit éclairé, qui portoit tout au grand, ne voulut être représenté en peinture que par Apelles. Qu'est-ce que cela prouve, si non qu'Apelles étoit reconnu par Alexandre, pour le plus grand Peintre du tems ? Mais ce choix ne dit pas que l'Artiste connût comme Titien, Corrège, Rubens, Rembrandt, le prestige du clair-obscur. Alexandre qui n'en avoit pas l'idée, devoit être fort content des ouvrages de son Peintre, puisque les plus difficiles connoisseurs d'alors auroient bien eu tort de ne pas s'en contenter. Il vient ensuite une page 108, dont je ne parle point, attendu qu'elle me paroît ne rien dire; du moins je n'y vois gueres plus que des mots.

La seconde *considération*, si je ne me trompe, ne va pas mieux au fait. Il s'y agit du tableau qui représentoit Alexandre en Jupiter prêt à lancer la foudre. *Quelle grandeur de trait, dit M. de Caylus, quel feu d'expression faut-il supposer dans le caractère de cette tête ? Quelle intelligence de dessin & de couleur faut-il se représenter, pour admettre ce bras saillant & raccourci, qui portoit la foudre ? Quelle justesse dans*

la position, quelle grandeur dans le choix, & quelle harmonie ne devoit pas être dans le tableau, pour avoir pu contenter la tête chaude d'un Alexandre ? Je ne vois pas qu'il y ait à répondre à cela ; puisqu'Apelles y répondit si bien, le jour qu'il avertit avec douceur Alexandre, qu'il se connoissoit plus mal en peinture que les manœuvres qui broyoient les couleurs, & qu'il n'en pouvoit parler sans les faire rire. On pourroit seulement ajouter à la réponse d'Apelles qu'un Roi destructeur qui se donne pour fils de Jupiter, est fort content, quand on le représente armé comme son pere, & prêt à lancer la foudre. Pour des bras en raccourci, qui paroissent sortir du tableau, on en peut faire, sans pour cela connoître à fond toute la magie de l'art. Il y en a plusieurs exemples dans des tableaux vigoureux de couleur, harmonieux même, si vous voulez, jusqu'à un certain point ; mais sans intelligence absolue du clair-obscur : deux choses qu'il ne faut pas confondre.

Nous ignorons à quel degré cette dernière partie dominoit dans le tableau d'Apelles ; mais quelque mérite qu'il eut d'ailleurs, nous savons qu'on reprochoit à l'Artiste, d'y avoir peint Alexandre avec un coloris brun & obscur, quoiqu'il eût la carnation blanche, fraîche &

vermeille, ce qui dans un portrait n'est pas un petit défaut. (voyez Plutarque, vie d'Alexandre.)

M. le Comte de Caylus ajoute : *un art doit avoir été poussé bien loin, quand on lui demande une pareille composition.* Mais pas si loin, à ce qu'il semble, puisque la *demande* n'étoit que d'une seule figure. On faisoit bien d'autres *demandes* à l'art au tems de Polygnote, c'est-à-dire, 120 ans environ avant Apelles. Cependant Cicéron & Quintilien, qui ne font en cela que répéter la voix historique, disent que ce même Polygnote, dont on voyoit des compositions immenses, n'en étoit encore qu'au rudiment de l'art, & n'avoit pas atteint ce terme où selon M. de Caylus, la peinture fut *poussée bien loin.* Certainement on ne connoissoit pas alors, les grands ressorts, & la chaîne magique d'une vaste composition.

Des Ecrivains, mauvais juges à la vérité, ont tâché de déprécier cette essentielle & ingénieuse partie de la peinture. Ils ont affecté de la regarder comme un signe de la décadence de l'art : ils n'ont pas fait attention qu'elle ne se trouve point dans les anciens *ouvrages inférieurs*, & faits dans le tems de cette décadence. La forte envie de rabaisser les modernes à qui ils auroient dû en faire honneur, puis-

qu'ils ne l'ont pas vue chez les Anciens , leur a fermé les yeux. (Voyez le livre de M. Webb , sur la peinture.)

“ Les Anciens , dit M. Mariette , uniquement
 „ occupés de dessiner leurs figures correctement,
 „ & de leur donner des attitudes simples &
 „ vraies , & des expressions naïves , n'introdui-
 „ soient dans leurs tableaux qu'un petit nom-
 „ bre de figures , presque toujours isolées &
 „ disposées sur un même plan. Ils ne connois-
 „ soient ni la perspective , ni cet art enchanteur
 „ de la composition & du clair-obscur , dont
 „ les Peintres modernes ont si heureusement
 „ tiré parti , & qui mettent , j'ose le dire , les
 „ Raphaëls & les Correges fort au-dessus des
 „ Zeuxis & des Apelles ”. (*Traité des pierres gravées* , tom. I , pag. 40. 1750.)

Cinq ans après le livre de M. Mariette , M. Cochin en a dit autant , & l'a prouvé , on l'a vu. Quatre années ensuite M. le Comte de Caylus a voulu établir le contraire avec des expressions qui ne sont pas toujours honnêtes. Je reviens sur la scène , & je ne désespere pas d'avoir aussi quelque jour ma petite mercuriale , bien ou mal à propos. Mais du moins qu'elle instruisse , & j'aurai produit quelque chose en la méritant.

Nous voici à l'endroit délicat ; & je ne crois

pas que notre Amateur en ait tiré un plus heureux parti que du reste. Il lui est impossible, dit-il, de porter aucun jugement sur les peintures trouvées à Herculanium; il ne les a point vues: cela est sage. Mais il établit que peu d'années après la mort d'Alexandre, la peinture étant beaucoup déchue dans la Grece, les Peintres qui se transporterent dans les villes étrangères, ne pouvoient être que du second rang, même en leur faisant beaucoup d'honneur (b). Que de plus, ne s'étant point trouvé dans les fouilles d'Herculanium, des tableaux portatifs & peints sur bois, selon l'usage des Anciens, il ne faut plus espérer de voir aucun ouvrage de grands maîtres (c).

(b) S'il est vrai que Timomaque ait été contemporain de César, *Cæsaris Dictatoris ætate*, & qu'il ait fait pour lui, des tableaux du premier ordre, n'est-ce pas trop hasarder, que de fixer la chute de la peinture grecque, à peu d'années après la mort d'Alexandre? César mourut 280 ans après Alexandre.

(c) Cependant les débris d'Herculanium offrent de petites figures dont les actions, le dessin, le drapé est bien digne des grands maîtres, & en est du moins un beau reflet. Vous les trouverez dans les premiers volumes des *Pitture antiche d'Hercolano*. Mais il ne faut chercher ces beautés que dans des figures seules,

Voyons ce que tout cela va devenir. Il passe pour certain que la ville de Herculaneum fut bâtie avant la guerre de Troye. Il est certain aussi qu'Alexandre mourut 324 ans avant Jésus Christ, & que cette ville périt l'an 79. Quel nombre d'années ne voilà-t-il pas dans l'espace de ces trois époques ? En faut-il davantage pour que des Peintres Grecs & leurs écoles aient pu & dû se répandre, & porter le bon goût de l'Art en différens endroits, & sur-tout dans une ville voluptueuse, peu éloignée de la Grèce, & dont la fondation remonte jusqu'à Hercule. La Sicile étoit peuplée de Grecs ; l'Italie possédoit les chef-d'œuvres de leurs plus grands Peintres ; comment pouvoient-ils être ignorés à Herculaneum ? Les peintures trouvées dans cette ville sont en général dessinées dans la manière grecque ; pourquoi ne seroient-elles pas aussi composées & colorées dans les mêmes principes, en admettant toujours de la dégradation autant qu'on voudra ? Le premier de ces tableaux que

ou dans de fort simples compositions. Pour le coloris, je n'en parle pas : on ne le regarde point non plus comme la partie la plus recommandable de ces ouvrages : plusieurs sont des camaïeux,

présentent les gravures d'Herculanum est signé ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ ΑΘΗΝΑΙΟΣ ΕΓΡΑΨΕΝ. Il est vrai que cet Alexandre , échappé des grands maîtres , l'est à peu près comme nos Peintres fort médiocres , sont des échappés des Jouvenet , des Van-Loo , des Le Moine , & de tous nos meilleurs maîtres ; ce qui n'empêche pas les Editeurs de dire : *Ne Plinio ne altri fa menzione di questo Alessandro che ben meritava di esser con laude nominato.* S'il méritoit quelque louange , ce n'étoit ni pour l'art de bien draper , ni pour l'expression , mais seulement pour un goût de dessein refleté des bons tems de l'Art en Grece. Cet ouvrage , est un camaïeu sur marbre , & les Editeurs le jugent , par la forme des Lettres , fait peu avant l'ère chrétienne. En le supposant , le bon goût des Grecs seroit donc arrivé jusquelà , mais bien affoibli , dans ce tableau du moins , à en juger par la gravure.

Mais on n'a point trouvé des tableaux de grands maîtres , & peints sur bois , dans Herculanum. C'est que le bois est combustible. Disons mieux , on a mal servi M. de Caylus , en ne lui montrant pas des vers de Stace qui l'eussent éclairé sur l'existence des ouvrages des plus grands Peintres , lorsque les villes proche du Vésuve furent abymées. Ce Poète décrit

une maison de campagne de Pollius Félix, située à Sorrento, environ à quinze milles du Vésuve; & il dit que ces sortes de maisons étoient ornées des plus beaux ouvrages des Apelles, des Phidias, des Myron, des Polyclete: elles n'appartenoient pour la plûpart qu'à des particuliers. Jugez si des villes où regnoient le luxe, les plaisirs & la mollesse, ne devoient pas aussi renfermer de pareils chef-d'œuvres.

Voici les vers de Stace, qui perdroient trop si je les traduisois; d'ailleurs aussi, je serois embarrassé de rendre fidèlement, & d'une manière qui fit honneur au Poète, le *Phidiacæ rasère manus*.

“ Quid referam veteres ceræque ærisque figuras?
 „ Si quid Apellæi gaudent animasse colores?
 „ Si quid adhuc, vacuâ tamen, admirabile Pisâ
 „ Phidiacæ rasère manus; quod ab arte Mironis
 „ Aut Polycletæo quod jussum est vivere cœlo,
 „ Æraque ab Isthmiacis auro potiora favillis,
 „ Ora ducum, & vatum, sapientumque ora priorum,
 „ Quos tibi cura sequi, quos toto pectora sentis
 „ Expers curarum, atque animum virtute quieta
 „ Compositus, semperque tuus”.

Stati. l. 2. Silv. Villa Surrentino Pollii Felicis, v. 63.

Voilà donc les tableaux d'Apelles sous les yeux des habitans de ces quartiers-là, dans l'inf-

tant que des villes y périssent. Stace a vu les tableaux, il étoit contemporain, & c'étoit son pays ; il nâquit & mourut à Naples. M. Cochin a donc eu raison de dire : *Ils avoient encore sous leurs yeux un grand nombre de beaux morceaux, où ils n'auroient pas manqué de puiser la connoissance des parties de l'Art dont il s'agit, si elles avoient existé dans quelque degré capable d'en inspirer le goût.* Plus de six siècles après, il existoit encore des peintures du meilleur tems de la Grece. La fameuse bibliotheque de Constantinople que fit brûler en 726 Leon l'Isaurien, contenoit, disent les Ecrivains du tems, ce que l'Antiquité avoit eu de plus précieux en statues, en bustes, en médailles & en tableaux. La grande & belle peinture des Anciens fut donc encore longtems après Herculanium sous les yeux des Artistes, tant en Grece qu'en Italie. Ainsi M. le Comte de Caylus paroît avoir eu tort de prendre de l'humeur contre un fort habile Artiste, qui pour le moins en fait autant que cet Amateur laborieux en savoit, dans une partie que, selon des apparences, il a supérieurement possédée.

Mais ne pourroit-on pas dire à M. Cochin, qu'il est des pays & des écoles où l'on a sous les yeux de très-beaux tableaux des grands maî-

tres de l'Italie moderne, joints à la plus belle sculpture des Grecs, & que pourtant on y est encore loin de ces grands modeles? Si on ne s'expliquoit pas autrement, on diroit un mensonge, ou du moins on obscurciroit la question; parce que ceux dont on voudroit parler, quels qu'ils soient, ont parmi eux des Artistes qui, s'ils n'égalent pas en tout leurs modeles, ont l'avantage de les approcher dans quelques parties & de les valoir dans d'autres. Le Brun, Puget, le Sueur, Girardon, Jouvenet, Bouchardon, &c. fermeront toujours la bouche aux raisonneurs légers. Et qu'on prenne où l'on voudra ses exemples, pourvu que ce soit dans un pays qui ait cultivé les Arts, on y trouvera toujours un reflet général, & plus ou moins vif, des beaux ouvrages qui environnoient les Artistes subséquens: ce reflet devoit donc être à Herculanium comme par tout ailleurs, &c. (*d*).

(*d*) J'ai déjà éprouvé qu'on ne pardonnoit pas à la critique des Anciens quelque fondée qu'elle put être: ce que j'avois dit du cheval de Marc-Aurele a excité les cris des Antiquomanes: en vain je n'ai marché que la preuve à la main, en vain j'ai démontré rigoureusement ce que j'avançois; on n'a vu qu'un

Les vers de Stace que j'ai rapportés, sont en partie dans des *recherches historiques*, qui précèdent les *observations* de M. Cochin. M. de Caylus auroit-il négligé de les lire, ou n'en

détracteur injuste dans l'Artiste qui jugeoit de son art: il m'a fallu prouver que je n'étois pas seul de mon avis, que des connoisseurs en avoient jugé comme moi, & on n'a pas voulu m'écouter: duffai-je ne point l'être encore, je rapporterai ici un passage en ma faveur; je le tire d'un Auteur qu'on n'accusera pas de juger des chevaux sans les connoître; c'est du *sieur de Solleysel*. "C'est une chose certaine, dit-il, „ que tous les bons Peintres & les Sculpteurs célèbres „ n'ont rien tant à cœur que d'imiter l'antique: ils „ sont tous fort persuadés qu'on ne peut leur faire „ connoître qu'ils ont manqué, s'ils alléguent qu'on „ voit le défaut duquel on les reprend dans quelque „ piece antique de ces excellens maîtres si célèbres: „ par exemple, dans le cheval de l'Empereur Marc- „ Aurele, & autres qui sont à Rome ou ailleurs, „ J'avoue avec eux que ceux qui ne suivent pas l'an- „ tique n'ont pas le bon goût, particulièrement pour „ ce qui regarde le corps humain; mais en matiere „ de chevaux, quoique les Anciens aient observé les „ proportions en beaucoup de parties, ils ont manqué „ en quelques-unes, &c". *Parfait maréchal*, seconde „ partie, chapitre 3. Paris 1775.

auroit-il pas tenu compte ? Au moins auroit-il dû penser qu'ils sont connus. Il s'est contenté de dire qu'on a trouvé à Herculanium des morceaux de sculpture capables de faire honneur à l'ancienne Grece, & d'en conclure toujours que la sculpture suffiroit seule pour constater l'ancienne perfection des ouvrages du pinceau. Je crois avoir prouvé que cela ne la constate point selon la prétention de M. de Caylus, & je ne me répéterai pas.

Il est fâcheux que les peintures qui nous sont parvenues des Anciens, ne soient que leurs moindres productions en ce genre ; car on dira toujours que ce qui est perdu est incomparablement au-dessus de ce qui reste ; & ceux qui voudroient entrer en éclaircissement sur ce fait n'auront que la voie de discussion, d'analogie de rapport que les opposans ne voudront pas écouter, quoiqu'ils soient réduits eux-mêmes à ne pouvoir en employer d'autres. On devroit seulement nous dire pourquoi les peintures trouvées à Herculanium, quand elles sont simples & isolées de composition, comme une figure seule, ou un groupe de peu d'objets, sont les mieux exécutées, & qu'elles peuvent aller de pair avec de la bonne sculpture. Tous les Peintres d'alors s'étoient-ils donné le mot pour laisser

voir , dans certains de leurs ouvrages , la finesse , le dessein , l'expression , la grace , la belle couleur , les tons , les demi-teintes harmonieuses ; & pour que , dans leurs grandes compositions , il n'y eut aucun vestige de cette intelligence pittoresque ? Oublioient-ils quand ils en avoient le plus de besoin , cette magie qui donne tant d'ame à la peinture , & qui affecte vivement les hommes sensibles ?

Je ne crois pas qu'on ait encore faisi l'entiere signification de ce passage de Quintilien : *La peinture ne ressort pas si elle n'est entourée. C'est aussi pourquoi , lorsque les Peintres rassemblent même plusieurs objets dans un tableau , ils les distinguent par des espaces , afin que les ombres ne portent pas sur les corps.* Aujourd'hui nous dirions : “ La peinture ne ressort pas , si elle „ n'a pas des oppositions , soit d'ombre ou de „ lumiere. C'est pourquoi les Peintres , lorsqu'ils rassemblent plusieurs objets dans un tableau , les groupent de façon que par le foyer „ de lumiere , ou les masses d'ombres portées „ sur plusieurs objets rassemblés , l'effet soit „ plus imposant , plus soutenu , & que cette „ chaîne , cette magie de l'art , aide à l'entiere „ illusion ”.

Mais les paroles de Quintilien , qui disent
précisément

précisément le contraire, ne donnent de la peinture qu'une idée des plus resserrées. Circonferire chaque figure d'un entourage d'ombres, & les séparer toutes, de peur que l'ombre de l'une ne porte sur l'autre, c'est diviser, éparpiller les objets qui forment la composition; & si Quintilien parle juste d'après la peinture qu'il voyoit, on peut croire qu'elle avoit en général quelque rapport avec les bas-reliefs du même tems. Si cela est, M. Cochin a pour lui une autorité de plus.

Voici le texte de Quintilien. *Nec pictura, in qua nihil circumlitum est, eminent. Ideoque artifices, etiam cum plura in unam tabulam opera contulerunt, spatiis distinguunt, ne umbrae in corpora cadant.* (Inst. Orator. l. 8. c. 5.) Voilà, si je ne me trompe, un rayon de lumière, que nous avons sur la peinture des Anciens; & je n'ai pas vu que ceux qui élevent cette peinture au-delà de ce qui convient, l'aient encore produit.

M. le Comte de Caylus emporté par le moment, lorsqu'il écrivoit son 3^e. tome des *antiquités*, se trouvoit dans une situation d'esprit fort différente de celle qu'il avoit en parlant d'une peinture colossale qui représentoit Néron, & dont j'ai déjà parlé dans une des notes sur le 35^e livre de Pline. " Si ce colosse, dit-il,

„ a été bien exécuté , & s'il a eu ce qu'on appelle de *l'effet* , comme on ne peut presque pas en douter , puisque Néron l'exposa à la vue de tout le peuple , on doit regarder ce morceau , non seulement comme un chef-d'œuvre de peinture , mais comme une chose que peu de nos modernes auroient été capables de penser & d'exécuter ”. Les Peintres depuis Alexandre , ne sont plus ici du *second rang* , en leur faisant même beaucoup d'honneur. Les voilà sous Néron capables de penser & d'exécuter un chef-d'œuvre de peinture : on ne peut presque pas en douter.

“ Voilà l'homme en effet. Il va du blanc au noir.

„ Il condamne au matin ses sentimens du soir”.

Il est cependant vrai que M. de Caylus n'a condamné , ni retracté , du moins à notre connoissance , ni ses sentimens du *soir* , ni ceux du *matin* ; ainsi passons. Il a , dit-il , beaucoup examiné la *Noce Aldobrandine* , qu'on a trouvé très - conservée à Rome. (aujourd'hui elle ne l'est plus.) Ce morceau , dit-il encore , quoique dans une classe inférieure aux grandes écoles de la Grèce , ne laisse pas de nous faire sentir le faire , & la manière de dessiner , de peindre & de composer des Anciens.

Quand un bon Connoisseur a beaucoup examiné un ouvrage, on doit s'en rapporter à son jugement, & des principes qu'il établit, on peut hardiment tirer des conséquences. On pourroit donc affurer que les Anciens *composoient* leurs tableaux, sans plans, sans beaucoup de perspective, sans liaison d'objets, sans harmonie générale, sans chaîne, d'une manière éparse, décousue, & tout-à-fait dans le goût de leurs bas-reliefs; & même de ceux où ils mettoient ensemble des scènes qui ne se passoient ni dans un même instant, ni dans un même lieu: tous ces défauts se trouvent dans la *Noce Aldobrandine*. Voici ses bonnes qualités. Le *faire* en est facile, le dessein assez bon, le drapé simple & noble. On assure aussi que la touche en est hardie. Puisqu'on y trouve ces qualités de la peinture ancienne, pourquoi n'y trouve-t-on pas aussi celles qui devroient y être également, si l'Auteur les eût vues dans les tableaux des plus grands Maîtres; car ce Peintre étoit un fort habile homme? Dira-t-on que son goût le portoit de préférence au grand simple, & que le Pouffin en est un exemple récent? Mais quand tout ce qu'on a trouvé de meilleur à Herculanium, est, plus ou moins calqué sur ce patron, l'exemple particulier du

Pouffin ne peut avoir lieu. D'ailleurs le Pouffin, dans ses plus froides compositions, dispoſoit ſes objets avec plus de liaiſon & plus de vérité qu'il n'y en a dans la *Noce Aldobrandine*. Un Ecrivain Romain & Connoiſſeur (le Pere Reſta) croioit que ce tableau étoit d'Apelles qui vint le peindre à Rome. Sur quoi il eſt bon d'observer que l'ouvrage fut trouvé plus de 80 ans après la mort de Raphael, & qu'alors, dans le plus beau ſiècle de la peinture en Italie, des Connoiſſeurs Romains eſtimoient ainſi le mérite d'Apelles. Il ſeroit poſſible à la rigueur que quelques années après la mort d'Alexandre, Apelles eût été à Rome ; & ç'auroit pu être vers le tems que la peinture étrangere commençoit à y être connue : mais ce voyage n'eſt pas aſſez prouvé.

Pour plaider une cauſe avec quelques avantages, il faudroit du moins, eut-on raiſon, ne pas employer des moyens qui la fiſſent perdre ſur le bureau ; c'eſt à quoi M. de Caylus n'a pas fait aſſez d'attention ; car nous lui dirons toujours : les Peintres anciens connoiſſoient ou ne connoiſſoient pas les grands reſſorts de la compoſition, & la grande harmonie du clair-obscur : c'eſt là une queſtion. La preuve qu'ils étoient ſupérieurs dans ces deux parties en eſt

une autre ; & cette preuve n'a pas encore paru , quelques efforts qu'aient pu faire des Ecrivains modernes , pour la chercher. Voyez comment les Anciens parlent de l'expression en peinture , & combien ce qu'ils en disent est clair & souvent exact. C'est qu'ils la voyoient dans les bons tableaux de leur tems. S'ils y eussent vu les deux autres parties , pourquoi n'en auroient-ils pas également parlé ? L'imagination des Grecs étoit trop vive pour y manquer. Le mot que je vais dire ne paroîtra pas *insensé* aux oreilles de tout le monde. Si les grands Peintres modernes eussent toujours ignoré les ressorts d'une grande composition , & la grande harmonie du clair-obscur , les Ecrivains modernes n'eussent jamais dit que les Anciens avoient ces deux connoissances.

M. le Comte de Caylus parle ensuite du prix excessif de la peinture ancienne , & donne ce prix pour une preuve de sa supériorité sur la sculpture. Il craint que par mauvaise foi , ou plutôt par ignorance , on ne dise que les Peintres anciens étoient peu étendus dans leurs compositions ; & voici comment il en use avec l'ignorance & la mauvaise foi. Il rapporte les sujets de quelques tableaux , dont la composition pouvoit être étendue. Il finit justement

par celui où Burlaque peignit le combat des Magnètes; ouvrage qui lui fut payé par le Roi Candaule, au poids de l'or: nous ignorons la grandeur & la pesanteur du tableau. Hélas, ce Burlaque vivoit plus de 300 ans avant qu'aucun tableau méritât de fixer les regards; & nous pouvons en croire Pline qui nous l'apprend. Cela s'appelle appuyer son opinion sur un fait qui la détruit sans ressource. Car un lecteur conséquent dira: si on payoit ainsi des tableaux certainement au dessous du médiocre, il ne faut pas être surpris qu'on en payât de beaucoup meilleurs à des prix excessifs; & leur beauté réelle n'en étoit pas toujours la seule cause. *Les premiers tableaux, quoique grossiers, ont dû paroître des ouvrages divins*, dit fort à-propos l'Abbé Du Bos.

Notre Amateur assure que *le prix des tableaux anciens est quelquefois supérieur à celui de certaines statues, même distinguées, & c'est, dit-il, Pline qui nous en instruit.* Si M. de Caylus, à qui je ne suppose jamais de la mauvaise foi, avoit aussi longtems que moi feuilleté Pline, il auroit vu que le prix des statues anciennes est aussi quelquefois supérieur à celui de certains tableaux même distingués: c'est Pline qui nous en instruit. Quant à payer *par distinction des*

tableaux au poids de l'or, tandis qu'on ne paye pas ainsi des statues, c'est une plaisanterie qui ne mérite de s'y arrêter, qu'autant de tems qu'il en faut pour comparer la pesanteur d'une masse de bronze ou de marbre, à celle d'une planche.

Je crois que si M. de Caylus n'eut pas mieux réussi dans les autres parties de ses recherches, que dans le morceau que j'examine, la postérité ne voudroit jamais lui accorder un rang distingué parmi les illustres Antiquaires. Mais le bien que sa personne, & la totalité de ses écrits auront fait aux arts, lui assignera sa place.

Je terminerois ici mes observations; mais je crois ne devoir pas laisser passer sans en dire un mot, une sorte d'injustice qu'il plaît à M. de Caylus de faire aux Artistes, quoiqu'ils aient quelque droit d'en attendre moins de sa part. En respectant toujours la personne & le zele qui l'anime, en ne confondant pas l'homme avec certaines de ses opinions, qu'il me soit permis d'imiter la franchise de notre Amateur. Il se pourroit que quelques Lecteurs se formalisassent de la mienne, & qu'ils lui donnassent des noms odieux; à eux permis. Mais suis-je curieux de leur suffrage! Désirai-je de plaire à ceux qui ne savent pas être vrais, & qui ne voudroient pas que d'autres le fussent! C'est à l'esclave qu'il

convient de courber son ame avilie. Mais l'homme libre, l'homme honnête fait en rendant à la naissance & au rang ce qui leur est dû, relever les erreurs; surtout quand elles sont comme celles que j'examine, du ressort des arts, & que cet homme est Artiste.

« On pourroit conclure de plusieurs faits que
 » j'ai rapportés, dit enfin M. le Comte de Cay-
 » lus, que les Peintres & les Sculpteurs doi-
 » vent être les meilleurs juges, & les connoi-
 » seurs les plus confirmés: je leur accorderois
 » volontiers cette qualité, si leur façon de voir
 » étoit celle qui convient à l'étude de l'anti-
 » quité. Il est certain qu'ils sentent dans une
 » plus grande étendue l'élégance & la beauté
 » des précieux monumens de la Grece: mais
 » ils n'accordent leur éloge qu'à un très-petit
 » nombre de morceaux, c'est-à-dire, qu'à ceux
 » auxquels on ne peut absolument le refuser,
 » sans se dégrader soi-même; l'intérêt person-
 » nel, les lunettes de l'amour propre, s'il est
 » permis d'employer ce terme, les fixent pour
 » l'ordinaire, vivement sur les parties qui peu-
 » vent laisser quelque chose à desirer. Cepen-
 » dant les morceaux inférieurs à l'Apollon, au
 » Torse & au Gladiateur, &c., ne sont pas dé-
 » pourvus de mérite, même du côté de l'art;

» & d'ailleurs ils doivent être considérés par
» rapport à l'histoire, aux mœurs & aux usa-
» ges des nations; observation qui se présente
» difficilement au jugement des Artistes”.

Comme il y a plus de Lecteurs que d'Artistes, & que je suis peut-être le premier de ceux-ci qui examine publiquement cette opinion, qui a trouvé plus d'un approbateur; car je l'entends répéter à chaque instant sans qu'on dise d'où on la tient: qu'il me soit permis de voir jusqu'à quel point elle est fautive.

Si les Peintres & les Sculpteurs sentent dans une plus grande étendue, l'élégance & la beauté des précieux monumens de la Grece, ils sont donc les meilleurs juges de ce qui, avec le beau naturel, fait la base des ouvrages de l'art. Cependant on doit leur refuser cette qualité, puisqu'ils n'accordent pas les mêmes éloges aux morceaux inférieurs, quoiqu'ils ne soient pas dépourvus de mérite, même du côté de l'art; & qu'ils doivent être considérés relativement aux usages divers. Ne diroit-on pas que l'Artiste se moque & de l'histoire, & des mœurs, & des usages nationaux; qu'il est insensible à l'habit & à la coëffure des Daces, & qu'il ira les coëffer & les habiller à la romaine; qu'il acoutrera Cléopatre en Vestale, & Diogene en Sénat.

teur, ainsi du reste. Son objet à l'égard du costume, est de s'y conduire avec *goût & choix*, ainsi que M. de Caylus le dit lui-même ailleurs : faut-il que pour faire de bons ouvrages, l'Artiste aille employer son tems à rechercher si tel magot, tel morceau de pot cassé, vient de la Chine ou de Congo? Ce seroit un assez ridicule projet que celui de vouloir faire de l'Artiste, un Antiquaire dans toutes les formes. Chacun doit s'appliquer à son métier, & laisser faire aux autres celui qu'ils ont embrassé. Se renfermer dans les bornes du génie, de la métaphysique & de l'étude de son art : observer & distinguer, avec *les lunettes* de la saine critique, les beautés du premier ordre, celles d'un ordre inférieur, & les mauvaises ou inutiles productions, afin d'atteindre aux unes & se garantir des autres : s'instruire des points d'histoire & des usages nécessaires ; voilà l'Artiste, ou du moins ce qu'il doit être. Mais ce n'est pas la crainte de se dégrader qui lui fait louer, étudier, dévorer, *s'il est permis d'employer ce terme*, l'Apollon, le Torse, le Gladiateur, & les autres précieux monumens de la Grece. Jamais un maître a-t-il dit à ses élèves : *étudiez l'Apollon comme je l'ai étudié moi-même ; c'est une politique d'Artiste, sans laquelle nous serions dégradés ?*

En vérité, on ne reconnoit plus M. de Caylus, quand il se livre à de pareils écarts; & je crois qu'il n'y a pas un Artiste qui ne voulût s'être trompé en les lisant.

Cependant, il est des objets dont les observations qu'ils inspirent à l'Antiquaire, *se présentent difficilement au jugement des Artistes*; nous rangeons dans ce nombre celle, par exemple, que fait M. de Caylus, sur ce qu'il appelle un cerf Etrusque, dont la figure est déposée planche 16, N°. 4, tome 7. *J'ai plus d'une fois, dit-il, admiré le génie des Etrusques, qui sans pouvoir exprimer les formes, indiquoient un caractère général d'esprit & de vérité qui permettoient de reconnoître l'idée qui les avoit frappés sur la nature. Tel est ce petit cerf informe, mais que l'esprit du monument ne permet pas de méconnoître. De pareilles opérations peuvent donner lieu à des réflexions très-profondes sur les arts. Voyez cette planche, & vous ferez bien assuré que l'Artiste à ce prix, ni qui que ce soit, ne fera jamais des réflexions très-profondes sur les arts, à moins qu'on n'aime à en faire sur le petit cheval ou le petit chien que nos enfans pétrissent avec de la mie de pain, ou de l'argille; & sur la poupée que nos petites filles bâtissent avec des chiffons. L'Artiste verra cependant avec plaisir, les morceaux bons &*

utiles qui sont épars dans les sept volumes d'Antiquités.

Après avoir jetté un coup d'œil sur les planches 13, 14 & 17, du dernier volume, & après en avoir détourné la vue pour lire les discours qui s'y rapportent, regardez l'urne, planche 66, & compatissez aux foibleffes des hommes, si d'ailleurs ils ont beaucoup de mérite. Voilà comment & où nous devons avoir de l'indulgence pour les erreurs d'autrui. Ce n'est non plus qu'à ce prix que nous devons en esperer à notre tour. Mais l'examen doit précéder l'indulgence.

Cette urne, à laquelle je ne puis refuser un soupir, est le monument que M. le Comte de Caylus s'étoit préparé. Il repose avec elle dans l'Eglise de Saint Germain du Louvre. Ses cendres insensibles, sa réputation même, ne recevront aucune atteinte de mes observations. Si elles sont justes, elles n'enlèvent que quelques taches à ses écrits. *Il est toujours bon de relever les turpitudes des gens, sans quoi toute erreur se perpétueroit d'un bout du monde à l'autre, s'il ne se trouvoit quelque bonne ame qui eut assez de hardiesse pour l'arrêter en chemin,* dit M. de Voltaire, *Lettre sur les prétendues Lettres de Ganganelli.* Je demande grace pour le mot *turpitude*, que je n'ai pas fait disparaître, & dont

pourtant je suis loin de faire aucune application. Je rapporte un texte, il doit être exact, sauf à n'en point adopter ce qui ne me convient pas.

Mais les Artistes vivants qu'un amateur déso-
leroit, que son crédit voudroit tenir dans l'ob-
scurité, auroient-ils tort de le sentir? Mais s'ils
le méritoient? je ne l'examinerai pas ici, &
m'en tiendrai à cette conséquence: en beaux-
arts comme en Littérature, on peut donc rendre
à chacun selon ses œuvres.



SUPPLIQUE AU LECTEUR.

L'Ecrit malhonnête & presque insensé que je reproduis, est, je l'avoue, de nature à rester dans les ténèbres qui l'enfanterent. Mais comme il est un des instrumens mis en jeu pour tracasser & insulter un homme qui, en voulant faire du bien, se méprît quelquefois, seroit-il mal-à-propos d'exposer encore de telles productions à la honte qu'elles méritent?

J'ai répondu à cet Ecrit; mais en le joignant à ma réponse, elle n'en fera que plus intelligible & mieux sentie. C'est une de mes raisons pour oser le montrer encore: je ne m'y porte cependant qu'avec répugnance, & si je croyois que ce monument n'eût pas son utilité à sa manière, je le laisserois tranquille dans le journal où, réjouissant la canaille ignorante de Pétersbourg & ailleurs, il indignoit les hommes honnêtes, sensés & instruits.



Examen de la traduction des Livres 34, 35 & 36 de Pline l'ancien, avec des Notes, par M. FALCONET, in-8°. imprimée à Amsterdam en 1772.

M. Falconet, Professeur de Sculpture, &c. actuellement à Pétersbourg, a cru devoir mettre à la tête de son ouvrage un *errata* de huit pages, qu'il prie instamment le Lecteur de lire tout entier. A ces fautes près, & celles de ponctuation, l'Auteur acquiesce au reste; il se flatte même qu'on en fera peut-être une seconde édition. Il ne prétend pas attribuer ses fautes à l'Editeur, pas même à l'Imprimeur; elles lui sont échappées, soit par fatigue, soit par négligence. L'aveu est superflu; le Lecteur éclairé ne sauroit s'y méprendre.

Cette traduction est suivie de quelques petites pièces que je ne ferai qu'indiquer: *Réflexions lues à l'Académie Royale de Peinture & Sculpture, en 1760. Révision de quelques passages des observations sur la statue de Marc-Aurele, contenant des observations sur un ouvrage de M. Mosès de Mendelson. Quelques idées qu'une gazette Allemande a occasionnées: il s'agit d'une*

64 EXAMEN DE LA TRADUCTION

feuille périodique qui s'imprime à Gottingue, N°. 118. 3 Octobre 1771. *Lettre de M. Cochin à Falconet; & réponse de M. Falconet à M. Cochin; l'une & l'autre contre M. l'Abbé Aubert, Auteur du Journal des Beaux-Arts & des Sciences. Tom. IV, Octobre 1771.*

L'Auteur, dans un avertissement de 34 pages, se plaint de *ce qu'on n'a point de traduction supportable de Pline en François. On croit qu'il n'y en a de bonne en aucune langue, & qu'il ne peut pas y en avoir de parfaite, quand tous les Artistes s'y mettroient, pour des raisons que M. F. ignore apparemment. Il se plaint que celle de Dupinet est infidelle & mal écrite; que celle des six livres par Pierre de Changy est inconnue aujourd'hui; que l'on ne doit pas compter quelques passages de Pline, bien ou mal entendus, que M. le Comte de Caylus a donnés dans les mémoires de l'Académie; & que M. de la Nauze, qui a lu Pline en Littérateur & en Savant prévenu, n'a pas mieux réussi dans le même recueil. Si vous êtes seulement Artiste, vous n'entendez pas un Auteur latin. Cela est clair. Si vous êtes seulement Littérateur, vous n'entendez pas un Ecrivain qui a traité des beaux-arts. Cela n'est pas si clair. A ce compte, pour entendre les écrivains Latins & Grecs, il faut qu'un Littérateur*

rateur fache faire un tableau, une statue, qu'il soit musicien, architecte, jardinier, &c. de fait; car les Auteurs parlent de tout cela. Je doute pourtant que les Scaliger, les Muret, les Casaubon, les Saumaïse, les Heinsius, les Vossius, les Gronovius, les Bentley, & tant d'autres grands hommes aient fait autre chose que feuilleter leurs livres, & en écrire; mais M. F. pense peut-être que les sciences & les arts ne doivent rien à ces Messieurs, & que leurs écrits ne sont remplis que de discussions scholastiques: car il paroît que chez lui *littérateur* & *pédant* sont synonymes. *Mais l'Artiste qui, sans être Littérateur, cultive les Belles-Lettres, c'est-à-dire, M. Falconet, ne pourroit-il pas espérer de rendre la pensée de l'Auteur?* Nous allons le voir.

D'abord on pourroit dire que la traduction qu'on nous donne ici du texte. n'est rien moins que brillante, si le Traducteur ne prenoit les devans là dessus, en avertissant qu'il ne s'est point attaché à l'élégance de son Auteur; qu'il y a d'ailleurs des endroits secs, tels qu'une liste de noms, & un catalogue d'ouvrages, qui ne sont pas susceptibles de beaucoup d'agrémens dans le discours; enfin qu'il n'ose se flatter d'avoir partout compris le sens de Pline, sur-tout dans les endroits où il paroît avoir sacrifié la clarté de la

56 EXAMEN DE LA TRADUCTION

pensée au tour épigrammatique de l'expression. On n'a pas de peine à croire qu'il y ait pour M. Falconet, dans un Plinè, bien des énigmes ou épigrammes, comme il les appelle; mais, *pourvu qu'il ne se soit pas trompé dans les endroits sur lesquels portent ses observations, il passera, sans rougir, condamnation sur tout le reste.* J'en suis fâché pour M. Falconet; on le prend au mot. Ce ne fera pas seulement devant les *vrais Savans*, dont il *respecte les lumieres* dans toute autre matiere que dans celle des arts, qu'il aura à rougir de son entreprise; ce fera devant les demi-Savans, devant les écoliers mêmes, & ce qui est le plus fâcheux, devant ses adversaires.

Sumite materiam vestris, qui scribitis, æquam viribus, &c.

Au lieu de se souvenir de cette sage leçon, M. Falconet auroit-il, par malheur pour lui, pris trop à la lettre cet autre trait d'Horace?

*Piñloribus atque Poëtis,
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.*

Pour peu que l'on soit versé dans l'histoire littéraire, on fait combien les manuscrits anciens ont été maltraités, altérés, interpolés à

force d'être recopiés par des ignorans. On a lardé de vers, de gloses ridicules, de scholies, les écrits suivis & liés des Poètes, des Orateurs, & des Historiens. J'ai actuellement devant moi un manuscrit des lettres de Cicéron à ses amis, de la main d'un Moine, fidèle copiste de ses stupides prédécesseurs : ils ont fait entrer successivement dans le texte (où cela fait souvent le plus plaisant effet du monde) des choses qu'ils avoient trouvées écrites en marge. On sent pourquoi il n'a pas été trop difficile aux critiques de délivrer de tels Auteurs de ces excrescences, du moins en partie ; je dis, en partie, car il reste encore de quoi occuper les Saumaises futurs. Mais un ouvrage tel que l'*Histoire naturelle* de Pline, tout de pièces de rapport, est incurable aujourd'hui (a). Il en est de

(a) Le P. Hardouin, pour donner une meilleure édition de Pline que ne l'étoient celles publiées avant lui, qu'il appelle *pitoyables*, a consulté, feuilleté exactement, confronté 600 auteurs, anciens & modernes, Grecs & Latins ; & il a corrigé plus de 2000 fautes. Voyez Bayle, *Nouvelle de la République des lettres*, Mai 1686, art. X. tom. I, p. 565 & 596. des *Œuvres diverses*, 4. vol. in-fol. La Haye 1727. Avec les 5000 passages corrigés par Hermolaüs Barbarus, cela feroit

68 EXAMEN DE LA TRADUCTION

même du *Cato*, de *re rusticâ*, & d'autres ouvrages semblables. Tout ce dont un lecteur sensé peut être sûr, c'est que ce qu'il trouve d'exquis est de l'Auteur, ou mérite d'en être, & que ce qui en est évidemment indigne, n'est pas de lui, mais a été barbouillé d'abord en marge, & transporté ensuite dans le texte. Voilà comme fait juger, pag. 274, 275, M. de Buffon, en parlant tantôt de Pline même, tantôt de son livre, tel qu'il nous est parvenu, sans se contredire, comme l'en taxe M. Falconet, qui croit que tout le monde écrit comme lui,

7000 corrections, tant bonnes que mauvaises, sans compter celles de tant d'autres. Il faut lire toute la note F de l'article *Barbarus* (*Herm.*) dans le *Diction. de Bayle*, édition d'Hollande en 4. vol. 1740. Bayle y dit, d'après le P. Hardouin, que “ dans plusieurs „ éditions on a eu de grands égards pour les cor- „ rections d'Hermolaüs, puisqu'on les a fourrées au „ texte; mais qu'il y a longtems qu'on a dit, que ce „ prétendu médecin de Pline lui avoit fait plus de „ plaies qu'il ne lui en avoit guéri. — Il est vrai „ pourtant (ajoute Bayle d'après Hermolaüs même), „ qu'il trouva Pline dans un très-mauvais état, & „ semblable à une terre qui a été longtems inculte, „ & à un logis pestiféré, ou infesté des lutins, que „ chacun fuyoit ”.

avant d'y avoir bien pensé. Voilà comme en agit M. de Buirette avec Plutarque, dans son savant commentaire sur la musique ancienne. Je pourrais citer à M. Falconet une multitude de pareils exemples ; mais il ne pourroit pas me suivre dans des terres qui lui sont inconnues (*b*).

(*b*) “ On sent (dit Bayle à l'endroit des *Œuvres*
 „ *diverses*, cité dans ma première note, page 566,
 „ en parlant d'un passage obscur de Pline) qu'un
 „ homme qui fait écrire, ne raisonne pas si obscu-
 „ rément, ni sur des allusions si forcées. Il faut
 „ donc qu'il y manque encore quelque chose ; & que
 „ fait-on si Pline, revenant au monde, ne trouveroit
 „ pas qu'on lui a dérobé plusieurs lignes en cet en-
 „ droit ” ? Et combien de lignes bâtardes ne rejet-
 „ teroit-il pas, que l'on a mal-à-propos mises sur son
 „ compte ? Dans le *Dictionnaire*, article *Babylone* ; lisez
 „ toute la note B, où il s'agit d'un endroit de Pline
 „ dépravé ”. “ Il n'y a rien de plus absurde, dit très-
 „ bien Bayle, que le raisonnement de Pline, si l'on
 „ suppose qu'il a parlé comme il parle dans les ma-
 „ nuscrits & dans les éditions de son livre. C'est
 „ ainsi que Pline raisonne, dans l'état où est aujour-
 „ d'hui son histoire naturelle. — C'est le cas où
 „ Pline se trouveroit, s'il avoit dit ce que l'on trouve
 „ aujourd'hui dans son ouvrage ”. Je serois très-flatté

Faisons l'histoire très-vraisemblable d'un manuscrit, de l'*Histoire naturelle* de Pline par exemple. Supposons qu'il ait appartenu, dans un tems donné, à quelque bon homme, amateur seulement, point Artiste (pour nous accommoder à la fantaisie de M. Falconet), curieux de noter en marge, tant bien que mal, ce qu'il lisoit dans d'autres livres, ce qu'il entendoit dire, ce qu'il voyoit à Rome, de la vie & des ouvrages des Peintres & des Statuaires Grecs & Latins. A la mort du vieillard, un *Librarius* a acheté le *codex*, & en a fait une nouvelle édition, c'est-à-dire, une copie. Par malheur ce Libraire-là n'étoit pas un Etienne; il n'y regardoit pas de si près. Croyant de bonne foi que tout étoit de Pline, charmé d'avoir acquis un exemplaire plus complet, à son avis, que les autres, il a inféré ces notes marginales là où il lui paroissoit qu'on avoit voulu les avoir, & l'a vendu d'autant plus cher à un bon campagnard. Ce nouveau propriétaire a enrichi & brodé à son tour, & à sa façon, les articles où

de ce que mon idée se rencontre si exactement avec celle de Bayle, si elle n'étoit pas de celles qui doivent naturellement venir dans l'esprit de tout homme sensé, pour peu qu'il soit littérateur.

Pline traite des propriétés des animaux, des végétaux, des fossiles, de leurs qualités occultes, de leurs vertus médicinales, de leur usage dans les cérémonies religieuses, la magie. De là un nouveau copiste a tiré une nouvelle copie dans le goût de la précédente, & qui, à son tour, a servi de modèle à d'autres. De là les anachronismes, les contradictions que M. Falconet a pris la peine de relever, quoique souvent peu adroitement. De là peut-être quelques recettes, invocations, & autres inepties, qui ne sauroient être sérieusement de Pline, & dont M. Falconet pourroit se moquer avec raison, s'il avoit les lumières & les connoissances requises pour discerner ce qui est réellement absurde & indigne d'un Auteur qui n'est point à sa portée (c).

(c) “ Vous connoissez une infinité de gens qui
 „ censurent Pline, & qui le nomment le *menteur par*
 „ *excellence*. Ils ont tort. Il a rejeté souvent les
 „ fables qu'il rapportoit; & s'il en rapporte beaucoup
 „ d'autres sans les contredire formellement, il ne
 „ s'enfuit pas qu'il les croie. On lui est fort redeva-
 „ ble de nous avoir conservé tant de fortes preuves
 „ de la foiblesse de l'esprit humain, hableur d'un
 „ côté, crédule de l'autre. Ces faits là devoient en-
 „ trer dans l'ouvrage de cet Auteur, puisque c'est

72 EXAMEN DE LA TRADUCTION

De là, enfin, Pline n'est à ses yeux qu'un *radoteur*, un froid *déclamateur*, un *compilateur indigeste*, un sot *gazettier*. M. Falconet s' imagine peut-être que Pline compiloit & écrivoit pour vivre, & que le P. Hardouin n'a pas eu moins qu'un manuscrit de la main même de Pline. Savez-vous bien, M. Falconet, que ce Pline étoit un très-grand Seigneur en son tems? Tacite, que vous mettez (pag. 133.) si fort au-dessus de lui (peut-être par oui-dire,) & son neveu Pline le jeune, ami intime de Tacite, tous deux Consulaires, chériffoient, honoroient, respectoient, célébroient sa mémoire. Peut-être avoit-il des Artistes parmi ses gens. Que savez-vous s'il n'étoit pas Artiste lui-même? En ce cas, il avoit ses raisons pour ne pas s'en vanter, comme vous auriez les vôtres; si cela vous étoit connu, de le prôner autant que vous vous efforcez à présent de le décrier. Si vous voulez savoir les siennes, lisez, & faites-vous expliquer la préface & le commencement

„ l'ouvrage de la nature; & ils ne font point la partie
„ la moins utile de cette histoire pour ceux qui savent
„ moraliser”. *Contin. des Pensées diverses sur la com.*
§. 3 dans les *Œuvres diverses de Bayle*, tom. III,
page 193.

de la *Vie d'Epaminondas* de *Cornelius Nepos*. Relisez aussi la quatrième *Verrine* de Cicéron, que vous auriez pu mieux lire, puisque vous croyez dans vos *Observations sur la statue de Marc-Aurele*, qu'il convient de bonne foi ne point se connoître en tableaux, ni en statues. En attendant, permettez que je fasse voir, en relevant quelques-unes seulement de vos fautes, que, tout grand Artiste que vous puissiez être, l'ouvrage de l'art traduit & commenté de votre façon, est aussi pitoyable que le seroit la statue que s'aviserait de faire un petit Littérateur comme moi.

Je commence par un de vos morceaux favoris, puisque vous le citez dans votre avertissement, comme un exemple de votre attention à traduire *Pline*, comme il auroit pu s'exprimer lui-même en françois. J'observerai, en passant, que votre tirade scientifique sur le mot *domus*, votre synecdoche du plus pour le moins, ou du tout pour la partie, est une ostentation puérile, & l'eussiez-vous tirée du P. Hardouin même, un hors-d'œuvre ici, & une pure pédanterie. Il faut savoir à qui l'on parle, & où on dit les choses : ceux à qui vous voulez justifier votre traduction, vous dispensent de cette remarque un peu commune ;

74 EXAMEN DE LA TRADUCTION

pour les autres c'est du grec. Voyons le passage que vous citez avec tant de complaisance ; c'est peut-être celui que vous avez en vue , lorsque vous dites , pag. 313 , (seconde édition , tom. II , pag. 100 à 101) *N'y eût-il qu'une de mes notes qui atteignit le but , on n'auroit pas perdu son tems.* Ce but est de faire voir que Pline raisonne , on ne peut pas plus absurdement des ouvrages de l'art , & qu'il n'appartient qu'à un Artiste qui cultive les lettres , comme M. Falconet , de l'interpréter & de le juger.

Pline dit , liv. 35 , c. II. n. 32 , *Antiphilus puero ignem conflante laudatur , ac pulchrâ aliàs domo splendescente , ipsiùsque pueri ore.* Voici comme M. Falconet , pag. 233-234. (2e. édition , pag. 183. & 149.) traduit ce passage : *Antiphile est estimé pour avoir peint un jeune garçon soufflant un feu qui éclaire de fois à autre un beau logement , & la bouche de ce même enfant.* Je donne à deviner à M. F. ce qui lui arriveroit de la part de son régent , s'il étoit encore sous sa férule , pour avoir construit comme il fait , & rendu le mot *aliàs* par *de fois à autre* , quelquefois , alternativement , dans son texte & dans sa note ; pour n'avoir pas vu que *aliàs* est ici pour *alioquin* , *ceteroquin* , D'AILLEURS , & doit faire sens avec *pulchrâ* , & nul-

lement avec *splendescente*. Le feu soufflé, dit Pline, éclaire dans ce tableau, & la bouche de l'enfant, & l'appartement, qui d'ailleurs est aussi fort beau, *domo aliàs pulchrâ*. Voilà comme l'art a servi à l'Artiste pour interpréter un ouvrage de l'art. Remarquez la maniere louche dont il a rendu ces paroles: *Antiphilus puero ignem conflante laudatur*: Antiphile est estimé pour avoir peint un jeune garçon soufflant un feu. Dans le latin, c'est l'œuvre qui loue le maître; selon le françois de l'Artiste, on en diroit autant d'un Peintre de taverne; mais ne nous appelantifions pas là-dessus.

Aristonidas artifex, dit un Pline que j'ai sans notes & sans autres distinctions que celle des chapitres, liv. 34. chap. 14, *quum exprimere vellet Athamantis furorem Learcho filio præcipitato residentem, pœnitentiamque, ferrum & æs miscuit, ut rubigine ejus per nitorem aris relucente, exprimeretur verecundiæ rubor. Hoc signum extat Thebis hodiè*. Il y a une variante dans ce passage, rapportée par M. F., apparemment d'après l'édition du P. Hardouin, que je n'ai pas; mais en ce cas, le bon pere a eu tort de préférer une leçon qui fait un sens faux, à une autre qui en fait un très-bon, puisqu'elle saisit Athamas au moment où sa fureur rallen-

76 EXAMEN DE LA TRADUCTION

tie lui laisse assez de liberté pour appercevoir l'énormité , l'horreur de l'action qu'elle lui a fait commettre. Car que veut dire, *furorens residentem pœnitentiâ* ? Cela n'a pas de sens , dans le cas même où l'on expliqueroit le *pœnitentia* simplement par *animo mutato*. Le repentir succede à la fureur ; il est le fruit de la réflexion : or, on ne réfléchit pas tant qu'on est en fureur : on ne peut donc pas dire que le repentir l'appaise : l'*animus mutatus* ne sauroit avoir lieu non plus qu'après la fureur. Au reste, la traduction que voici , de M. F. , pag. 81. (2e. édit. , pag. 112.) rectifie à cet égard le latin qu'il avoit devant les yeux. *Lorsque l'Artiste Aristonidas vouloit (il falloit dire) voulut représenter le repentir d'Athamas, après avoir, dans sa fureur, précipité son fils Léarchus, il mêla du fer avec le bronze, afin que la rougeur de la confusion fût exprimée par la rouille qui se distinguoit au milieu de l'éclat du bronze. Cette figure se voit encore aujourd'hui à Thebes. Nitôr aris, rubigo ferri, virtus Catonis, sont des manieres de parler latines, qui équivalent à celles de as nitidum, ferrum rubiginosum, Cato virtute præditus.* Les Poètes & les Orateurs emploient souvent ces façons de parler pour le nom substantif tout court, comme dans les exemples cités pour

es, ferrum, Cato. On les appelle des *périphrases*, & il est difficile, souvent impossible, de les rendre en d'autres langues avec cette élégante briéveté, cette grace & cette énergie qu'elles ont en latin. *Narratur & prisci Catonis sæpè mero caluisse virtus*, & l'on dit que le vertueux Caton même s'enivroit souvent, disent la même chose dans le fond; quelle différence pourtant, quelle supériorité de tour & d'expression dans le latin d'Horace! Tout ce qu'il a de charme a disparu dans la version. L'airain, par son éclat & par son poli, auroit répandu trop de gaîté, au gré de l'Artiste Grec, sur toute la statue d'Athamas. Que fit-il? Il mêla du fer avec l'airain dans la fonte: cela devoit ôter à la statue l'éclat qui pouvoit distraire le spectateur, & ne lui laisser qu'un extérieur de deuil austère, sombre, & morne, convenable à l'expression que le Sculpteur avoit donnée à ses traits & à son attitude. Voilà, je pense, ce que Pline a voulu dire, & ce que son traducteur, quoiqu'Artiste, n'a pas compris; à moins qu'express il ne l'ait traduit ridiculement, afin de pouvoir ajouter cela aux preuves, selon lui, du peu d'intelligence que Pline avoit dans l'art.

Page 131 (seconde édition, page 232.) Il est certain que M. de Jaucourt n'a aucun droit,

78 EXAMEN DE LA TRADUCTION

ni divin, ni humain, de fermer la bouche à M. F. ; mais il étoit très-fort en droit de dire à tout le monde : si nous ne voulons pas nous exposer à une juste censure, gardons-nous bien de critiquer Pline mal-à-propos : il avoit même le droit d'ajouter, & de le traduire, *si nous n'entendons pas le latin* ; c'eût été un très-bon conseil à suivre. M. F. s'est bien cru en droit de dire, page 75 (seconde édition, page 509) : “ Quand on lira ces paroles de M. Blondel (qui rangeoit la peinture & la sculpture sous l'architecture), *il ne faudra pas imputer un trait de vanité ridicule à un si habile Artiste* ”.

Page 52 (seconde édition, page 86.) Selon la remarque de M. F., *exprimere*, quand il n'est pas joint à un adverbe comparatif, signifie seulement *copier, marquer, faire, représenter*, bien ou mal, n'importe. Ai-je donc mal entendu par le *signum expressum, effingens senem* de Pline le jeune, *liv. 3. ep. 6*, un vieillard parfaitement exprimé ? Ai-je mal saisi l'*exprimere quid oratione* de Cicéron, *De Orat. II, l. 3*, & de *Divin. I. 36* ; le *veri juris germanaque justitia solidam & expressam effigiem* du même Auteur, *de off. III, 17* ? Ou Cicéron & Pline se feroient-ils mal exprimés ? Je le demande à M. F. J'ai quelque pressentiment qu'il éclaircira à - peu - près mes

doutes. *Ne l'avois-je pas dit ?* Page 53 (seconde édition, page 34.) de la traduction, le *capillum exprimendo* de Pline signifie *en rendant mieux les cheveux*.

Page 142 (seconde édition, page 267.) Pline, l. 35, c. 9. *Hujus (Polygnoti) est tabula in porticu. — Hic Delphis ædem pinxit; hic & Athenis porticum, gratuito, quum partem ejus Mycon mercede pingeret: unde major huic auctoritas.* Polygnote est l'objectum *propinquius*, l'objet direct de tout ce discours, & *Mycon* en est l'objectum *remotius*, l'objet indirect. Pline a donc régulièrement dû dire *huic* de Polygnote; ce n'est point un abus de sa part, & la bonne grammaire n'intentera point de procès criminel à M. F. pour l'avoir *violée*. A l'école il auroit pourtant la férule, pour avoir mieux fait qu'il ne pense.

Page 144 - 145 (seconde édition, page 269.) Quand même les Savans, qui possèdent l'art des *concordances*, ne leveroient pas toutes les *difficultés*, pas même celles que M. F. fait à Pline sur ces chapitres & ailleurs, il n'est pas en droit, pour cela, de s'en servir comme de preuves du *peu d'intelligence*, de l'*incapacité*, du *radotage* de cet Auteur. Si ce sont les vrais Savans que M. F. défie, ils ne vont pas si vite ceux-là que

80 EXAMEN DE LA TRADUCTION

lui. Ils ne sont point adorateurs aveugles des anciens, ou, pour me servir du terme de M. F., *antiquomanes*; mais ils savent les apprécier: sans les trouver parfaits, ils les regardent comme leurs maîtres. Ils croient que ces gens s'entendoient mieux que nous ne pouvons les entendre. Ils diront à M. F., que pour juger ce procès, il faudroit en avoir toutes les pieces en bon ordre, un manuscrit authentique de Pline, les tableaux, les statues dont il est question, &c. J'ai déjà dit quelque chose de ces contradictions dont on se plaint dans les Auteurs anciens. Je me tairai aussi sur les erreurs de dates & d'autres calculs. Les gens instruits savent à qui s'en prendre. Puisqu'il est tout aussi impossible que Lyssippe ait fait 600 statues que 1500, pourquoi imputer, page 26, note 3 (seconde édition, page 55, note 8) ces absurdes exagérations à un Auteur sensé, à Pline, plutôt qu'à de fots glossateurs, & à d'imbécilles copistes (*d*)?

Page 160.

(*d*) Je veux néanmoins, M. Falconet, tâcher de vous prouver ce que je prouverois sans peine à un P. Hardouin, qui m'en loueroit. Si vous avez la logique dans la tête, comme vous l'avez dans la bouche, suivez-moi dans l'analyse que je vais faire du

Page 160, 161 (seconde édition, page 289-290, note 32 & 33.) Les notes 47 & 48 sont d'un bizarre & d'un ridicule tranchant. *Pline raisonne juste* : cela est suspect ; il faut qu'il ait lu cela quelque part. Un moment après, on

passage de Pline, L. 34, c. 7. Après avoir parlé du prodigieux nombre de statues qu'il y avoit encore de son tems en Grèce & à Rome, *Quis ista, dit-il, mortalium persequi possit? Aut quis usus noscendi intelligatur? Insignia tamen maximè, & aliqua de causa notata, voluptarium sit attigisse* (ici Pline finit de parler des signa, c'est-à-dire, des statues ; il va parler des (Artistes) artificesque celebratos nominavisse, singulorum quoque (scil. artificum) inexplicabili multitudine, " cum (puisque) *Lysippus ad sexcenta decem opera fecisse prodatur tantæ omnia artis, ut claritatem possent dare vel singula. Numerum apparuisse defuncto quum thesaurum effregisset hæres : solitum enim ex manipretio cujusque signi denarios deponere aureos singulos*". Je dis que tout ce que j'ai enfermé là entre des guillemets, n'est point de Pline, mais est manifestement supposé. Jugez-en vous-même, M. F. Pline a-t-il pu dire, *il est impossible de détailler la multitude des Artistes, puisque Lysippe a fait, dit-on, jusqu'à 610 chef-d'œuvres*? Cela peut-il partir d'une tête saine? C'est ici M. qu'il falloit dire surtout ce dont vous n'êtes convenu qu'une seule fois dans tout votre livre (je parle

82 EXAMEN DE LA TRADUCTION

*l'avoit bien dit, Pline l'avoue lui-même, il cite ses auteurs, Antigone & Xénocrate, qui ont écrit de leur art. Mais c'est pourtant honnête à Pline d'avouer cela. Au reste, M. F. n'a point apperçu, ou a diffimulé que l'ingénieux auteur fait plus que copier ses garans; qu'il les juge aussi, en faisant honneur à ces deux Artistes d'une candeur généreuse, & d'un noble désintéressement, qu'apparemment il ne trouvoit pas dans le plus grand nombre de leurs confreres. *Hanc ei gloriam concessere, remarque Pline, predicantes quoque, non solum confitentes.* M. F. ajoute une terrible menace: ces notes & les observations sur la statue de Marc - Aurele ne sont peut-être que des préliminaires. Il n'est pas bien difficile de prévoir ce qui en arrivera.*

Pline, l. 35e. 10, Minor tamen videtur, sibi

de votre note 2 page 11, ou page 51 de la seconde édition): faut-il croire que Pline ait dit la sottise qui est ici dans son texte? Ne seroit-ce pas plutôt, ajoutez-vous, quelque restaurateur sans goût qui la lui auroit prêtée? Mais pouvez-vous ignorer que le mal étoit fait longtems avant que les restaurateurs s'en soient mêlés, & qu'on n'a jamais accusé ceux-ci d'avoir forgé des passages, & de les avoir interpolés dans le texte?

comparatus, in mediis corporibus exprimendis.
 Si M. Falconet s'étoit donné le tems de penser au *sibi comparatus* de Pline, ou au *comparé à lui-même* de sa traduction, il n'auroit pas taxé Pline de se contredire, & cela lui auroit épargné la mortelle *Note 29.* (*la 34^e. de la seconde édition, pag. 293.*) Ne feroit-ce pas une malice, plutôt qu'une inattention? Pline dit, d'après deux Artistes, que Parrhasius a surpassé les autres pour les derniers traits qui terminent & arrondissent les objets; ce qui, dans la peinture, est le dernier point de la perfection, &c. Ensuite il dit de son chef (comme on peut le voir dans le texte latin, & dans la traduction même) & non, comme le veut la note, d'après les deux Artistes, que lorsqu'on le compare avec lui-même, il paroît avoir réussi moins heureusement à exprimer le milieu des corps. Cela veut dire qu'il a surpassé les autres dans le plus difficile de l'art, & que dans cette autre partie plus facile, il paroît, à proportion seulement, un peu moins de cette perfection; en d'autres termes, qu'il s'est surpassé, pour ainsi dire, lui-même dans la partie la plus difficile; qu'il ne s'est point surpassé dans une autre plus facile, quoique pourtant dans celle-ci même,

84 EXAMEN DE LA TRADUCTION

il soit supérieur aux autres (e). Quand la statue équestre de Pierre le Grand sera faite, si l'on disoit qu'elle est la plus parfaite des statues; que le roc contre lequel le cheval gravit, paroît un peu moins achevé, mais qu'il n'y a pourtant que M. Falconet qui eût pu faire un plus beau roc, auroit-il à se plaindre?

Dans la Note 50, (la 36^e. de la seconde édition, pag. 300.) ce qui paroît à M. Falconet, ne paroît pas à d'autres: les *miracula* dans la bouche de Pline, ne font rien moins que les *miracles* d'aujourd'hui. Dans Tite-Live, l. 29,

(e) Avant Pline, Columelle, *de re rust.* L. III, C. 2, s'étoit servi précisément de la même manière de parler. Voici le passage. *Nec dubium quin sit ea nonnullarum vitium natura, ut, pro locorum situ, bonitate vini, modò vincat, modo superetur. Solæ traduntur amineæ, excepto cæli statu nimis frigido, ubicunque sint, etiam si degenerent, sibi comparatæ, magis aut minùs probi gustùs vina præbere, cæteras omnes sapore præcedere.* Cela veut dire que partout où le froid n'empêche pas absolument les vignes animées de prospérer, elles donnent un vin plus ou moins agréable au goût, relativement au sol où elles sont plantées; mais qu'encore qu'elles dégèrent, leurs vins ne laissent pas de surpasser tous les autres en délicatesse.

c. 9, un soldat accourt, frappé de la grandeur d'un sanglier, *miraculo magnitudinis*: cela ne veut pas dire qu'on fonda une chapelle à l'honneur de la bête. Dans Phédre, l. 3, fab. 17, *Minerva admirans*, est simplement une Minerve surprise, qui désapprouve même.

Pag. 183. Note 57. (seconde édition, pag. 348, note 44.) Il n'est pas vrai que l'expression *future*, entendue des Peintres qui sont venus depuis Apelles jusqu'à Pline, soit *incorrecte*.

Pag. 189. (seconde édit. pag. 354, note 48.) Le latin *indignatus*, n'emporte pas toujours l'idée de colere, comme le mot françois *indigné*; & Apelles pouvoit être *indignatus*, *indignari*, *indigné ferre*, dédaigner le jugement du fave-tier, sans foiblesse, & sans sortir de son caractere doux & poli. On pouvoit donc se passer de la note 61. J'en passerai aussi plusieurs qui suivent: avec M. Falconet Pline a toujours tort: il dit trop, ou il ne dit pas assez: ce n'est qu'un *compilateur indigeste*, un *radoteur de la premiere espece*.

Pag. 198. l. 35, c. 10 de Pline. *Hercules averfus*, est là un Hercule renversé. Ainsi *numen aversum* signifieroit une divinité renversée? Voilà qui est un peu singulier.

Pline, l. 35, c. 10, n. 20. dit, *qui* (*Aristoteles Pro-*

togeni) etiam suadebat ut Alexandri magni opera pingeret, propter aeternitatem rerum: impetus animi & quaedam artis libido, in hac potius eum tulere. Selon notre Artiste, cela veut dire, pag. 212, (*seconde édition, pag. 170.*) qu'Aristote conseilla à Protogenes, "de peindre les actions d'Alexandre le grand, parce que la mémoire en étoit éternelle; mais que ce fut plutôt l'impulsion de son génie & sa passion pour son art qui l'y déterminèrent," c'est-à-dire, à peindre les actions d'Alexandre. Vous n'y êtes pas, M. Falconet. Vous oubliez trop souvent d'invoquer votre art. 1°. L'objet direct du discours ce sont les ouvrages de Protogenes, dont il est question auparavant, & non les actions d'Alexandre, qu'elles se trouvent localement plus près du *hac*. 2°. Il ne falloit pas déplacer le *potius*. Enfin, 3°. il falloit ou mieux étudier, ou ne pas dissimuler le *quaedam artis libido*. Moyennant ces précautions, vous auriez trouvé que le *Philosophe conseilla à Protogenes de peindre les actions d'Alexandre le grand, parce que la mémoire en étoit éternelle; mais que l'impulsion de son génie, & un certain caprice d'Artiste le porterent à préférer les sujets dont on avoit rendu compte plus haut.* Faites donc une autre note 78, (note 65, de la se-

conde édition, où l'on taxe aussi M. de Caylus d'avoir mal entendu ce passage) où vous reconnoîtrez que M. le Chevalier de Jaucourt entend le latin au moins aussi bien que vous, & remerciez-le de la politesse qu'il a témoignée aux Artistes, en adoucissant le *quædam artis libido*, & en l'appellant *goût*.

Sur ces paroles du l. 35, c. 10, n. 22. de Pline, *Philoxenum Eretrium, cujus tabula nullis postferenda*, M. Falconet remarque, pag. 214, de la première, & pag. 385 de la seconde édition, note 67, " que ce tableau doit au moins
 „ le céder aux plus beaux d'Apelles, puisqu'A-
 „ pelles a surpassé tous les Peintres précédens
 „ & futurs". Si la contradiction étoit réelle & palpable, les mots, *cujus tabula nullis postferenda*, pourroient être rejettés, sans faire tort au reste du texte, comme la remarque de quelque possesseur ou admirateur du tableau en question. Mais cela n'est pas nécessaire. Pline pouvoit avancer, sans se contredire, qu'Apelles, qui a fait un si grand nombre de chef-d'œuvres, a surpassé, par-là même, celui qui n'en a pu faire qu'un comparable à l'un des siens.

Pag. 221. Encore un coup d'épée dans l'eau, c'est la note 84, (seconde édition, note 72, pag. 394.) En retranchant ces paroles : *Hujus*

erat Minerva, spectantem adspectans quacun- que adspiceretur, qui ont bien l'air d'une glose ou scholie, ce qui précède & ce qui suit ne s'en trouveroient que mieux liés. Mais si M. Falconet s'obstine à vouloir que ces paroles soient de Pline, qu'il se donne la peine d'examiner le jugement que son Auteur porte de ce Peintre, en trois mots, quand il l'appelle *humilis rei pictor*, un Peintre de sujets communs, bas, que le peuple admire, tels que le petit amour, par exemple, de Vanloo, dont M. Falconet parle quelque part (*pag. 49 de la premiere & pag. 83 de la seconde édition*) qui tire sa petite flèche sur tous les spectateurs. Ce jugement, qui n'est point d'un ignorant, mais bien d'un connoisseur, devoit un peu réconcilier M. Falconet avec Pline. Dans le reste de cette note il tire par les cheveux un passage de Suétone, *Cæs. 47.* pour en faire à Pline une application qui certainement n'a rien de bien piquant. Voici le passage : *Cæsarem prodiderunt Britanniam petiisse, spe margaritarum, quarum amplitudinem conferentem, interdum suâ manu exigisse pondus.* Le savant Gruter pense que ces paroles, *quarum amplitudinem conferentem* pourroient bien être un *glossematium* de copiste. Que M. Falconet n'aille pas s'imaginer que Gruter fut

joailler de son métier, pour avoir senti cela. Autre exemple plus frappant. Quand je lis ces paroles dans Pline le jeune, *l. IV. ep. II. Carerent enim togæ jure, quibus aquâ igni interdictum est*, je n'hésite pas un instant à les regarder comme une annotation de scholiaste: car Pline n'a pu, ni dû apprendre cela à son ami.

Pag. 223, (p. 176 de la première, & 396 de la seconde édition) *Celeber, celebris*, en latin, n'est pas proprement & primitivement ce que nous appellons *célebre* en françois. Selon vous, M. Falconet, *via celebris* feroit un *chemin célebre*? Sachez, que si *fabula celebris* est pour vous un *conte célebre*, ce n'est pour Pline qu'un *conte bannal*.

Les pages 269-274 sont remplies de traits tirés de l'histoire naturelle de Pline, par lesquels M. Falconet croit ridiculiser le Naturaliste. Il faut lui pardonner cela (f). Il ne fa-voit pas, fans doute, que, dans le plan d'une histoire naturelle du tems de Pline, qui a écrit

(f) Je me retracte. C'est avoir trop d'indulgence pour un *rapporteur* infidele. Voyez-en la preuve dans les six derniers articles de mon *Supplément à l'errata* que M. F. prie instamment son lecteur de lire tout entier; on le trouvera à la suite de cet *Examen*.

pour les petits comme pour les grands , pour les campagnards comme pour les gens de ville , il devoit entrer nécessairement une espece d'histoire naturelle sacrée (*g*). Un Vespasien , un Pline , tel autre grand ou particulier à Rome , ne croyoient pas à ces fadaïses ; mais le peuple y croyoit ; & puisqu'il vaut mieux que le peuple croie quelque chose que rien du tout , autant valoit-il alors lui laisser croire ces sottises là que d'autres inepties nouvelles & étrangères (*h*). Jules-César , ce génie si universel , si

(*g*) Me voilà encore d'accord avec Bayle. Je ne l'avois pas lu quand j'ai écrit ceci. Voyez *ma note 4*.

(*h*) *Œuvres diverses de Bayle, tom. III, page 251.*
 “ De la maniere dont Pline parle (de certains pré-
 „ fages) ne le prendroit-on pas pour un grand dévot,
 „ si l'on ne savoit d'ailleurs quelle étoit sa religion ” ?
 Pline ne croyoit point à la magie. Il fait même voir,
L. 30, C. 1, l'origine, parmi les hommes, de cet
 art menfonger, des *magicæ vanitates*, du *fraudentis-*
tissima artium. Il ne laissa pas néanmoins, de rap-
 porter, lorsque l'occasion s'en présente, la propriété
 que les magiciens attribuent à tels animaux, telles
 plantes, telles paroles, &c. C'est que le peuple croyoit
 généralement à ces opérations magiques, & y avoit
 souvent recours; elles tenoient à sa religion même.
 Et en cela, Pline n'en agit point malhonnêtement,

dégagé de préjugés, que les foldats aimoient, respectoient, redoutoient plus qu'ils ne redou-

comme M. F. l'en accuse quelque part, puisqu'il avertit dès le commencement, que le tout n'est que fourberie.

Dans l'article DÉMOCRITE, note I du Dictionnaire, Bayle dit que Pline (L. 32, C. 5.), entre les *hableries* des magiciens, rapporte "une chose, qui, si
 „ elle étoit véritable, feroit les grenouilles plus utiles
 „ au genre humain que les loix. Les grenouilles four-
 „ niroient un expédient immanquable pour faire cesser
 „ la galanterie parmi les femmes. Les paroles de Pline
 „ n'ont pas assez de clarté, ni à l'égard de l'applica-
 „ tion du remede, ni à l'égard d'une circonstance
 „ noble. Il ne dit pas si l'expédient prévenoit le co-
 „ uage, ou si seulement il empêchoit la persévérance
 „ de la femme dans l'adultere. Ce n'est point là une
 „ distinction de logique; la chose est de conséquence
 „ il y falloit peser tous les termes, & fuir jusqu'aux
 „ moindres ambiguïtés. Il les falloit fuir aussi quant
 „ à la maniere d'appliquer l'expédient: on verra dans
 „ le passage de Pline qu'elles n'ont pas été évitées."
 „ *Addunt etiamnum alia magi, quæ, si vera sunt,*
 „ *multò utiliores vitæ existimentur ranæ quàm leges.*
 „ *Namque arundine transfixâ naturâ per eos, si sur-*
 „ *culus in menstruo defigatur à marito, adulteriorum*
 „ *tædium feri.* Du Pinet traduit ainsi: *si on empâle à*
 „ *un roseau une grenouille, l'embrochant droit par la*

92 EXAMEN DE LA TRADUCTION

toient leurs Dieux mêmes , qui n'eût que ce mot à dire, *credite me fecisse nefas*, pour leur

» tête & par sa nature. Le P. Hardouin suppose qu'il
» falloit commencer par la nature, *arundine transfixâ*
» *per ranæ pudenda ad os usque*. Pline est donc
» obscur quant au cérémonial. Je laisse les autres
» obscurités". Je les laisse aussi, & pour cause. Le
passage est fort clair, & Bayle le savoit très-bien;
aussi n'est-ce pas aux dépens de Pline, mais à ceux
du cocuage, un peu aussi en passant, à ceux de du
Pinet & du P. Hardouin, qu'il a voulu s'égayer. Pline
& Bayle s'entendent: l'un pousse une balle qui cher-
che son joueur; l'autre la prend au bond. Pour M.
F., il est parti vraisemblablement de ce passage de
Bayle, pour taxer à tout bout de champ Pline de
n'avoir point de logique, de se contredire, d'être
obscur, trop bref, de compiler sans penser, de man-
quer d'exactitude, comme Bayle l'a fort bien montré.
Voyez les notes 2, 3, 9, 17, 20, 26, 28, 33, 50, 59,
67, 73, 82, 83, 84, &c. de M. F.

Je finirai par un mot sur la 18^e. Il y recommande,
comme *instruatif*, le traité de Plutarque *du trop par-*
ler. On peut, en revanche, lui recommander, non
un traité, mais seulement ce peu de paroles de Bayle,
dans la note F de l'article LINACER. " Il seroit à
» souhaiter, que ceux qui publient tant d'ouvrages
» mal tournés, mal digérés, & qui ne servent presque
» de rien à la République des Lettres, *outrassent la*

faire abattre d'une main sacrilege le bois de Marseille, n'a-t-il pas, au témoignage de Macrobe, composé au moins seize livres sur les auspices? C'est qu'il étoit grand-pontife. L'intérêt particulier s'en mêloit aussi: celui du pere de famille, à qui il n'étoit pas indifférent de savoir comment les victimes devoient être conditionnées pour n'être pas rejetées des prêtres; celui des gens du village, pour qui un sacrifice étoit un festin. Ajoutons que Pline, par ces façons de parler, *id etiam notatum, traditum, putant, aiunt, &c.* donne souvent à entendre d'après quelles gens il prétendoit parler, & ce qu'il en pensoit lui-même. Il faudroit faire un livre pour commenter & expliquer, à M. Falconet sur-tout, ce que celui-ci allegue dans ce peu de pages. On se contentera de savoir en gros, que tout ce qui est réellement de Pline dans ce morceau, doit à coup sûr avoir

» maxime, qu'il faut garder un écrit dans son cabinet pendant 9 ans, *nonumque prematur in annum.*
 » (Hor. A. P.) Il seroit bon qu'ils se piquassent d'un
 » excès de délicatesse, & qu'ils ne crussent jamais
 » avoir mis la dernière main à une composition. Rarement arrive-t-il qu'ils aient cette pensée. Il ne
 » faudroit point regretter qu'ils l'eussent souvent ».

94 EXAMEN DE LA TRADUCTION

rapport à quelque usage religieux, ou autre, révééré & pratiqué par le peuple.

Pag. 282, 283, (seconde édition, tom. II, p. 53, 54.) Le passage de Sénèque le Rhéteur: *Non vidit Phidias Jovem, fecit tamen, velut tonantem; nec stetit ante oculos ejus Minerva; dignus tamen illâ arte animus & concepit deos, & exhibuit;* ce passage, dis-je, n'en déplaît à M. Falconet, a été mieux vu, mieux senti par M. de Jaucourt que par lui. La version du Chevalier; *si Phidias forme l'image de Jupiter, il semble que ce Dieu va lancer la foudre; s'il représente Minerve, on diroit qu'elle va parler pour instruire ceux qui la considèrent, & que cette sage Déesse ne garde le silence que par modestie*, n'est effectivement pas une version de college, comme le remarque M. Falconet, par hazard, & mieux qu'il ne pense; c'est une très-belle paraphrase de la pensée de Sénèque, prise isolée & séparée de ce qui suit dans l'autre latin. Il seroit ridicule de lui comparer la version de M. Falconet; la voici: *Phidias, qui n'a point vu Jupiter, l'a pourtant représenté comme lançant la foudre: Minerve ne lui a point donné de séances; cependant son génie, digne de son art, a conçu & produit ces Divinités.* Le commentaire critique de M. Falconet sur ce passage de

Séneque ne lui fait pas plus d'honneur. “ Sé-
 „ neque, dit-il, le pere du Philosophe, n'avoit
 „ pas vu le Jupiter de Phidias, quand il a dit
 „ que ce Dieu étoit représenté comme s'il lan-
 „ çoit la foudre, ou peut-être en déclamateur,
 „ a-t-il été plus curieux de faire briller son es-
 „ prit que d'exposer la vérité du sujet. Le Ju-
 „ piter de Phidias étoit couronné d'olivier,
 „ coëffure que les Statuaires ne donnent pas à
 „ un Dieu fulminant. De sa main droite il te-
 „ noit une victoire; de sa gauche, il tenoit un
 „ sceptre: avec quelle main lançoit-il donc la
 „ foudre? Il n'en est pas même fait mention,
 „ soit dans les ferres de l'aigle, soit ailleurs,
 „ & Pausanias n'étoit pas homme à l'oublier.”
 J'ai transcrit ce morceau d'érudition de M. Fal-
 conet, parce qu'il sert à éclaircir sa version du
 passage latin, en faisant voir qu'il y a bien vu,
 à la lettre, ce que lui seul peut y voir, un Ju-
 piter armé de la foudre. Ce passage, au reste,
 est de toute beauté, & contient le plus noble
 éloge que jamais Artiste ait reçu. Je vais le
 faire mieux connoître; il le mérite. Je remar-
 querai seulement en passant, que la pensée
 même est antérieure à Séneque: Cicéron l'avoit
 fait valoir avant lui. La citation, *Senec. rhet.*
controv. 34, l. 5, est fausse; on trouvera le pas-

sage dans la controverse cinquieme du liv. 10. On fait que ces controverses de Sénèque sont des plaidoyers, dont les sujets, proposés pour l'exercice des jeunes gens, sont imaginaires ou supposés. On leur donnoit le thème, c'est-à-dire, le sujet, & la loi en vertu de laquelle l'action devoit être instituée pour ou contre l'accusé : c'étoit à eux à employer les moyens, *colores*, que leur esprit leur suggéroit. Ici le thème étoit Parrhasius le Peintre, accusé d'avoir fait expirer dans les tourmens un esclave, afin de lui servir de modele pour peindre un Prométhée. Les jeunes gens se levoient, & déclamoient, chacun à son tour. *Fulvius Sparsus*, l'un d'eux, reproche entr'autres à Parrhasius, de ne pas savoir, comme Phidias, se passer de modele. *Phidias*, dit-il, *n'a point vu celui qui sait lancer le tonnerre ; Minerve ne lui a point apparu : mais lorsqu'il a été question de les rendre visibles, toute la majesté de l'un, toute la sagesse de l'autre ont passé dans son ame, & delà au bout de son ciseau : son génie a été égal à son art ; l'un a conçu les Dieux, l'autre les a représentés.* Quoique Sénèque ne nous ait pas donné ces *déclamations* dans leur entier, mais seulement les extraits de ce qu'il y avoit de plus remarquable, j'ose recommander le reste de ce morceau
comme

comme l'un des plus admirables à lire & à étudier. Les plaintes touchantes du malheureux patient, l'attention avide de l'impitoyable Artiste à voir, venir & saisir d'un œil & d'une main tranquilles les traits de la douleur extrême, forment un tableau dont le coloris surpasse celui des plus grands Peintres.

Vous voyez, j'espère, à présent, M. F, que vous auriez pu mieux raisonner sur ce passage de Sénèque. Que doit-on penser, après cela, de l'habitude que vous avez contractée si à propos de vérifier, & dont vous vous vantez page 263? Que diriez-vous, si je vous prouvois encore, comme je le pourrois, que dans vos observations sur la statue de Marc-Aurèle, vous avez été la dupe des feints aveux de Cicéron (i);

(i) Si vous désirez pourtant sincèrement de vous instruire, M. F, je veux bien vous mettre sur les voies, & vous fournir une preuve manifeste que cette ignorance de Cicéron étoit simulée, & un tour prémédité. Ouvrez vos épîtres de Pline le jeune, L. I, épître 20: vous verrez que Pline parle à son ami Tacite de cette *Verrine* quatrième, & de ce même passage: vous verrez que Pline dit que ce discours est de ceux que Cicéron a écrits, mais qu'il n'a point prononcés, & que Cicéron a écrit ce qu'il se proposoit.

98 EXAMEN DE LA TRADUCTION

dans sa quatrième *Verrine* ; que le *hominum species* de Pline, l. 7, c. 2, ne sont pas des *phantômes*, mais de gros singes, ou peut-être de cette espèce d'hommes dont la blancheur, bien différente de la nôtre, est un objet d'horreur pour les Africains, de ces hommes enfin que nous appellons *Negres blancs*, & qui ne voient bien que la nuit ; qu'au tems de Pline, on n'avoit pas lu Stenon, Harvey, de Graaf, Kerkring, & que l'on partoit de tout autres principes de physique que les nôtres ; que la génération de toutes choses se faisoit autrement ; qu'on n'avoit pas une si haute idée des œufs qu'aujourd'hui, & qu'on s'en tenoit à cet axiome : *La corruption de l'un est la génération de l'autre* ; que le sang ne circuloit pas encore, &c. &c. &c. ?

soit de demander au souffleur dans l'action, en présence des juges & de tous les assistans, & ce qu'il vouloit que le souffleur lui répondit : vous verrez que Pline appelle cela un impromptu fait à loisir, *figura extemporalis*. Voici les paroles de Pline même : *Est enim oratio actionis exemplar, & quasi archetypus. Ideò in optimâ quâque mille figuras extemporales invenimus : in his etiam quas tantùm editas scimus, ut in Verrem, ARTIFICEM QUEM ? QUEMNAM ? RECTE ADMONES ; POLYCLETUM ESSE DICEBANT.*

Si mon style vous choque, s'il vous paroît trop piquant, souvenez-vous que vous-même en avez donné le modèle. Vous dites qu'on ne gagne rien à être doux, & que M. de Lamotte a été la victime de sa débonnairété. Il est vrai qu'à la suite de vos *réflexions sur la sculpture*, & de la lettre de M. Cochin, votre confrère, vous observez dans votre réponse à celui-ci, " qu'avec un esprit juste, & de la politesse, on peut démontrer que le plus habile homme s'est trompé; bien entendu qu'on ne se permettra pas les termes de *ridicule*, d'*absurde*, d'*impertinent*; parce qu'alors ces termes deviendroient autant d'injures méritées qu'on se diroit à soi-même, & d'autant mieux méritées qu'on les auroit adressées mal-à-propos à un autre". D'accord. Pline a été un habile homme: il a pu & dû se tromper quelquefois. Il n'est plus; mais tant d'autres habiles gens ont estimé, estiment & estimeront ses écrits, dont ils font bien meilleurs juges que vous! Au reste, je vous déclare que je n'ai l'honneur de connoître ni vous, ni M. le Chevalier de Jaucourt, ni M. l'Abbé Aubert, ni l'Auteur du Journal de Gottingue, personne enfin de ceux avec qui vous avez des démêlés, si ce n'est Pline, & les autres bons Auteurs anciens, que,

fans être antiquomane, je puis prifer beaucoup mieux que vous ne les prifez, parce que je les connois mieux, & dont je prends la défense, comme de bons amis, à qui je dois beaucoup, & qui ne m'ont jamais donné lieu de me dégoûter d'eux, ou de me repentir de les avoir fréquentés. Je déclare encore, qui, si vous ne les connoissez que par oui-dire, vous me connoissez encore moins; que je ne vous veux point de mal, & que vous ne m'en avez jamais fait, mais que vos plaisanteries déplacées & mal fondées m'ont paru pouvoir en faire à une jeunesse peu sur ses gardes, si elle prenoit étourdiment votre clinquant pour de bon alloi; que vos réflexions sur la sculpture m'ont plu & dû plaire, autant que votre traduction & vos notes sur Pline m'ont déplu & dû déplaire, parce que dans les premières, vous paroissez parler avec connoissance & jugement, & non pas dans la dernière; que je crois qu'un homme de lettres, quoique connoisseur achevé en sculpture & en peinture, doit consulter sur certains articles les Peintres & les Sculpteurs, & que vous autres Artistes avez grand besoin, à votre tour, de consulter, sur d'autres parties de votre art, les gens de lettres, si vous n'êtes pas lettrés au point qu'il le faut pour pouvoir entièrement

vous passer d'eux; qu'en ce cas-là même, les avis combinés de plusieurs vous vaudront mieux que votre avis seul; enfin, que je révere trop la mémoire de mon héros, Pierre le Grand, pour ne pas désirer ardemment que vous remplissiez l'attente de l'Auguste & admirable Impératrice dont le choix est pour vous du plus heureux augure, en représentant cet immortel Monarque, sans l'avoir vu, avec la majesté & la sagesse de Jupiter & de Minerve. Egalez donc, surpassez, s'il est possible, mes vœux; & toute la terre vous célébrera comme le plus grand Artiste. Peut-être même oubliera-t-on votre traduction.

SUPPLÉMENT A L'ERRATA

Que Monsieur Falconet prie instamment son lecteur de lire tout entier.

TEXTE DE PLINE. TRADUCTION DE M.F.

L. 34, c. 2. *æquales.* Page 9, première édition (seconde édition page 7) égaux en mérite.

METTEZ : *Contemporains.*

L. 34, c. 4. *Accessio candelabris fuit Clefippus fullo, gibbere prætorea & alio fædus adfectu.*

Page 10, première édition (seconde édition. page 8.) Voici l'histoire d'un de ces chandeliers. Dans une vente publique Théon, huissier priseur, cria ensemble ce chandelier & un esclave nommé Clésippe, foulon de profession, & d'ailleurs d'un aspect très-difforme.

METTEZ : *Clésippe le foulon ne fut vendu par le crieur Théon, qu'en guise d'accessoire d'un tel chandelier. Il est vrai que l'esclave étoit bossu, & laid à faire peur.*

L. 34, c. 5. *Luperco- rum.*

Page 16. Des lupercales.

METTEZ : *Des Luperci, ou prêtres de Pan.*

Ibid. *Romanum celebrationem habent.*

Page 16, première édition (seconde édition, page 13.) Recommandables chez les Romains.

METTEZ : *Fréquentes chez les Romains.*

DES LIV. 34, 35 ET 36 DE PLINE, &c. 103

Ibid. *Antea à Senatu erat.* Page 17, première édition (seconde édition. page 15.) Le Sénat l'avoit déjà décerné.

METTEZ : *Auparavant c'étoit le Sénat qui le décernoit.*

Ibid. *Leges scribere.* Page 18, première édition (seconde édition page 15.) écrire des loix.

METTEZ : *Faire, ou imposer des loix.*

Ibid. *Hostes a ponte arcere.* Repousser l'ennemi sur le pont.

METTEZ : *Repousser du pont l'ennemi.*

Ibid. *Restituit.* Fit élever.

METTEZ : *Fit relever.*

C. 6. *Caelius.* Page 19. première édition. (seconde édition page 16.) Clelius.

METTEZ : *Cælius.*

C. 7. *Quæ in Etruriâ factitata non est dubium.*

Page 23, première édition (seconde édition, page 21.) Il est certain qu'elles étoient faites en Etrurie.

METTEZ : *Du moins on en faisoit beaucoup en Etrurie.*

Ibid. *Ni Metrodorus Scepsius propter duo milia statuarum Volsinios expugnatos objiceret.*

Si Métrodorus Scepsius n'avoit objecté, que la ville de Volsinium fut assiégée à cause de 2000 statues qu'elle renfermoit.

METTEZ : *Si M. S. ne reprochoit aux Romains, de ne s'être emparés de Volsinium, qu'à cause de ses 2000 statues.*

Ibid. *CCC talentis quæ contulerant ex apparatu regis Demetrii, relicto mora tadio.*

Page 33, première édition (seconde édition page 25) Trois cens talens qui furent le prix des approvisionnemens que le roi Démétrius avoit laissés de-

vant la ville, quand il en leva le siege, ennuyé de sa longueur.

METTEZ : *Trois cens talens, que les Rhodiens retirèrent de la vente des machines de guerre que le Roi Démétrius leur avoit abandonnées, parce que leur transport lui auroit fait perdre du tems. Démétrius ne s'ennuya pas au siege de Rhodes. Il avoit de meilleures raisons pour le lever, & se presser de partir.*

C. 8. *In hoc mirabile, quod nullo doctore nobilis fuit ipse.*

Page 44, premiere édition (seconde édition p. 71.) Il est surprenant que celui-ci devint habile de lui-même sans avoir eu de maître.

METTEZ : *Celui-ci a le mérite d'être devenu habile de lui-même, sans avoir eu de maître.* Quant à votre note 9, premiere édition (seconde édition, page 16) M. F., sur ce passage, *pour que, &c.* il n'y a de surprise que chez vous. Ayez donc la bonté d'effacer toute cette note.

Ibid. *Quem nemo amulatur,*

Page 45, premiere édition (seconde édi-

tion page 30.) Qui ne peut être égalé.

METTEZ: *Qui n'a pas de concurrent.*

Ibid. *Cliduchum.* Une statue qui tient des clefs.

METTEZ: *Un Pluton.*

Ibid. *Polycletus diadumenum fecit molliter juvenem, Et talentis nobilitatum. Idem Et Doryphorum viriliter puerum.* Page 46, première édition (seconde édition page 30.) Polyclète a fait un Diadumène, figure de jeune homme, où il a exprimé la mollesse. Cette figure est devenue fameuse par le prix de 100 talents qu'elle coûta. Il a aussi fait un Doryphore, où, dans un enfant, il a représenté la vigueur.

METTEZ: *Polyclete a représenté un roi sous la figure d'un jeune homme mol Et efféminé; Et un piquier grec sous celle d'un enfant doué d'une vigueur mâle. La première de ces statues s'est*

vendue jusqu'à cent talens. Quant à la note 10, page 45, première édition (seconde édition n°. 17, page 72.) *On croyoit donc, &c,* il convient de l'effacer; car le peuple fit plus que rédiger, il corrigea le jugement de vos confreres.

Ibid. *Solusque hominum artem ipse fecisse artis opere judicatur.*

Ainsi il est le seul que l'on juge avoir créé l'art par le moyen de l'art même.

METTEZ: *Et il est le seul que l'on juge avoir rassemblé les préceptes généraux de l'art, dans un morceau de cet art.* En bon latin *ars* signifie non seulement l'art même, mais quelquefois, comme ici, les rudimens, les élémens, la grammaire de l'art. *Opus artis* est ici un morceau de sculpture. On peut dire d'Horace & de Boileau, *artem fecerunt artis opere.* Supprimez donc, M. F., toute votre 11e. note, page 46, (seconde édition, page 77); vous venez, j'espere, de sentir pourquoi.

Ibid. *Quo opere nullum absolutius plerique judicant.*

Page 47, première édition (seconde édition page 31.) Et bien des gens le regardent comme ce qu'il y a de

plus parfait en sculpture.

METTEZ : *Et bien des gens jugent qu'il n'y a pas d'ouvrage plus parfait. Il faut aussi effacer la note 12^e. , si les figures , &c. Car ce n'est pas Pline qui rapetisse celui qu'il vient d'aggrandir ; c'est Varron, dont il rapporte simplement le sentiment.*

Ibid. Celebratis versibus. Page 48, par des vers devenus célèbres.

METTEZ : *Par des vers qui sont dans la bouche de tout le monde.*

Ibid. Leontinus. Page 50. Leontinus.

METTEZ : *Pythagore de Leontium, ou Pythagore le Léontin.*

Ibid. Puerum Libyn. L'enfant Libys.

METTEZ : *Un petit Africain.*

Ibid. Hic primus nervos & venas expressit, capillosque diligentius. Il fut le premier qui exprima les veines, & qui soigna davantage les cheveux.

METTEZ : *Il fut le premier qui exprima avec plus de soin les veines, les nerfs & les cheveux.*

Ibid. *Quam Græci Periboeton cognominant.* Page 57, première édition (seconde édition, page 36.) Que les Grecs nomment Périboéton.

METTEZ : *Que les Grecs surnomment Périboétos.*

Ibid. *Victa Perside.* Après la prise de la Perside.

METTEZ : *Après la conquête de la Perse.*

Ibid. *Quem Sauroctonon vocant.* Qu'on appelle Sauroctonon.

METTEZ : *Qu'on appelle Sauroctonos.* Ayez la bonté de tourner le feuillet, M. F., & d'effacer toute la note 17. page 58. (Seconde édition, n°. 29, page 94.) *Praxitele*, &c. Ce n'est pas Pline qui se contredit, ce sont des Artistes écrivailleurs, dont Pline ne fait que rapporter les opinions opposées. Voyez votre page 56, première édition (seconde édition, page 35.)

Ibid. *Cui pauca comparantur.* Page 60, première édition (seconde édition, page 38.) Peu d'ouvrages lui sont comparables.

110 EXAMEN DE LA TRADUCTION

METTEZ: *Peu d'ouvrages lui sont comparés, savoir par les Artistes que Pline cite. Page 6. (seconde édition, page 96. n°. 32.)*: “après
„ ces mots de la note 19, il est bon de voir
„ aussi, que Pline les rapporte sans paroître
„ les apprécier”; ajoutez: *car il parle d'après des Artistes. Il étoit poli. Il savoit, sans doute, que parmi eux, comme parmi les savans, il y a des gens bargneux, qui n'entendent pas raison.*

Ibid. Lyfimachen. (39) *Lyfimache.*

METTEZ: *Lyfimaque*: tout comme on dit *Andromaque*, & non *Andromache*.

Ibid. In quo laudatur quod omnia simul intelligantur. Dans lequel on peut reconnoître tout à la fois, &c.

METTEZ: *Dans lequel mes Auteurs, les Artistes, prétendent qu'on peut reconnoître tout à la fois, &c.*

Ibid. Cliduchon eximîâ formâ. Page 64, première édition, (seconde édition, page 39.) Un homme d'une rare beauté tenant des clefs.

METTEZ: *Un beau Pluton.*

Ibid. *Præter similitudinem, famâ magnæ subtilitatis celebratur.*

Page 64, première édition (seconde édition 41.) Une ressemblance parfaite, jointe à la délicatesse du travail, a mérité à cet ouvrage une grande réputation.

METTEZ: *Outre la ressemblance parfaite, la renommée vante dans cet ouvrage une grande délicatesse de travail. Au bas de la même page, à la place de la note 23. Il ne faut, &c. mettez celle-ci: Misere d'Artiste, & non de Pline, si misere il y a. Ne pourroit-on pas dire aussi, que le gros de tant d'Artistes Auteurs qui se sont mêlés d'écrire des livres, n'a jamais fait la partie la plus brillante du corps? Vivent les gens qui font beaucoup, & qui ont peu de babil!*

Ibid. *Vicit utrosque copiâ signorum, & de sua arte composuit volumina.*

Page 70, première édition (seconde édition page 41.) A surpassé l'un & l'autre par le nombre de ses figures, & a écrit sur son art.

METTEZ : *A surpassé l'un & l'autre par le nombre de ses figures, & a écrit sur son art des volumes. Ajoutez en note : Ce peu de mots, la brièveté, le silence de Pline sur toutes ces figures & ces volumes de l'Artiste, en sont peut-être la satire.*

Ibid. *Qui condidit volumina de sua arte.* Celui-ci a écrit de son art.

Ajoutez : *des volumes.*

Ibid. *Feminas nobiles.* Page 71, première édition (seconde édition, page 42.) Des femmes, figures fort estimées.

METTEZ : *Des femmes illustres.*

L. 35. c. 3. *Placuitque excelso spectari, & titulos honorum legi. Decora res utique si liberorum turba parvulis imaginibus ceu nidum aliquem sobolis pariter ostendat.* Page 60, première édition (seconde édition, page 121.) On se plaçoit à les voir dans un endroit élevé, & à lire les titres de leurs dignités. Cet usage est fort louable, surtout quand les enfants de

de celui dont on voit
les images en petit,
offrent également une
espece de nid de sa pos-
térité.

METTEZ: *Appius Claudius se plut à les voir
exposés aux regards dans un endroit élevé, & à
voir lire les titres de leurs dignités. Et en effet,
il est honorable, il est beau de voir une foule de
successeurs offrir au spectateur, dans l'amas de
leurs petites images, l'espece de nid de toute une
race pareille.*

Ibid. Clus.

Page 91, première
édition (seconde édi-
tion, page 122.) *Com-
battre.*

METTEZ: *Etre renommé.*

**Ibid. Monochroma-
ton dictam.**

Page 92, première
édition (seconde édi-
tion, page 125.) On la
nomme Monochroma-
ton.

METTEZ: *On la nomme Monochromatos. Et
votre note 27 (n°. 2^e. page 197. de la seconde*

édition) effacez-la, M. F. Pline vous avertit, à la tête de cette section, que la discussion sur les commencemens de la peinture est incertaine, & étrangère à son ouvrage. Il dit au l. 7. c. 56, que tels & tels, selon Aristote, inventerent la peinture en Egypte & en Grece; tel autre, selon Théophraste. Ici vous lisez, que *l'on dit*, c'est-à-dire, que les autres d'un plus bas étage, qui font le grand nombre, ou bien que les Artistes (tous gens qu'un Pline pouvoit fort bien désigner par *on*, sans se donner la peine d'en décliner tous les noms) écrivent & disent communément, que la peinture linéaire fut inventée par tels autres. Puis donc qu'il ne vous est pas indifférent que Pline se contredise, consolez-vous, ou pleurez comme vous voudrez : il n'est pas *sujet*, vous le voyez, à ce défaut; il lui étoit seulement assez indifférent, comme à vous & à moi, que ce fut Gyges ou un autre qui eût inventé la peinture en Egypte.

Du même trait de plume vous effacerez la note 28, page 93 & 94 (seconde édition, n°. 3e. page 198), lorsque vous voudrez vous donner la peine de bien saisir le sens de Pline. Enfin, si vous n'avez pas d'autre preuve de la broderie & de la peinture de Troie que le poème d'Homere, rayez aussi cela de votre note 29

(seconde édition, n°. 4^e. page 199). Vous pourriez, avec autant de fondement, croire au bouclier d'Achille, aux nuages blancs sur lesquels étoient assis les dieux spectateurs des combats, à la sagesse de Pénélope, au vilain monstre Polyphème, à la forcieriè Circé, à la Didon de Virgile, à Anne, la sœur Anne, &c.

Je reviens à la note 28, (seconde édition, n°. 3^e. page 193) où je trouve ce passage étonnant, l. 3-9: "*Ut illa propè rudia*, dit Quintilien, *Inst. orat.*, L. XII, c. 10. — L'art étoit presque au berceau, *illa propè rudia erat*". Dites-moi, de grâce, M. F., ce que c'est que *ars rudia*. Je ne l'entends pas. Ayez la bonté de consulter votre vocabulaire: avec son secours, vous mettrez *rudis*, si vous construisez, comme il paroît, cet adjectif avec le substantif *ars*; ou bien vous changerez *erat* en *erant*. Voici le passage entier de Quintilien, qu'il n'étoit du tout point difficile de concilier avec Pline: *Polygnotus atque Aglaophon, quorum simplex color tam sui studiosos adhuc habet, ut illa propè rudia, ac velut futurae mox artis primordia, maximis, qui post eos exstiterunt, auctoribus preferantur, proprio quodam intelligendi, ut mea fert opinio, ambitu.* Il y avoit, sans doute, du tems de Quintilien, comme aujour-

d'hui, de prétendus connoisseurs, qui, finges des vrais connoisseurs, outroient le cas qu'ils voyoient que ceux-ci faisoient, pour raisons à eux connues, des ouvrages de Polygnote, jusqu'à les préférer à ceux des plus grands maîtres qui vinrent ensuite; d'Apelle, par exemple. C'est à de telles gens qu'en veut Quintilien, à ceux qui *intelligere ambiunt*, & non à ceux qui *intelligunt*. Pline jugeroit comme Quintilien, en sortant du cabinet d'un sot qui lui auroit montré une esquisse de Rembrand, comme supérieure à tous égards aux tableaux finis de nos plus grands maîtres; & Quintilien penseroit comme Pline vis-à-vis d'un homme intelligent qui lui feroit voir la main précieuse du maître dans la même esquisse. Je place ici une remarque que j'aurois dû faire au commencement: c'est que M. F., n'attache jamais le sens commun aux éloges que Pline distribue çà & là. Il ne voit pas le relatif qui doit toujours être sous-entendu. Il veut que ces manières de parler rétroactives aient au contraire, comme les loix nouvelles, force pour l'avenir. Telles sont, entr'autres, ces expressions: *jam enim absoluta erat pictura, etiam in Italiâ*. l. 35, c. 3. *Neque ante eum tabula ullius ostenditur, que teneat oculos*, l. 35, c. 10; ce que M. F. traduit ainsi:

“ avant lui aucun tableau ne méritoit de fixer
 „ les regards ” ; au lieu de *l'on ne fait plus d'at-
 tention aux tableaux antérieurs aux siens*. L'art,
 au berceau du tems de Polygnote, étoit un
 enfant d'une rare beauté; mais c'étoit un en-
 fant : au tems d'Apelle, c'étoit un bel homme
 fait ; peut-être est-il un ange aujourd'hui : je le
 veux bien.

L. 35. c. 7. *Ut constat.*

Page 129, première
 édition (seconde édi-
 tion, page 146.) Com-
 me on l'affure.

METTEZ : *Comme on fait.*

C. 10. *Percontanti-
 que quanti licitaretur
 opera effecta, parvum
 nescio quid dixerat : at
 ille quinquagenis talentis
 poposcit, — nec nisi au-
 gentibus pretium (Rho-
 dii) cessit.*

Page 193, première
 édition (seconde édi-
 tion, page 162.) Apel-
 les lui ayant demandé à
 combien il mettoit ses
 ouvrages, il lui dit un
 prix fort modique. Apel-
 les en donna 50 talens,
 — & ne céda les ouvra-
 ges aux Rhodiens, qu'a-
 près qu'ils y eurent mis
 un prix plus fort.

METTEZ : *Apelles lui ayant demandé à quel*

118 EXAMEN DE LA TRADUCTION

prix il laisseroit aller ses ouvrages dans la vente, il lui dit un prix fort modique. Apelles en offrit 50 talens — & les Rhodiens ne les eurent, qu'en enchérissant sur lui.

L. 35, c. 10. *Sunt in ejus exemplaribus nobilissimas palustri accessu ville: succolantium specie mulieres labentes trepidaque feruntur.*

Page 218, première édition (seconde édition, page 173.) On y voit des personnes distinguées, qui ont fait la gageure de passer, sur leurs épaules, des femmes à travers un endroit marécageux qui se trouve à l'entrée d'une maison de campagne, qui glissent, & qui tremblent pour leur charge.

Je ne suis nullement, M. F., ce que vous appelez connoisseur, encore moins Artiste; & pourtant, avec le seul secours de mon *gras bon sens*, d'un peu de goût naturel, & du latin que j'ai appris, je vais vous peindre exactement d'après Plin la fresque de Ludius, lorsque je vous aurai prévenu que *nobiles* est un adjectif, dont le substantif est ici *ville*; que *mulieres suc-*

colantium specie font des campagnardes, qui portent à leur maniere du laitage, des paniers d'œufs, de fleurs, de fruits, &c; que *trepida*, *labentes*, *feruntur*, font des mots à nuances, comme dans Virgile, *Æn.* XII, 589, *Illæ intus tripidæ* (i. e. *incertæ*) *rerum discurrunt*; que le mot *feruntur* a la force de toute sorte de mouvement passif, comme dans *præceptis ferri*, rouler du haut en bas; dans *rabie feruntur*, Plin. l. 10, c. 33. *Sublime fertur vis sinapis*, L. 20, c. 22. *Ad terram, naturâ suâ, fertur vitis, nisi fulta est*, Cic. *de Sen.* 52, ou *ferri* signifie successivement, courir comme un enragé, monter au nez, se courber vers la terre; enfin, que le mot *labi* seul peut recevoir les significations diverses de glisser, s'enfoncer, crouler, tomber. D'après ces notions, mettez: *On voit dans ses peintures de belles maisons de campagne, & sur leurs avenues marécageuses, des paysannes embarrassées glisser, chanceler, s'embarber, & tomber avec leur charge.*

L. 35, c. 10. *Sed nulla gloria artificum est, nisi eorum qui tabulas pinxere.* Mais il n'y a de gloire que pour ceux qui ont peint des tableaux.

METTEZ: *Mais on ne fait cas que de ceux qui ont peint des tableaux.* Du reste Pline ne se con-

redit nullement, puis qu'il ne fait rien moins que tort à la bonté des fresques, en regrettant, avec les Artistes & les amateurs de son tems, que ces peintures ne fussent point portatives. Ainsi la note 82, seconde édition, n°. 70. page 388 est de trop.

C. 11. *Cameras.*

Page 225, première édition (seconde édition, page 177.) Les appartemens.

METTEZ: *Les voûtes.*

36. *Dolon.*

Page 235, première édition (seconde édition, page 183.) *La ruse.*

METTEZ: *Dolon.* C'étoit un personnage, comme Ulysse. Virg. *Æn.* XII, 347. *Antiqui proles bello præclara Dolonis.* Ovid. *Met.* XIII, 98, *Imbellemque Dolona.* Voyez aussi Homère. *Il.* X, 390 & 447.

L. 8, 51. *Id etiam notatum, facilius litare,* &c.

Page 269. Les cochons appaisent plus facilement les dieux, &c.

METTEZ: *Les aruspices remarquent aussi que les cochons, &c.*

L. 7. c. 16. *Fortuna* Ce leur est signe de
blandimenta pollicentur. bonheur.

METTEZ: *On leur promet du bonheur.*

L. 7, c. 8. *Ritus na-* La loi de la nature.
turae.

METTEZ: *L'ordre, la marche ordinaire de la nature.*

Ib. *Mos est efferri.* Et il en fort.

METTEZ: *Et la coutume l'en fait sortir.*

L. 7, c. 17. *Observa-* Les cadavres, &c.
tum est, &c. virorum
cadavera, &c.

METTEZ: *On a observé que les cadavres, &c.*

L. 18, c. 18 pr. *Et* Page 270. L'année
frugibus ostentum semel, de la défaite d'Annibal,
quod equidem invene- les arbres produisirent
rim; accidit, P. Ælio, du bled.
Cn. Cornelio Coss., quo
anno superatus est Anni-
bal. In arboribus enim
tum nata produntur fru-
menta.

METTEZ: *Il n'est fait mention (dans les an-*

nales, ou dans les livres pontificaux), que je sache, que d'un seul prodige arrivé avec le bled: c'est à l'année du consulat de P. Ælius, & de Cn. Cornelius, la même où Annibal fut vaincu. L'on dit qu'il crut alors du bled sur les arbres Il peut croître sans prodige un épi de bled sur un arbre des champs, &c. &c. &c.

J'en étois resté là il y a environ trois ans; & des affaires plus sérieuses m'avoient fait oublier M. Falconet, son livre & mon cahier, lorsque le hasard me présenta une seconde édition de cette traduction des trois derniers livres de Pline, faite à la Haye en 1773, en deux volumes in-8°. chez D. Monier, imprimeur, sans nom de libraire, apparemment aux fraix de l'Auteur. Je fus frappé d'abord de ces paroles de M. Falconet, dans une note à la page première du tome premier. “ Une personne
 „ qui savait beaucoup de latin, avoit d'abord fait
 „ cette traduction; mais, soit ignorance de la
 „ matière, soit distraction, soit dégoût de ce
 „ travail, l'ouvrage étoit mauvais, & je le refis.
 „ La déférence aux talens crus généralement
 „ supérieurs ferme les yeux. C'est ainsi que,
 „ malgré ma hardiesse de *retoucher* l'ouvrage
 „ d'un habile homme, il restoit encore dans la
 „ première édition un très-grand nombre de

„ fautes assez humiliantes. Mais, enfin, bien
 „ & duement détrompé, j'ai travaillé *sérieuse-*
 „ *ment*, & j'ose croire à présent cette traduc-
 „ tion, sinon irréprochable, du moins suppor-
 „ table.—A douze corrections près, desquelles
 „ je suis redevable à des personnes éclairées,
 „ *la traduction est devenue mon propre ouvrage* :
 „ le manuscrit original que je conserve du pre-
 „ mier traducteur, pourroit en être la preuve”.
 Je confrontai cette note avec une pareille qui
 se trouve à la page première de la première
 édition. La voici. “ Une personne beaucoup
 „ plus en état que moi de faire cette traduction,
 „ avoit bien voulu s'en charger à ma priere ;
 „ mais d'autres occupations l'ayant *détournée de*
 „ *ce travail*, j'ai osé l'entreprendre, & je dois
 „ le dire, afin que les fautes n'en puissent être
 „ imputées à d'autres qu'à moi, quoique j'aie
 „ consulté de fort habiles gens ; j'ai aussi *laissé*
 „ *quelques endroits* de la première traduction,
 „ qui m'ont paru bien, & que je n'ai pas su
 „ mieux rendre”. Voilà, M. Falconet si achar-
 né à déterrer & à multiplier des contradictions
 dans Pline, en contradiction bien plus grave
 avec lui-même. J'ai feuilleté cette seconde édi-
 tion, mon cahier à la main ; & de toutes les
 fautes que j'avois relevées dans la première, je

n'en ai trouvé que cinq corrigées, tant bien que mal, dans la seconde. Les voici.

Dans sa préface, pag. XIII de la deuxième édition, au lieu de *camera*, l'Auteur a mis *cubiculo*, sans savoir pourtant si ce feu fut soufflé précisément dans une chambre à coucher. Quoiqu'il en soit, il ne laisse pas, T. I. p. 177, de traduire encore *camera* par *appartement*.

Pag. 265, l'Auteur a redressé l'*Hercule renversé*, & l'a mis *vu par derrière*. Mais il ne démord pas du *promittat*, parce qu'il a besoin de soutenir dans sa note 70, pag. 198 de la première, & pag. 370, note 57 de la deuxième édition, "que le P. Hardouin n'entend pas ce terme, faute d'avoir les vraies connoissances de l'art, & que Pline ne s'est point exprimé en connoisseur ici, où il ne parle pas d'après des Artistes, mais en *déclamateur*, qui veut dire une gentillesse.

Page 13, *luperques*, il a substitué celui de *lupercales*.

Page 32, il a corrigé, mais mal, le Sculpteur *Leontinus*, par *Pythagore de Leontinium*: il falloit de *Leontium*.

Page 42, il a corrigé encore mal, *des femmes*, *figures fort estimées*, par *des femmes de qualité*. Il falloit *des femmes illustres*. *Nobilis* se dit

en bon latin d'une personne vantée, renommée, de quelque naissance qu'elle soit.

Après cela, je n'irai pas vérifier les *deux cens* autres corrections que M. Falconet assure avoir faites dans cette seconde édition, ni les douze qu'il doit à des personnes éclairées. Il me suffit de deux ou trois endroits, qui subsistent dans la seconde comme dans la première édition, où il a prétendu traduire en grand Artiste, *qui a les vraies connoissances de l'art*, pour faire voir que *le fondement sur lequel il a bâti, tombe de lui-même*, & que, tout grand Artiste qu'il puisse être, un Littérateur *passable* traduira toujours mieux que lui les passages où Pline, Cicéron, Sénèque & Quintilien parlent des arts. Je n'ai pas besoin d'autres exemples pour le prouver que de celui du garçon d'Antiphile, qui souffle le feu de manière à éclairer *de tems à autre l'intérieur*, & non le dehors de la maison; du passage de Sénèque le Rhéteur au sujet du Jupiter de Phidias, qui a les mains si pleines qu'il est embarrassé de *son foudre*, & de Minerve qui *donne des séances*; enfin, de la fresque de Ludius.

J'avois d'abord composé cet examen sans notes, à l'aide seulement de quelques Auteurs latins de poche qui m'accompagnaient par-tout:

les notes de M. Falconet m'avoient dégoûté d'en faire. De retour en ville, je m'avifai de consulter Bayle, que M. Falconet cite quelquefois, & qui n'est point portatif. Cela m'a donné de nouvelles idées. Je n'ai voulu ni les perdre, ni déranger pour elles ce qui étoit déjà fait. Il a donc fallu, malgré moi, recourir à ce *moyen* qu'il trouve si *commode* pour transmettre aux autres ses pensées.



LETTRE A M***.

O U

*Réponse à un prétendu Examen de la traduction
de trois Livres de Pline.*

MONSIEUR,

J'Ai lu dans le Journal Encyclopédique (a) ce qu'on appelle un *Examen* de mes Ecrits sur l'art. Je m'abstiendrai, autant qu'il me sera possible, de qualifier, comme il le mérite, l'Auteur de cette production, de laquelle cependant j'ai retiré quelque fruit. C'est au Public à juger si l'ignorance hardie, la présomption, les injures grossières, & la mauvaise foi, dominant ou non dans cet *Examen*: mon devoir est de profiter du très-peu qu'il y a de juste.

Le premier reproche qu'on me fait est celui d'avoir mis à la tête de mon ouvrage un errata de huit pages. L'Ecrivain qui feroit un errata de seize pages, pourroit être soupçonné d'avoir

(a) Depuis le premier Juillet 1775, jusqu'au 15 Septembre inclusivement, ce qui forme six cahiers.

une fois plus de franchise & de modestie que moi. Mais celui dont l'esprit est tourné de manière à noircir cette conduite, de quoi faut-il le soupçonner, sur-tout quand il s'annonce par un tel début? Et si ce reproche étoit faux, s'il étoit de mauvaise foi, comment les honnêtes gens devoient-ils le traiter? Voyez cet errata, il a quatre pages de longues additions & de changemens; il n'y a donc que quatre pages d'errata, & tout ce qu'elles prouvent, c'est ce que je viens de dire, & sur-tout, que les imprimeurs étoient en Hollande, & l'Auteur à Pétersbourg.

L'Auteur paroît ignorer que les Gens de Lettres font quelquefois mauvais Ecrivains & mauvais Traducteurs, quoiqu'il y en ait plusieurs exemples. Il paroît ignorer aussi que M. d'Alembert, qui est bien éloigné de grossir le nombre de ces exemples, après avoir donné sa traduction de quelques morceaux de Tacite, fut traité, dans une feuille périodique, avec beaucoup d'indécence, & comme le dernier des barbouilleurs de papier (b). Cependant cet homme

(b) *Année Littéraire*, 1758, Lettre 4, page 73.
 Cette Lettre est d'un habitant de la *Gouadaloupe*, à ce que dit M. Freron.

homme illustre a rectifié le peu d'endroits où son Critique *anonyme* avoit raison , & sur le reste , la censure fut convaincue d'aigreur & de mauvaise foi , ce qui n'a pas corrigé les anonymes de cette espece (c).

(c) Voici quelques-unes des qualifications que se permet le critique anonyme de M. d'Alembert. *Il est ignoble & plat. — Il ne se doute pas du mot propre. — Il fait les plus grandes fautes contre le goût. — Il est long & traînant. — Il n'y a presque pas une ligne où l'on ne trouve quelque contresens , quelque mot impropre , quelque vice de style. — Rien de si fautif & de si mauvais que cette traduction. — Il faut qu'il ait oublié les premiers élémens de la langue latine. — Il ignore la signification des termes les plus usités. — Il change mal à propos les tems des verbes , & met au hazard , le passé pour le présent & le présent pour le passé. — Tout le feu de Tacite est éteint par le froid de l'Interprète , &c.*

Si l'on traite ainsi un homme d'un mérite aussi distingué dans la littérature , & qui ne contredit personne , que ne dois-je pas attendre de ceux qui espérant n'être pas démasqués , mépriseroient assez leur lecteur pour lui en imposer avec la plus reprehensible indécence ? Mais je n'imagine pas qu'on aille jusqu'à s'en glorifier. J'ai beau lire dans une note sur *le pauvre diable* , Londres 1771 , que M. Freron ait écrit dans une de ses feuilles , 1756 ; *Je ne hais pas la mé-*

Le nôtre, qui prétend ou feint de prétendre, que tous les Artistes du monde n'entendent rien à Pline, est prié d'écouter ce qui suit, & de juger si les insultes qu'il se permet, sont à leur adresse. Les fautes qu'il relève à propos, (je ne parle pas de ses contresens, qu'il donne aussi pour des corrections) sont le surplus de cinq cent environ, que l'*Artiste* avoit corrigées à différentes fois dans les trois livres de Pline examinés. Et s'il veut savoir aussi par qui la traduction excessivement fautive, en avoit d'abord été faite, je lui dirai que c'est par un Littérateur, & même par un habile Ex-Avocat au Parlement de Paris. Quoiqu'il soit mort, & que ses fautes m'aient occasionné plusieurs sortes de déplaisirs, ma conduite pour sa mémoire sera la même qu'elle fut pour sa personne: je ne le nommerai pas dans un Ecrit public; il avoit voulu m'obliger. Quand on a pu se charger de fautes qu'on n'avoit pas commises; quand, par égard pour celui qui oblige,

disance, peut-être même ne haïrois-je pas la calomnie: si je le lisois dans l'original, je n'en croirois rien; cette monstruosité n'est pas dans la nature humaine: ces paroles ont peut-être un autre sens chez M. Freron.

on déclare que celles qui pourroient bien rester encore, ne doivent être imputées qu'à foi; quand un an après, & par le même motif, on prend sur foi toutes celles qu'on n'auroit pas apperçues: on peut bien encore, malgré de vaines insultes, ne pas nommer le Littérateur de qui l'on conserve le manuscrit.

On lit un journal, & l'on n'examine pas aussi volontiers deux in-8°.; souvent même on n'a pas besoin de les avoir vus pour former son jugement. Si pourtant j'exposois dans leur jour quelques traits de l'*Examen* en question. sa valeur seroit mieux sentie, la sorte d'estime que mérite l'Auteur mieux établie, & la place qu'il doit occuper dans la Littérature, plus facile à marquer. Voici comment il raisonne.

“ Savez - vous bien, M. Falconet, que ce
 „ Plin étoit un très-grand Seigneur en son
 „ tems?..... Peut-être avoit-il des Artistes parmi
 „ ses gens. Que savez-vous s'il n'étoit pas Ar-
 „ tiste lui-même? En ce cas il avoit ses raisons
 „ pour ne pas s'en vanter, comme vous auriez
 „ les vôtres, si cela vous étoit connu, de le
 „ prôner autant que vous vous efforcez de le
 „ décrier. Si vous voulez savoir les siennes,
 „ lisez & faites vous expliquer la préface & le

» commencement de la *Vie d'Epaminondas*, de
 » *Cornelius Nepos*” (d).

Hélas ! je ne fais rien ; & je demande si ,
 quand un homme est *un très-grand Seigneur en
 son tems*, il a toujours raison, s'il fait tout ,
 s'il juge bien de tout , si on doit s'efforcer de
 le prôner , & si l'affirmative sans restriction ,
 ne décéleroit pas un peu de délire & de bas-
 fesse ? Le Mis. d'Argens reprochoit aussi à l'Abbé
 d'Olivet , d'avoir critiqué Bayle avec peu de
 ménagement , par la raison que Bayle étoit *al-
 lié aux plus illustres familles de sa province*.

Peut-être avoit-il des Artistes parmi ses gens.
 Pourquoi pas ? Esope fut bien successivement
 esclave de trois maîtres , Démarchus , Xantus
 & Idmon. Epictete , ce sage , ce vrai Philoso-
 phe , étoit bien l'esclave d'Epaphrodite. Te-
 rence le fut bien du Sénateur *Terentius Lucanus*.
 Les nobles & les riches avoient bien , parmi
 leurs esclaves , des Philosophes , des Poètes , des
 Grammairiens , des Littérateurs , des Méde-
 cins , &c. ; pourquoi n'auroient-ils pas eu *parmi
 leurs gens* des Peintres & des Statuaires ? (e).

(d) Journal Encyclopédique , premier Juillet 1775 ,
 Tom. V , partie I. page 141.

(e) Je ne fais s'il est fort adroit à notre Censeur ,

Que savez-vous s'il n'étoit pas Artiste lui-même ?
 Je crois savoir seulement qu'un homme qui ne voit que du latin dans Pline, & qui n'entend rien au langage & aux procédés des arts, ne doit point connoître à la maniere dont on en parle, si on est Artiste ou si on ne l'est pas. Voici, par exemple, un raisonnement qui démontre comment celui qui le fait, entend ce qu'il dit : *L'airain, par son éclat & par son poli, auroit répandu trop de gaieté sur toute la statue d'Athamas ; mais en mêlant du fer avec l'airain dans la fonte, cela devoit ôter à la statue l'éclat qui pouvoit distraire le spectateur, & ne lui laisser qu'un extérieur de deuil, austere, sombre & morne, convenable à l'expression que le Sculpteur avoit donnée à ses traits & à son attitude. Voilà, je pense, ce que Pline a voulu dire (f).* Quand on ignore que le bronze de-

de faire penser que Pline pouvoit bien avoir des Peintres & des Statuaires *parmi ses gens* : l'idée ne m'en étoit pas venue. Cette conjecture aideroit à soupçonner encore quelques-uns des moyens que ce *grand Seigneur en son tems* auroit eus, d'écrire par fois des choses fort justes sur les Arts.

(f) Journal Encyclopédique, Tome V, partie II, page 330.

vient & reste sombre, & que le fer, s'il est travaillé après la fonte, est aussi éclatant que l'autre métal avec lequel il est fondu; j'ai beaucoup de peine à croire qu'on puisse bien connoître si un Ecrivain est Artiste, qu'on entende le passage où Pline dit une absurdité sur ce mélange, & qu'on raisonne mieux des arts qu'Alexandre chez Apelles. Et quand on *pense que Pline a voulu dire* ce que, bien ou mal à propos, on lui fait dire ici, on donne raison à l'adversaire que l'on réfute, en prouvant soi-même que Pline raisonne fort mal de l'effet qui, selon lui, devoit résulter de ce fer mêlé avec l'airain.

Il me resteroit pourtant une difficulté. Le Statuaire Aristonidas avoit peut-être le secret de diriger si adroitement son bronze & son fer fondu ensemble, que la matiere propre à exprimer la confusion, allât se placer juste aux parties qui en étoient le siege; & que l'autre matiere, qui n'avoit pas le même office, prit aussi le chemin de son département avec autant d'exactitude; car il s'agissoit d'exprimer *la rougeur de la confusion d'Athamas*. C'étoit un beau secret: si Pline eût voulu nous le transmettre, mon Censeur, ou moi, aurions dit moins de sottises.

Il avoit ses raisons pour ne s'en pas vanter. Ces raisons feroient-elles quand il dit, en parlant de la peinture ; *cet art fut honoré de bonne heure chez les Romains ?* Seroit-ce quand il ajoute qu'à Rome, la gloire de cet art augmenta selon des circonstances qu'il marque ? Seroit-ce cette délibération remarquable, *celebre consilium*, entre des personnes du premier rang, au sujet de la peinture ? Il s'agissoit de la faire enseigner à un jeune parent d'Auguste, & petit-fils d'un Consul. Auguste approuva l'avis, & le jeune homme avoit déjà fait de grands progrès, lorsqu'il mourut. Seroit-ce enfin l'énumération qu'il fait des Nobles qui avoient exercé la peinture chez les Romains ?

Si vous voulez savoir ses raisons, lisez & faites-vous expliquer la préface & le commencement de la vie d'Epaminondas, de Cornelius Nepos. Eh bien, j'ai lu, & j'ai trouvé que cet Historien ne dit pas un mot de la peinture ni de la sculpture. Dans la préface d'Epaminondas, il dit fort sensément, qu'un peuple ne doit pas juger des coutumes étrangères par les siennes. Puis il ajoute : *Scimus enim Musicen nostris moribus abesse à principis personâ ; saltare etiam in vitiis.* Ce qui signifie que, chez les Romains, la musique & la danse passoient pour des oc-

cupations honteuses & indignes des gens de qualité.

En commençant la vie d'Epaminondas, Cornelius nomme le maître de harpe & d'accompagnement, celui de flute, celui de danse & celui de philosophie de ce grand Capitaine; après lequel collectif il ajoute: *atque hæc ad nostram consuetudinem sunt levia, & potius contemnenda, at in Græciâ utique olim magna laudæ erant. Selon nos usages, ces choses sont frivoles, ou plutôt méprisables; mais en Grece elles étoient fort estimées. Est-ce là ce que mon censeur veut que je me fasse expliquer? est-ce là que je dois trouver les raisons qu'auroit eues Pline de rougir de la peinture ou de la sculpture que, dit-on, il savoit peut-être faire?*

Notre homme est fort assuré que l'ignorance des Artistes les empêchera toujours de discerner ce qui est vraiment de Pline d'avec ce qui n'en est pas: ignorance qu'ils n'auroient point, s'ils étoient Littérateurs. Il renvoye à la Note B de l'article *Babylone* du dictionnaire de Bayle, pour prouver que les seuls Savans jugent bien, & sont sûrs que *ce qu'ils trouvent d'exquis est de l'Auteur, ou mérite d'en être, & que ce qui en est évidemment indigne, n'est pas de lui.* La bonne opinion qu'on doit avoir de son pro-

chain, me porteroit volontiers à faire le même jugement du travail de notre Littérateur, & l'œuvre seroit méritoire; mais il s'agit de la note de Bayle.

Elle porte sur une observation astronomique des Babyloniens, & la différence entre Plin & ses correcteurs est de 720 à 470000 ans: *bagatelle* qui ne me regarde point. Mais voici ce qui regarde un peu le censeur dans cette note B de l'article *Babylone*, & dont il ne dit mot: *C'est un grand sujet d'étonnement que mille doctes Critiques aient examiné ces paroles, sans y appercevoir une impertinente logique, qui les leur rendit suspectes. Les Scaligers, les Vossius, les Marshams, les Dodvels, sont si peu entrés en défiance là dessus, qu'ils les ont prises pour le fondement des conclusions qu'ils vouloient bâtir, &c.*

Voilà des Savans qui n'étoient ni Peintres, ni Statuaires, & qui pourtant n'ont pas apperçu qu'un fou, un homme ivre, un radoteur, ne pourroit pas faire une plus extravagante rapsodie que Plin, dans l'état où est aujourd'hui son *Histoire naturelle*, ajoute Bayle. Voilà un homme aussi, qui a l'ingénuité de produire un garant auquel on n'auroit peut-être pas songé, & qui lui-même anéantit l'amas d'injures qu'il dit aux Artistes. Puisque vous étiez bien résolu

de nous insulter , pourquoi avez-vous l'incon-
séquence de nous justifier , ou du moins de nous
excuser ? on ne sauroit mieux se répondre à soi-
même.

Notre Censeur docte & poli, est en état de
prouver que l'indice (l. 24, c. 7, f. 17.) qui
fit connoître combien Lyfippe avoit fait de sta-
tues, est une interpolation *de fots Glossateurs*
& *d'imbécilles Copistes* (g). Cela ne me re-

(g) MM. de Caylus & de Jaucourt qui ont com-
menté ce passage, ont part aussi à la sottise & à l'im-
bécillité. Si c'étoit une interpolation, elle feroit d'une
belle longueur: c'est ce qui m'empêche de citer ici
le morceau. Ceux qui voudront le consulter, jugeront
s'il est sot & imbécille. (Voy. Pline L. 34. c. 7.) Ce-
pendant, il est bon d'avertir que tout cela est si bien
de Pline, que plus bas, Chapitre VIII, n°. 5, il y
renvoye lorsqu'il dit: *Lyfippe étoit très-fécond, & c'est*
comme nous l'avons dit, ut diximus, celui de tous les
Statuaires qui a fait le plus d'ouvrages. Notre cor-
recteur au lieu de transcrire mal-à-propos *entre des*
guillemets, une phrase latine de 24 mots, & d'y ajou-
ter: *je dis que tout ce que j'ai enfermé entre des guil-*
lemets n'est point de Pline, mais est manifestement
supposé. Au lieu de cela, dis-je, il eut mieux fait de
nous apprendre à quel endroit cet *ut diximus* doit
se rapporter; ou bien nous démontrer que Pline révoit

garde point, quoiqu'il m'en fasse en quelque sorte un reproche. Mais d'un coup de plume lâché un peu trop vite, voilà tous les Commentateurs & tous les Editeurs assez *fots*, assez *imbécilles* à leur tour, pour n'avoir pas vu ce qui est évidemment indigne de l'Auteur. C'étoient pourtant des Littérateurs qui manquoient ainsi de discernement, & qui ne savoient pas lire: cela est un peu dur. Voilà comment, sans y penser, on associe aux Artistes des hommes devant lesquels ils se prosternent, qu'ils regardent avec une sorte de vénération religieuse; & voilà comment, d'une main mal adroite, on abat ce qu'on bâtit de l'autre.

On veut aussi faire l'*Examen* d'un ouvrage sans l'avoir lu: vous allez en voir deux assez bonnes preuves: "*Hercules averfus*, dit le Critique en parlant de ma traduction, est là un *Hercule renversé*. Ainsi *numen aversum*, signifieroit une Divinité renversée. Voilà qui est un peu singulier". Oui, & même fort singulier, puisque j'ai dit, (pag. 165, 1^{er}. vol.)

avoir écrit ce qu'il n'avoit point écrit: J'aurois pu voir alors, *si j'ai la logique dans la tête, comme je l'ai dans la bouche*.

on croit que c'est de lui (Apelles) qu'est , dans le temple d'Antonia , l'Hercule vu par derriere.

“ Ouvrez vos Epîtres de Pline le jeune , vous verrez qu'il dit que ce discours est un de ceux que Cicéron a écrits , mais qu'il n'a pas prononcés ”. Au lieu de Pline le jeune , j'ai ouvert mon second volume à la page 165 , & j'ai lu ; *cette Oraison n'ayant pas été prononcée , cette seconde partie de la citation ne signifie rien à la rigueur*. Voilà de ces hardiesses littéraires , qui surpassent les forces d'un Artiste , & auxquelles il n'atteindra jamais , ne s'y étant pas exercé de jeunesse. Mais si , par exemple , il eût écrit contre un particulier , le petit morceau qu'a produit notre Examineur , & que pour dire plus commodement de grossieres injures , il eût caché son nom , ne lui reprocheroit-on pas autant de lâcheté que de rusticité.

Et puis on lui diroit : en commençant votre *Examen* , vous citez une page 101 de la seconde édition ; vous l'aviez donc alors ? En finissant vous convenez que l'Hercule y est redressé ; vous avez donc pu voir pendant *trois ans* que votre *Examen* fut sur le métier , qu'on n'a été la dupe , ni dans la premiere , ni dans la seconde édition , *des feints aveux* de Cicéron. Seriez-vous menteur , ou méchant , ou étourdi ? voilà

ce qu'on pourroit bien demander à l'Artiste, & je ne fais pas ce qu'il auroit à répondre, pour peu qu'il eût de la pudeur.

Mais l'Artiste ne traduira pas, *Equestres vero statuæ Romanam celebrationem habent*, par les statues équestres sont fréquentes chez les Romains; parce qu'il ne s'agit pas là du nombre ou de la fréquence de ces statues, mais de l'estime qu'on en faisoit à Rome; & que *celebrationem habere* peut bien signifier être en grande recommandation, être fort estimé. Il ne traduira pas *luperorum* par des luperçi; attendu que voulant parler françois, il doit dire des luperques. Il évitera de traduire *quem nemo æmulatur*, par qui n'a pas de concurrent, parce qu'une statue qui a, ou qui n'a pas de concurrent, ne lui paroît pas françois. Il ne mettra pas non plus un petit Africain, lorsqu'il aura mis un jeune Libyen, *Libyn puerum*; parce qu'on fait que la Lybie est une grande partie de l'Afrique. Il n'ira pas chercher non plus, dans une édition détruite par une autre, l'enfant Libys. Mais si notre homme eût su que cette faute est d'un Littérateur & la correction d'un Artiste, il se fut bien gardé de la relever.

L'Artiste ne dira pas, *fit relever*, quand le texte aura instituit. Il ne mettra pas *Celius*,

quand il lira *Clelius*. Il ne donnera pas à *celebratis versibus*, ce tour un peu commun, par des vers qui sont dans la bouche de tout le monde, s'il a mis, par des vers devenus célèbres. Quand son Auteur dira, *in quo laudatur quod omnia simul intelligantur, iudex Dearum, amator Helenæ, & tamen Achillis interfector*; il ne voudra pas que ce latin signifie, dans lequel mes Auteurs, les Artistes, prétendent qu'on peut reconnoître tout à la fois le juge des Déeses, &c. parce que ce n'est point là ce que dit Pline, & que l'Artiste n'a pas le projet de tordre son Auteur, pour insulter aux lumieres & au bon sens de ses confreres, soit anciens, soit modernes. Il dira donc simplement comme Pline : *il y a d'Euphranor un Paris estimé, en ce qu'on y reconnoît tout ensemble, & le juge des Déeses, & l'amant d'Hélène & le meurtrier d'Achille.*

L'Artiste ne se croira pas fort repréhensible, en traduisant un *constat*, par comme on l'assure, au lieu de *comme on le fait*. S'il trouve dans son Auteur, *neque ante eum tabula ullius ostenditur, quæ teneat oculos*; il ne traduira pas lâchement, *l'on ne fait plus d'attention aux tableaux antérieurs aux siens*. Mais pour conserver de son mieux le tour de l'original, il dira : *il n'y a point de tableaux faits avant lui qui*

puissent attacher les regards. Quand il dit, *percontantique quanti liceret opera effecta*, je crois qu'il ne doit pas traduire, *lui ayant demandé à quel prix il laissoit aller ses ouvrages dans la vente* : non seulement parce qu'Apelles, dont il est ici question, n'a pas dû parler à son confrere comme s'ils eussent été deux brocanteurs, mais aussi parce que Pline même ne lui en fait pas tenir le langage, eût-il écrit *licitaretur*. L'Artiste est donc obligé de dire ; *lui ayant demandé quel prix il mettoit à ses ouvrages.* Voilà une liste un peu longue : je vais cependant y ajouter encore deux ou trois articles.

Quand l'Artiste, qui traduit quelques passages de Pline, trouve, *in Africe solitudinibus hominum species obvia subinde fiunt, momentoque evanescent* ; il ne croit pas qu'il s'agisse là de gros singes, ou de Negres blancs, qui se sauvent sitôt qu'ils apperçoivent des voyageurs ; parce que la question n'est pas de savoir ce que c'étoit, ni où en étoit la science de l'Histoire naturelle au tems de Pline ; mais de ce qu'il pense & de ce qu'il dit. S'il eût pensé que ce fussent des singes, & il les connoissoit, il eût dit *simia* ou *cercopithecii*, au lieu d'*hominum species*. D'ailleurs les deux mots *fiunt* & *evanescent*, empêchent l'Artiste de battre la campa-

gne pour chercher , en dérangent la question , à trouver dans son Auteur autre chose que ce qu'il dit , & l'obligeant à traduire , *des vapeurs , des phantômes , des figures d'hommes qui se forment & se dissipent en un instant*. Il est bon de favoir aussi que Pline employe , si je ne me trompe , quatorze fois , dans son ouvrage , le verbe *evanescere , se dissiper , s'évanouir , venir à rien* : recherche un peu pédantesque , mais qu'un Littérateur habile n'auroit pas donné lieu de faire à un ignorant Artiste.

Quant à *ritu naturæ capite hominem gigni mos est , pedibus efferrî* , je crois qu'il faut le traduire à peu près ainsi : *Selon l'ordre de la Nature , l'homme a coutume de venir au monde par la tête , & d'en sortir par les pieds*. La pensée est fausse assurément ; mais fausse ou non , il paroît que c'est celle de Pline ; puisque tous les manuscrits & toutes les éditions ponctuent ce passage comme il l'est ici. Le Pere Hardouin , qui me l'apprend , souhaiteroit , que pour faire un sens raisonnable , il y eût deux points après *gigni* : Voyez sa note (h) , où il remarque aussi
contre

(h) Ita codices Mss. omnes , & editi. Forte rectius tamen : *Ritu naturæ capite hominem gigni : mos est ,*

contre Pline , que la maniere de naître dépend de la Nature , & que la volonté des hommes regle les funérailles. Il ne s'en est pas moins conformé aux autres Editeurs , en donnant comme eux , un texte absurde. Ainsi quelle foule de *sots* & *d'imbécilles* , qui n'ont pas vu que cette ponctuation est *évidemment indigne de l'Auteur* ! Mon Critique l'a vu , dira-t-on , c'est pourquoi il me dit : Mettez , & *la coutume l'en fait sortir par les pieds*. Il le dit sans doute ; mais je préfere le P. Hardouin & les autres Editeurs , non parce qu'ils font beaucoup , mais parce que je les crois plus savans , & par conséquent plus sûrs que mon Critique. Je puis ajouter aussi l'autorité d'un manuscrit de la bibliothèque de Pétersbourg , lequel j'ai consulté quelquefois : il ne ponctue pas autrement ce passage.

Pour le mot *ritus* , que j'avois traduit *la loi* , j'avoue ma faute. Mais comme elle ne change rien à la pensée de Pline , le Censeur de mes bévues aura fait voir encore ici que sa science

pedibus efferri. Mos enim , qui hominum & arbitrii , non naturæ , esse videtur , ad elatos tunc , non ad nascentes aptissimè pertinebit.

littéraire n'égalé pas sa promptitude, quand il se livre au doux plaisir de me tracasser : conduite qui peut réussir un instant chez quelques gens malhonnêtes, & qui n'en savent pas juger ; mais chez d'autres, elle a moins de succès.

Denis d'Halicarnasse, qui parvint à bien savoir la langue des Romains, a rendu dans la sienne le mot *ritus*, par celui de *νόμος*, qui veut dire *loi*. On fait d'ailleurs par les différentes acceptions de ce mot, & sur-tout par celle qu'il a dans notre passage, qu'il peut signifier *loi* tout comme *ordre* ou *coutume* : on dit *les loix de la Nature*. C'est donc une vaine chicane d'enfant hargneux qu'on fait ici au Statuaire. L'ordre de la Nature est une loi : *ritu natura*, *lege natura*, signifient donc la même chose. Et si ce n'étoit ma coutume, c'est-à-dire, *la loi* que je me suis imposée, j'aurois quelque droit de traiter notre homme avec autant de mépris qu'il montre d'ignorance & de malhonnêteté.

Si je suis un *rapporteur infidèle*, comme on m'en accuse, pourquoi de quatre-vingt passages que j'ai rapportés de Plin, n'en avoir censuré que six ? Mais comme je ne cherche pas à me faire illusion, j'en ai trouvé davantage à rectifier : il est vrai que ce ne sont pas précisément ceux

qu'on me reproche. Comme il m'a fallu consulter de nouveau mon Auteur, j'ai recueilli, chemin faisant, de quoi augmenter ma petite collection; enforte qu'elle s'est accrue jusqu'au nombre d'environ 300 passages, lesquels, avec autre chose, serviront peut-être un jour d'amusement au *Correcteur*.....d'imprimerie.

Cet Examineur dit quelque part (i): *Si mon style vous choque, s'il vous paroît trop piquant, souvenez-vous que vous-même en avez donné le modele.* Il y a deux mots à dire ici: 1°. Je ne suis pas choqué du style, parce que c'est affaire de *caractere*, & que je ne suis point choqué d'entendre aboyer à la lune & coasser dans un marais; & que d'ailleurs on ne doit pas se punir des vices d'autrui. 2°. Le style me seroit encore plus indifférent, quelque *piquant* qu'il fût, si le fond étoit plus profitable. 3°. Je défie qu'on puisse montrer dans mes deux volumes un style pareil, ni aucune *plaisanterie déplacée*; attendu que je ne m'en suis permis que pour répondre à des inepties sur l'art, ou à des injures: j'ai toujours critiqué

(i) Journal Encyclopédique, Tom. V, partie I, Juillet 1775. page 147.

décemment les hommes de vrai mérite & qui n'insultent pas , lorsqu'il m'a paru qu'ils se trompoient. Qu'un imprudent m'accuse de regarder tous les Savans comme autant de pédans , quoiqu'en vingt endroits je rende le plus respectueux hommage à la vraie science , on dira , il ne fait pas lire.. Mais quand il rapporte une partie de ces paroles de ma préface : *Les Savans , dont je respecte les lumieres , n'attendent pas de la part d'un Artiste les connoissances qui leur sont reservées ; & qu'il dit ailleurs , que j'entends par là des pédans ; apprenez-moi , je vous prie , ce qui conduit la tête & le cœur de cet homme dans son Examen ? & comment il est capable d'interpréter tout un ouvrage , puisqu'il transforme en poison des paroles aussi claires qu'elles sont honnêtes ?*

Je ne vous veux point de mal , dit ce Monsieur , & vous ne m'en avez jamais fait. Cela est doux ; mais si vous traitez ainsi , belle Iris , qui vous aime , hélas ! que pourriez-vous faire à vos ennemis ? Difons le mot & la chose , mais n'en abusons pas. Le petit déchainement qu'annonce l'*Examen* de cet homme si doux , seroit propre à donner de la vanité ; car vous noterez qu'il déclare une fois pour toutes , & généralement que *mes notes sur Pline lui ont déplu , &*

du déplaire. Cependant elles n'ont pas eu la même infortune à tous les tribunaux. C'est peut-être que tous les tribunaux n'ont ni les mêmes prétentions, ni peut-être les mêmes liaisons. Pour qu'on ne pense pas que je donne au terme de *vanité*, dont je viens de me servir, une extension illimitée, je dois en fixer le sens, ôter toute équivoque, & dire ici, que j'ai si peu la vanité de croire mes foibles productions à l'abri de la censure, que depuis l'impression j'ai corrigé, retravaillé, & presque refondu les deux volumes, sur des points essentiels, que notre Examineur n'a ni vus, ni sentis; mais qu'un critique intelligent eût bientôt apperçus. Ainsi quand je dis que son petit déchainement seroit propre à donner de la vanité, c'est qu'il me semble voir un enfant piaillard, qui se tortille dans son maillot, & qui est fort loin de se douter par où le berceau a besoin d'être raccommodé. J'ai donc en vue seulement le caractère de ce Critique, & l'usage qu'il fait faire de ses connoissances.

Sans aller fort loin, je trouve un autre caractère: ce n'est pas dans un éloge, mais dans une sorte de critique sur mon jugement du cheval de Marc-Aurele, & du Moïse de Michel-

Ange (*k*). L'Auteur a bien tort de n'avoir pas davantage étendu ses observations : ses talens, ainsi que ses vertus, font regretter ce qu'il auroit pu dire de profitable. Il fait, en finissant, un souhait fort honnête : " J'aurai, dit-il, atteint le but que je me suis proposé dans ces réflexions, si M. Falconet les juge tirées *ex visceribus rei*". Quelqu'embarrassé que l'on soit de dire son avis, quand il est un peu différent de celui d'un tel Ecrivain, je hazarderai cependant ma pensée, puisque j'y suis en quelque sorte invité.

M. Groslay croit que, par quelque accident, le dos du cheval de Marc - Aurele avoit fléchi, ce qui, en ensellant le Cavalier, avoit produit un écartement dans les cuisses & dans les jambes. J'ai, comme tous les Statuaires, & ceux qui connoissent les métaux, plus d'une raison de croire que ce dos est aujourd'hui dans la place où il a été fondu, soit qu'il y ait été remis, soit qu'il ne l'ait jamais quitté. Le corps de ce cheval est un cylindre de bronze, qui n'a d'autre difformité que son trop d'ampleur : or ce

(*k*) Journal Encyclopédique, Tom. V, partie I, Juillet 1795. page 147.

cylindre n'a pu s'élargir d'un sens, qu'il ne soit devenu, en proportion, plus étroit de l'autre, & cela n'est pas : le dos n'est point trop enfoncé, le dessous du ventre n'est point aplati, le tout est parfaitement rond en tout sens : auroit-il donc été soufflé? Quant au Cavalier, qui de là fut enfellé, ce qui produisit l'écartement de ses cuisses & de ses jambes; je n'ai qu'un mot à dire : c'est que l'homme & le cheval ont été trouvés séparément & à des tems fort éloignés. Auroit-on gâté l'homme plutôt que de raccommo-der le cheval? Mais quand on ramene la question à son point, toutes ces considérations disparaissent : on crie ; c'est un très-beau cheval, & on le crie, non dans l'état où il a pu être, mais dans celui où il est.

L'esprit de douceur & de conciliation fait penser à M. Groslay que *l'attitude du Moïse n'est indécise à nos yeux, que parce que nous ignorons quel rôle lui étoit assigné par Michel-Ange ; & qu'une de ses mains sur sa poitrine, & l'autre à sa barbe, semblent le présenter comme témoin, appuyant son témoignage du serment.*

1°. Cette main, appuyée ici sur la poitrine, est dans le marbre, appuyée plus bas que le nombril : place où l'on n'appuie pas, que je sache, le témoignage d'un serment. 2°. L'attitude de

L'Apollon sublime du *Belvedere*, n'est pas indécise à nos yeux, quoique nous ne voyons pas sur qui le trait vient d'être décoché. Celle de la Niobé le seroit-elle, si sa famille étoit absente? &c. &c. (1). Je prie l'Auteur de me pardonner d'en avoir tant dit, ou de n'en pas avoir dit davantage. Il m'importoit de faire ces deux ou trois observations, & j'aurois pu risquer d'en ajouter encore quelques autres; car je n'aime pas que *Jules II* menât le génie de *Michel-Ange* au bâton, attendu qu'un tel sceptre n'a jamais gouverné le génie. M. Grosley le pensoit ainsi, lorsqu'en 1764 il disoit, pag. 183, tom. 3, de ses observations sur l'Italie: *L'opulence ouvrit les ateliers; la liberté, dont l'effet est d'étendre les idées, de fortifier l'ame & d'augmenter son ressort, échauffa les génies nés pour les arts: l'émulation, la rivalité, la jalousie firent le reste.* Ce que je prends la liberté d'observer ici contre l'opinion de M. Grosley, a, si je ne me trompe, la décence convenable avec un homme honnête, quand on n'est pas

(1) Je crois avoir déjà fait ailleurs à-peu-près les mêmes remarques; & si je les répète ici, c'est qu'elles y conviennent.

de son avis, & que soi-même on n'est pas mal-honnête; *nam qui admonent amice, docendi sunt; qui inimice insectantur, repellendi.* Cic. de Nat. Deor.

Continuons à écouter notre Docteur, & voyons qui auroit mérité la fêrule. Il est fort assuré que le verbe *exprimere* signifie toujours dans les Auteurs latins, que la chose dont ils parlent a une qualité bonne ou mauvaise, sans qu'ils aient besoin d'ajouter un adverbe pour le faire entendre. Pour moi qui ne suis assuré de rien, il m'a fallu demander à Plinè ce qu'il en pense: il m'a pleinement satisfait, & je m'en suis tenu à peu d'exemples. Comme ils interrompoient ici la suite du discours, je les mets en note (*m*). On

(*m*) *Similitudines exprimendi quæ prima fuerit origo. — Similitudinem exprimere si quis velit. — Effigies hominum non solebant exprimi. — Ex membris ipsorum similitudine expressâ, quas iconicas vocant. — Breviterque, si quis exprimere similitudinem velit. — De signis effigiem exprimere invenit. — Hic primus species exprimere instituit. — Ne exempla quidem liceret exprimere. — Cum exprimere vellet Athamantis furorem. — Cujus imago nullâ representatione exprimere possit aliâ, quam carnis immensa.* La tirade est un peu longue, mais j'y suis contraint; & si j'étois pedant, je l'aurois bien autrement allongée.

y voit que pour signifier *exprimer*, *faire*, &c. ; Pline dit seulement *exprimere*. Mais quand il veut faire entendre comment la chose est faite, comment elle est exprimée, voici comme il parle : *Utriusque similitudine mirè expressâ.* — *Itaque optime expressit Herculem Delphis.* — *Alexandrum amicorumque ejus imagines summâ omnium similitudine expressit.* Vous voyez qu'il joint à *exprimere* un adverbe ou un adjectif qui détermine une des qualités de l'objet. Chaque Ecrivain ne peut être bien entendu que par lui-même ; il a sa grammaire, son style, sa métaphysique particulière : c'est du moins ce que les Doctes m'ont appris ; & , s'ils ne m'ont pas trompé, je crois que ceux qui ne font pas cette distinction, ne doivent point se mêler de critique. Ce n'est ni Cicéron, ni Pline le jeune que je traduis, c'est Pline l'ancien ; & si j'ai mérité la férute, ma main est toute prête.

Voyons pourtant ce qu'il en arriveroit. Notre Littérateur me demande s'il a mal entendu le *signum expressum* de Pline le jeune, l'*exprimere quid oratione* de Cicéron, & le *solidam & expressam effigiem* du même Auteur ? En vérité je n'en fais rien ; mais j'ai quelque pressentiment qu'il en a mal présenté le sens. Il se réjouit aussi de m'avoir pris sur le fait à traduire le

capillum exprimendo de Pline, par *en rendant mieux les cheveux*. Mais ce n'est là qu'une ancienne faute du premier Traducteur, & que j'avois oublié de corriger : ainsi répondons à ce qu'on nous demande.

J'ai prié un enfant de douze ans, de me traduire dans les Auteurs mêmes, les trois passages en question ; & voici comme il les a rendus. 1°. *Ex hereditate quæ mihi obvenit, emi proximi Corinthium signum, modicum quidem, sed festivum & expressum, quantum ego sapio.* Plin. jun. l. 3, ep. 6. *J'ai acheté dernièrement d'un héritage qui m'est échu, une figure d'airain de Corinthe, petite à la vérité, mais agréable & caractérisée, autant que j'en puis juger.* 2°. *Nos veri juris, germanæque justitiæ solidam & expressam effigiem nullam tenemus ; umbrâ & imaginibus utimur.* Cicer. de Offic. l. 3. c. 17. *Nous n'avons aucune idée réelle & positive du véritable droit & de la parfaite justice : nous nous conduisons par l'ombre & les images.* Cet exemple n'est ni pour mon Censeur, ni contre moi, puisqu'il est hors de la question, à ce qu'il me semble.

3°. Quant à l'autre passage de Cicéron, je ne l'ai pas trouvé. Où veut-on, en effet, que cette indication me conduise, (*exprimere quid oratio-*

ne, de Orat. II. lib. 3.)? Il falloit du moins
 marquer la section du livre second; & c'est être
 bien inconséquent de dire à un pauvre igno-
 rant Artiste: *je le demande à M. Falconet.....?*
 Que veut-on qu'il réponde? Si non que, pre-
 nant la citation pour l'indice d'une table des
 matieres, il ne croie qu'on a en vue ce passage:
Tamen verborum gravitate, & elegantia, &
copia, suam quandam expressit quasi formam,
figuramque dicendi, de Orat. II. f. 23. Cepen-
 dant par la noblesse, l'élégance & l'abondance
 de ses expressions, il a, pour ainsi dire, donné
 à l'éloquence une forme & une figure qui lui est
 propre.

Je dis à mon jeune homme: vous avez mal
 rendu les mots *expressum, expressam, expressit*;
 voyez ce qu'en dit un Littérateur imposant dans
 le Journal Encyclopédique. Le gouverneur de
 cet enfant arriva; je le fis juge. Il commença
 par hauffer les épaules, & dit: j'ai régenté
 longtems chez les Jésuites; mais si un écolier
 eût entendu le verbe *exprimere* dans ces trois
 passages, comme votre Littérateur imposant, je
 vous laisse à penser ce qu'il auroit mérité; &
 mon élève en a rendu le sens. Mais, lui dis-je,
 M. de Sacy a traduit l'*expressum* de Pline le
 jeune, par *bien travaillé*. Il repliqua: ce n'est

pas ma faute, & tout habile homme qu'il étoit, il ne s'est pas apperçu qu'il affoiblissoit la pensée de son Auteur, & même qu'il la déguisoit. J'entens dire tous les jours qu'en sculpture comme en peinture, *bien travaillé* dit moins que *caractérisé*, & dit autre chose: il est aisé de le concevoir. Or, par la suite du discours de Pline, vous voyez qu'en effet toute cette figure présente le caractère d'un vieux corps décharné: c'est donc cette idée que le Descripteur en donne d'abord en un seul mot, puis après il expose en détail toutes les parties de sa statue, qui prouvent ce caractère qu'il venoit d'annoncer. Peut-être l'enfant, le régent & le Statuaire se font-ils trompés; c'est aux hommes intelligens à les juger.

Je les prie de voir aussi, comment ils trouvent que les paroles suivantes de l'Orateur Romain sont traduites, & si le sens que le Statuaire donne au mot *exprimere*, est bien ou mal rendu. *Hoc enim uno præstamus vel maximè feris, quod colloquimur inter nos & quod exprimere dicendo sensa possumus.* (Cicer. de Orat. L. I. S. 8.) *Nous surpassons de beaucoup les animaux, en ce que nous conversons ensemble, & que par le discours nous pouvons exprimer nos pensées.*

Passons à un article qui vaut bien celui-ci. Je voudrais l'abréger, mais il n'y a pas moyen; il faut montrer notre Examineur dans toute sa gloire. Voici ce qu'il dit. " Pline, L. 50, » c. 10, N°. 20, dit *qui (Aristoteles Protogeni)* » *etiam suadebat ut Alexandri Magni opera pin-* » *geret , propter aternitatem rerum : impetus* » *animi & quaedam artis libido in hac potius eum* » *tulere.* Selon notre Artiste, cela veut dire, » page 170, qu'Aristote conseilla à Protogènes, » de peindre les actions d'Alexandre le grand, » parce que la mémoire en étoit éternelle; mais » que ce fut plutôt l'impulsion de son génie & » sa passion pour son art qui l'y déterminèrent, » c'est-à-dire, à peindre les actions d'Alexandre. » Vous n'y êtes pas M. F. vous oubliez trop » souvent d'invoquer votre Art. 1°. L'objet » direct du discours, ce sont les ouvrages de » Protogènes, dont il est question auparavant, » & non les actions d'Alexandre, quoiqu'elles » se trouvent localement près du *hac*. 2°. Il ne » falloit pas déplacer le *potius*. Enfin, 3°. il fal- » loit ou mieux étudier, ou ne pas dissimuler » le *quaedam artis libido*. Moyennant ces pré- » cautions, vous auriez trouvé, que le *Philo-* » *sophe conseilla à Protogènes de peindre les actions* » *d'Alexandre le grand, parce que la mémoire*

» en étoit éternelle; mais que l'impulsion de son
 » génie, & un certain caprice d'Artiste, le por-
 » terent à préférer les sujets dont on avoit rendu
 » compte plus haut. Faites donc une autre note
 » 78. (Note 65, de la seconde édition, où l'on
 » taxe aussi M. de Caylus d'avoir mal entendu
 » ce passage) où vous reconnoîtrez que M. le
 » Chevalier de Jaucourt entend le latin aussi-
 » bien que vous, & remerciez-le de la politesse
 » qu'il a témoignée aux Artistes, en adoucissant
 » le *quædam artis libido*, & en l'appellant *goût* ».

Jusqu'ici le censeur, *totidem planè verbis* (n).

1°. Il ne falloit pas tronquer le Passage; après
in hæc potius eum tulere, il falloit ajouter *novis-
 sime pinxit Alexandrum ac Pana*: chacun auroit
 vu dans la même ligne, ou que Pline se con-
 tredit, ou que Protogènes peint Alexandre,
 & que notre Censeur devoit mieux étudier: il
 auroit pu savoir que dans ce cas, le pronom
hæc se met pour les choses dont on parle actuel-
 lement, & le pronom *ea* pour celles dont on a
 précédemment parlé. 2°. Le Pere Hardouin qui,
 si je ne me trompe, entendoit le latin au moins

(n) Voyez Journal Encyclopédique, Août 1775,
 Tom. V, partie III, page 505 & 506.

aussi-bien que Messieurs de Caylus & de Jaucourt, & sur-tout que notre censeur, interprète ainsi le passage: *Impetus ac libido in ea mentem hunc potius impulit, ut opera Alexandri pingere, quam Philosopho obsecundandi studium.* L'impulsion & la passion, plutôt que le desir d'acquiescer au Philosophe, portèrent son esprit à peindre les actions d'Alexandre.

Enfin, 3°. Des hommes, pour le moins aussi lettrés que mon Censeur, & que je viens de consulter, ont été surpris qu'avec les moindres notions du latin, on ne vît pas que *in hac* se rapporte à *opera*, & qu'on trouvât que j'ai déplacé le *potius* dans ma traduction que voici: *Ce Philosophe lui conseilla de peindre les actions d'Alexandre le grand, parce que la mémoire en étoit éternelle; mais ce fut plutôt l'impulsion de son génie & sa passion pour son Art qui l'y déterminèrent. Enfin il a peint Alexandre & Pan.* Que deviennent à présent les petites injures, les petites suffisances, la petite morgue & la belle ignorance? Y suis-je, ou n'y suis-je pas? Ferai-je une autre note, ou laisserai-je l'ancienne? Supposons que le passage ne soit pas fort clair, & que je n'en aie pas saisi le sens bien juste, mes garans sont propres à me rassurer; car je ne déciderois pas de mon chef, sur le simple

Simple Texte, si Protogènes peignit ou non *les actions* d'Alexandre.

J'ai encore une remarque à faire sur ce passage; car j'ai promis de montrer notre Examineur dans toute sa gloire. Celui qui rend *quædam artis libido*, par le mot *goût*, doit être remercié, dit-on ici, de sa politesse; mais celui qui croit que cela signifie *passion pour son art*, dissimule. C'est, sans doute, parce qu'il ne voudroit pas convenir *que l'on voit assez souvent dans les Artistes les plus consommés, une humeur bizarre & capricieuse*; quoique pourtant il en convienne en toutes lettres, page 362. tom. I^{er}. Sans vouloir anatomiser un cerveau considéré dans l'état de maladie, je demande seulement, si on peut voir un Examineur plus infirme? Il veut aussi qu'on traduise *celebris fabula*, par *conte bannal*. Ainsi rien n'empêchera de traduire *celebris virgo*, par *vierge bannale, Vierge fréquentée*, comme *via celebris*, *chemin battu, fréquenté*; & quand on trouvera *celebris Aristarchus*, on pourra dire, *un critique bannal*.

Quant à la petite charité qui m'avertit d'écrire *monochromatos* & non *monochromaton*, &c. je dois par reconnoissance, instruire mon bienfaiteur, qu'il n'y a pas là tant de mal, & qu'on en trouve des exemples chez de fort savans

Ecrivains. Je ne lui nommerai que La Motte le Vayer, qui, lorsqu'il juge à propos de placer un mot grec dans son françois, l'écrit ordinairement à l'accusatif. Si je ne me trompe, ce La Motte étoit bien aussi favant que mon cher avertisseur. Mais je ne tiens pas à ces bagatelles, & j'écrirai ces fortes de mots au nominatif tant qu'on voudra. Pour peu que je voulusse avoir raison, je dirois pourtant, que ce Monsieur n'est qu'un mauvais tracassier, qui auroit pu s'épargner au moins cette petite honte, en faisant quelque attention à ses lectures. Il y auroit vu que lorsqu'on place des mots grecs dans le discours, on les employe le plus souvent, comme il me reproche de les avoir employés. Irai-je parler du long narré qu'il fait sur le mot *erat* mal-à-propos imprimé à la suite d'une petite citation de Quintilien, page 198. tome I^{er}? Irai-je lui reprocher que sept lignes plus haut, il a vu la même citation correctement rapportée, & qu'il n'en parle pas? Enfin, que pour m'apprendre bien au juste, ce que dit Quintilien, il copie tout entier le passage que j'ai placé page 266, & que j'ai même traduit assez fidèlement?

Si je m'arrêtois à tout ce qui est repréhensible, trois ou quatre cent pages ne suffiroient

pas, & Dieu fait quel ennui pour l'Ecrivain & pour le lecteur ! Voyons encore pourtant quelques endroits qui me paroissent en mériter la peine.

Un des premiers devoirs de tout bon critique, est de juger une traduction sur le texte dont s'est servi le Traducteur. Un autre de ses devoirs seroit de soupçonner beaucoup de différence, par le françois qu'il voit, entre l'édition d'Hardouin & quelques autres. Mais cela n'est pas venu à l'esprit de notre Censeur ; car il ne seroit pas honnête de supposer qu'il ait voulu abuser de l'étonnante variété qui se trouve entre les différentes éditions de Pline, pour tromper des lecteurs peu instruits, en citant des textes que je n'ai jamais vus, & rapprochant de ces textes ma traduction, qui ne peut, par conséquent, avoir avec eux aucune conformité. Quoiqu'il en soit, avec son gros bon sens & son peu de goût naturel, il va me peindre exactement d'après Pline, la Fresque de Ludius : écoutons.

Voici, par exemple, le latin qu'il rapporte & dont il paraphrase assez bien le sens. *Sunt in ejus exemplaribus nobiles, palustri accessu, villæ: succolantium specie mulieres labentes trepidaque feruntur. On voit dans ses Peintures de belles maisons de campagne, & sur leurs avenues maréca-*

geuses, des paysannes embarrassées glisser, chanceler, s'embourber & tomber avec leur charge.

J'ai dit une fois pour toutes, que je traduis selon l'édition du Pere Hardouin, dont voici le texte. *Jam piscantes, aucupantesque, aut venantes, aut etiam vindemiantes, sunt in ejus exemplaribus: nobiles, palustri accessu villa, succollantis sponsione mulieribus, labantes, trepidique feruntur. On voit aussi dans ses Peintures des pêcheurs, des oiseleurs, des chasseurs, des vendangeurs, de belles maisons de campagne, dont l'accès est marécageux, & à travers lequel des hommes, par gageure, passent des femmes sur leurs épaules; ils glissent & tremblent pour leur charge.*

Est-ce à moi d'aller chercher dans les vingt ou trente éditions de Pline, faites avant celle d'Hardouin, les différentes leçons qu'elles contiennent? Sont-elles à ma disposition? Tous les manuscrits le font-ils davantage? Quand je les aurois sous les yeux, feroit-ce à moi, moi Statuaire, d'oser faire un choix? Cette variété deviendrait une source d'incertitudes pour qui voudrait la fixer. Quand on fera bien d'accord sur ce point de critique, je me conformerai à la décision. En attendant, je m'en tiens au texte de mon Editeur, & je le dois; parce que les Savans pa-

roissent lui avoir unanimément donné la préférence, (o) & parce que je ne trouve pas impossible que des hommes fassent la gageure de passer sur leurs épaules ou leurs femmes, ou leurs filles, ou leurs maîtresses. Il reste à favoir si la Peinture peut exprimer une gageure. Mettez de l'argent sur jeu, faites voir l'air de convention entre les personnages, celui de confiance & de gaieté chez les uns, celui de crainte chez les autres; & vous verrez que la Peinture peut exprimer une gageure.

Quand une de mes Notes embarrasse notre homme, savez-vous comment il s'y prend? De la maniere la plus courte. Il dit, sans façon, que le texte a bien l'air d'une glose ou scholie,

(o) On peut mettre au nombre des imputations ridicules & malignes du Censeur, le joli propos que voici. M. F. s'imagine peut-être que Pline compiloit & écrivoit pour vivre, & que le Pere Hardouin n'a pas eu moins qu'un manuscrit de la main de Pline. Voyez un peu comme cela est adroit, intelligent, honnête; & sur-tout avec quelle bonne intention cet homme a pris la peine de me lire!

*Un petit bout d'oreille échappé par malheur,
Découvrit le fourbe & l'erreur.*

que ma note est encore un coup d'épée dans l'eau, que j'ai à rougir devant mes adversaires, &c. & me voilà confondu. Mais devant qui n'a point à rougir celui qui employe une telle méthode, inspirée par la mauvaise foi ou par une audace inconcevable? Je suis bien loin de vouloir justifier les fautes que j'ai faites, puisqu'au contraire j'en ai beaucoup corrigé; mais je veux mettre ici la prétendue glose ou scholie. *Hujus erat Minerva, spectantem aspectans, quâcumque aspiceretur* (L. 35. c. 10. l. 36.) Jusqu'à ce jour aucun Savant, que je sache, n'a fait cette découverte: peut-être s'en trouvera-t-il; mais ils donneront leurs preuves, sans quoi on leur dira: encore un coup d'épée dans l'eau (p).

(p) Durand nous rapporte, il est vrai, l'autorité d'un ancien manuscrit de Vossius, où cet *hujus erat Minerva* ne se lit point, & Durand assure que ces trois mots ont tout l'air d'une glose. Il résulte par ce texte ancien, que c'est le Peintre qui de quelque côté qu'on le regardât, regardoit le spectateur. Cela n'est peut-être pas impossible; mais il y auroit une petite difficulté; c'est qu'avec de tels yeux, on n'est pas Peintre. Veut-on que l'ancien manuscrit de Vossius dise bien la pensée de Plin? je ne m'y oppose en vérité pas; mais à titre de connoisseur, il auroit donné là un furieux coup d'épée dans l'eau.

Je suis partagé entre le dégoût de lire cet *Examen*, & le besoin d'en montrer la foiblesse. Je passe quantité de bévues, j'en relève quelques-unes; & la plume, à chaque instant, me tombe des mains. Voyons pourtant un petit endroit curieux: il est vrai que ce n'est ni par le goût, ni par le sens, ni par le jugement qu'il brille. Notre critique aimable dit, en indiquant la page 183, de mon premier volume: *la Ruse, mettez Dolon; c'étoit un personnage comme Ulysse.* Et pour me l'apprendre, il cite Virgile, Ovide, Homere. Eh! l'ami, c'étoit Pline qu'il falloit citer; c'étoit lui qu'il falloit bien lire; c'étoit là qu'il falloit trouver que *ce qui est exquis, est de l'Auteur ou mérite d'en être, & que ce qui en est vraiment indigne, n'est pas de lui.* Quand on se trompe, il faudroit au moins que ce fût avec quelqu'esprit & un peu de sens. Voici les paroles de Pline. *Numerosaque tabula, in qua sunt Priamus, Helene, CREDULITAS: Ulysses, Deiphobus, DOLUS. Un tableau d'une grande composition, dans lequel sont Priam, Hélene & la CRÉDULITÉ: Ulysse, Deïphobe & la RUSE.*

De quoi s'agit-il ici? d'un peu de gros bon sens, & rien de plus. Le Peintre Aristophon a personnifié la *Crédulité* qui perdit Priam & Hélene: il a pareillement personnifié la *Ruse* qui

rendit célèbres Ulyffe & Deïphobe. Quand le gros bon sens ne montre pas cela dans le Texte, on doit lire au moins cette note sensée du P. Hardouin; note qu'on eût pu croire inutile, mais dont l'intelligence de notre Censeur prouve très-bien l'utilité. *DOLUS ita MSS. Reg. 2. Colb. 3. & Pintiani. Sunt qui DOLON ibi legi malint, Priami filium, quem Diomedes occidit. MALE: nam uti Priamum, Helenamque CREDULITAS perdidit, sic Ulyffem, Deïphobumque DOLUS nobilitavit: atque idcirco in tabulâ eâ suum quibusque vitium est adjunctum.* Le bon Pere Hardouin favoit qu'il y a des gens à qui il faut expliquer ce qu'il y a même de plus clair. Si je me trompe, c'est du moins avec un fort Savant Littérateur, & avec le manuscrit de Pétersbourg, qui porte aussi *Dolus* & non pas *Dolon*. Mais chacun n'est peut-être pas obligé de favoir que *la ruse, la fraude*, marche ordinairement à la suite de *la crédulité*. Celui qui songeoit plus à m'insulter, qu'à défendre Pline, ne pouvoit pas appercevoir que je fais parler cet Auteur conformément au tableau dont il expose le sujet; tandis que lui Examineur, fait du Peintre Aristophon & de Pline, deux hommes sans jugement: ce n'étoit pas ici l'occasion, à beaucoup près.

Au reste, notre homme étoit, dit-il, à la campagne, & n'avoit pas l'édition d'Hardouin. Allons donc: c'est faire l'enfant, ou croire que nous le sommes. Aux dernières lignes de son *Examen*, il dit: *de retour en ville*, (à la ville) *je m'avisai de consulter Bayle*. Que ne consultoit-il plutôt Hardouin? il lui eût été moins malencontreux que ce Bayle qui lui est si contraire, comme je l'ai remarqué plus haut.

Ce n'est pas cependant que ce dernier n'eût pu lui inspirer plus de modération, si son caractère en étoit capable. Je ne prétends pas excuser par des exemples, les fautes *réelles* qui sont restées dans ma traduction; mais qu'il me soit permis de dire ici, que M. de Meziriac avoit, suivant le rapport de Bayle, remarqué *jusqu'à deux mille fautes très-grossières* dans la traduction de Plutarque par Amyot. Si notre Censeur avoit connu cet article, peut-être auroit-il moins prodigué le ton insultant qui regne dans son *Examen*. S'il avoit lu & médité la première journée de *l'Exameron* de la Mothe le Vayer, peut-être auroit-il senti, par les exemples qu'il y auroit vus de plusieurs Savans Ecrivains qui se sont trompés, qu'on ne doit pas chercher à dénigrer les gens pour cela, sur-tout quand *ils ne nous ont jamais fait de mal*. Les mémoires

de la Houffaie lui eussent également appris, que selon Furetiere, Menage, Baillet & Gui Patin, d'Ablancourt n'entendoit point les Auteurs Grecs & Latins qu'il traduisoit. Ce fait, aujourd'hui bien apprécié, est généralement connu dans la Littérature, & d'Ablancourt n'étoit ni Peintre, ni Statuaire. Mais s'il n'a écrit que pour des lecteurs ignorans & légers, je l'invite à continuer. Cependant il fera peut-être toujours bien, de modérer un peu son goût pour les injures grossières; parce qu'un lecteur, quoique léger & peu savant dans l'histoire de la Littérature, pourra blâmer avec raison, un style qu'il ne s'attend à trouver que dans les marchés publics. (Voyez Bayle, art. *Meziriac*, rem. C, & les mémoires de la Houffaie, art. *d'Ablancourt*.)

Si l'instruction pouvoit profiter à mon examinateur, je l'inviterois à lire ce qui suit.

Il y a 25 à 30 ans que M. l'Abbé Bellanger fit une critique de l'*Histoire ancienne* de M. Rollin, lequel n'étoit, comme on fait, ni Peintre, ni Statuaire, & qui par état devoit entendre le grec. Voici cependant ce que dit le Censeur dans sa Préface. " Il (M. Rollin) nous donne
 „ lui-même à penser, qu'il ne fait pas le grec,
 „ ou qu'il ne le fait que médiocrement, qu'il
 „ ne peut entendre le texte des Auteurs Grecs,

„ qu'à l'aide des traductions latines, qu'il ne voit
 „ le sens de l'original qu'à travers un nuage....
 „ Il n'y puise ordinairement qu'avec la plume
 „ d'autrui; il copie les traductions françoises:
 „ & quand les françoises lui manquent, il a
 „ recours aux latines, il en copie les fautes, &
 „ ne voit dans le texte grec que ce que ces espe-
 „ ces de lunettes lui représentent: dans les ex-
 „ traits qu'il en fait, on ne reconnoît ni son
 „ style, ni ses expressions, mais une bigarrure
 „ des différens styles des Traducteurs; on n'y
 „ reconnoît le tour grec que très-rarement”.
 Il faut convenir que voilà un trop imprudent
 Abbé, ou un trop ignorant Recteur de l'Uni-
 versité. Cependant j'imagine que notre cher
 Censeur auroit de quoi prendre courage, s'il
 avoit à quelque chose près, autant de mérite &
 de réputation dans les lettres, que le moindre
 de ces Littérateurs, qui ont fait tant de fautes
 dans leurs traductions.

Il n'y a pas un Auteur ancien sur lequel les
 Commentateurs, les Interprètes, les Traducteurs
 de profession, ne se soient mépris des milliers
 de fois; & notre M. reprend avec le ton que
 vous lui voyez, des fautes qu'il croit faites par
 un Statuaire! C'est un modele original à placer,
 si je ne me trompe, dans les archives de la plus

absurde Littérature. Mais je dois m'abstenir de le qualifier, puisque je l'ai promis.

Ajoutons encore un trait à ceux que j'ai rapportés : ainsi que les autres, il deviendra ce qu'il pourra. Plutarque dans la vie d'Aratus, dit que ce capitaine fit effacer & détruire toutes les peintures & les statues qui représentoient les tyrans de Sicione. Dans le nombre étoit un portrait d'Aristrate peint par tous les élèves de Mélanthe, Apelles y avoit aussi mis la main. Aristrate étoit représenté auprès d'un char de triomphe qui portoit une victoire. Le Peintre Néalcès fut chargé malgré lui de cette radiation ; mais voici comment il s'y prit. Après d'inutiles représentations à Aratus qui étoit son ami, pour l'engager à conserver cet excellent ouvrage, il peignit une palme à la place de la figure d'Aristrate ; & comme il n'avoit pas effacé les pieds de cette figure, on les appercevoit encore au dessous du char. Voilà le fait tel que Plutarque le rapporte.

Un Traducteur qui vraisemblablement n'avoit, ni le goût des beaux-arts, ni la parfaite intelligence de son Auteur, dit que *le portrait d'Aristrate étoit représenté debout sur un char de victoire, qu'Apelles lui-même LUI avoit mis la main ; & que la figure étant effacée, les pieds*

d'Aristrate demeurèrent cachés au fond du char.
Et ce Traducteur est le Savant M. Dacier.

Mais ce n'est plus de style qu'il s'agit dans ce qui me reste à dire. De quoi vais-je accuser ici le Censeur? Sera-ce de calomnie atroce? Sera-ce seulement de légèreté, très-condamnabile dans un homme qui prétend faire un Examen? En vérité je n'en fais rien moi-même, & je vais tâcher de vous mettre en état de juger.

Après avoir rapporté la note préliminaire dans laquelle j'annonce les 200 corrections que j'ai faites, il s'écrie: *voilà M. F... en contradiction avec lui-même!* Et quelle est cette contradiction? C'est que de toutes les prétendues fautes qu'il a relevées dans ma première édition; il n'en a trouvé, son cahier à la main, que cinq de corrigées dans la seconde (q).

Il semble par ce bizarre raisonnement, vouloir nier que j'aie fait les corrections que j'annonce: & voilà une calomnie digne d'un homme qui a perdu toute pudeur.

(q) J'ai un peu ri quand j'ai lu, qu'une de ces cinq corrections est *d'avoir substitué au mot Luperques, celui de Lupercales*, quoique ce soit à *Lupercales* que j'aie substitué *Luperques*. Et voilà comme il examine, & cela est un peu risible.

Peut-être cependant est-il moins criminel ; car quelques lignes plus bas, il ajoute : *après cela je n'irai pas vérifier les deux cent autres corrections que M. F. assure avoir faites, &c.* Il ne nie donc pas qu'elles existent, puis qu'il ne les a pas vérifiées : il ne prétend pas même en imposer au public, puisqu'il convient de n'avoir pas voulu prendre cette peine : le reproche de calomnie cesse ; & l'on peut seulement lui reprocher, en comparant ses deux phrases entr'elles, *d'être en contradiction avec lui-même* ; ou bien le complimenter de son heureux talent pour décider un fait, sans *aller vérifier* toutes les parties qui le constituent.

C'est une cruelle chose, en vérité, d'avoir affaire à un accusateur que l'on ne peut entendre ; car comment lui répondre ? Ou plutôt il est assez doux, en lisant cet *Examen*, d'y voir l'injure & la calomnie débitées par un Ecrivain, dont les louanges mêmes ne seroient pas désirables : *Laudatus à viro laudato* ; bel éloge celui-là, pour qui fait le mériter.

Mais enfin, mon cher *Examineur* qui ne m'avez point examiné, étois-je obligé de corriger les endroits qui vous ont déplu, avant de favoir qu'ils avoient eu le malheur de vous déplaire ? A présent même que je le fais, irai-je

mettre vos bévues, à la place de ce que j'ai rendu fidèlement? Vous prierai-je de m'envoyer votre édition pour traduire d'après un texte qui vous soit plus agréable que celui du Pere Hardouin? Ne deviez-vous pas penser à la foiblesse humaine? Ne pouviez-vous pas soupçonner, que comme il y avoit des erreurs dans la traduction, vous pouviez aussi vous tromper dans votre critique? Que quelques-unes des fautes que vous releviez n'étoient peut-être pas des fautes, & qu'en même-tems il y en avoit peut-être de réelles dans ma premiere édition que vous n'aviez pas apperçues, & qu'un examen, encore plus profond que le vôtre, m'avoit fait découvrir. Alors ce n'auroit pas été votre cahier à la main que vous eussiez feuilleté ma seconde édition; mais vous l'eussiez comparée à la premiere. Vous pouviez aussi vous épargner cette fatigue; mais il ne falloit pas insinuer que les corrections annoncées n'existoient pas. Sur tout il falloit songer que ce n'étoit point par la confrontation de votre cahier à mon ouvrage, que vous me trouveriez en contradiction avec moi-même; puisque, grace au ciel, je n'ai aucune part à la tiffure de votre cahier.

Mais croyez-vous avoir compris l'objet de mon Livre? Pensez-vous que je me sois mis à

mon bureau, pour me donner le plaisir de traduire un Auteur Latin? N'est-il pas clair que mon but étoit de parler des Arts? Oui, des Arts: Savez-vous ce que c'est? Eh! cher homme, qui savez un peu de latin, quand votre critique seroit aussi juste qu'elle est fautive, avec les armes que vous avez prises, vous m'aurez encore à peine effleuré. Qu'entendez-vous en disant: *ce Jupiter qui a les mains si pleines qu'il est embarrassé de son foudre?* Vous avez voulu me prêter cette phrase, n'est-ce pas? Vous auriez bien envie que ceux qui ne m'auroient pas lu, crussent que j'ai dit cette absurdité: vous avez espéré me couvrir de ridicule. Mais vous, soyez couvert de honte; car je vais faire l'extrait de ce que j'ai écrit.

J'ai prétendu que Seneque le Rheteur n'avoit pas vu le Jupiter de Phidias, quand il dit: que ce Dieu étoit représenté comme s'il lançoit la foudre; *velut tonantem*. J'ai ajouté, d'après Pausanias qui avoit vu cette statue, que *le Jupiter... étoit couronné d'olivier: coëffure que les Statuaires ne donnent pas à un Dieu fulminant. De sa main droite il tenoit une victoire, de la gauche il tenoit le sceptre: étoit-il absurde, à moi, de demander, avec quelle main lançoit-il la foudre?* Ce qui n'est guere concevable, c'est qu'ailleurs

qu'ailleurs vous rapportiez mon observation entière, (Août première partie, page 122.) Ce qui l'est moins encore, c'est que vous y voyez que j'ai supposé *un Jupiter armé de son foudre*, tandis que j'y suppose qu'il n'en avait point. Voyez donc je vous prie, à qui de vous ou de moi, cet endroit *fait moins d'honneur*.

Est-il absurde d'avoir dit, que Minerve ne donna point de séance à Phidias, *non stetit ante oculos ejus Minerva?* Un Artiste aura-t-il tort d'employer les termes de l'art, en traduisant un passage qui concerne l'Art? Que fait une personne qui se tient devant un Statuaire pour avoir son portrait? Répondez donc, que fait elle? Il faut que vous employez le même terme que moi; je me suis donc servi du mot propre. ¶

Voilà comme vous lisez, comme vous entendez ce que vous prenez la peine de critiquer. Voilà comme avec un petit ton d'ironie, vous vous persuadez en être quitte. Pensez-vous que ce journal ne pût me parvenir? Espérez-vous n'être pas démasqué? J'ai, dites-vous, *à rougir devant mes adversaires!* Eh, mon Dieu! devant qui n'avez-vous pas à rougir?

Vous louez M. de Jaucourt, qui traduit, *il semble que ce Dieu va lancer la foudre*; vous me blâmez parce que je traduis, *il l'a représenté*

comme lançant la foudre. Apprenez-nous donc à qui vous en avez ? Démontrez-nous la différence qu'il peut y avoir, quant au sens, entre ces deux parties de la traduction du passage de Sénèque. Ayez au moins la complaisance de traduire autrement que ceci : *celui qui fait lancer le tonnerre.* Car je le demande à tous ceux qui entendent le Latin, cela rend-il bien le *velut tonantem* ?

Permettez-moi de vous observer aussi que l'Interlocuteur *Fulvius Sparsus*, répond mieux que vous ne dites, à l'autre Interlocuteur *Arel- lius Fuscus* ; car s'il eût répondu que Phidias, ainsi que vous le lui faites dire, *se passa de Mo- dele* pour son Jupiter ou sa Minerve, il auroit montré une trop forte ignorance des moyens de l'Art. Mais il dit que pour peindre un combat, on n'assemble pas un bon nombre d'hommes, on ne leur met pas des armes à la main pour s'égorger, se faire de mutuelles blessures ; & que Parrhasius devoit en user comme Phidias, qui n'ayant vu ni Jupiter, ni Minerve, les avoit pourtant représentés. Vous voyez que cela est un peu différent de votre dire, & fort raisonnable. Il ne suffit donc pas *d'oser recom- mander ce morceau, comme l'un des plus admira- bles à lire & à étudier* ; mais il faudroit aussi

le bien entendre soi-même, & par conséquent l'étudier. Oui; mais quand on ne connoît rien aux Arts, on n'entend pas un Auteur Latin qui en parle, & l'on croit qu'il dit, *passiez-vous de Modèle*, quand il ne le dit pas.

Vous avez lu dans ma Traduction, qu'*Antiphile fut estimé pour avoir peint un jeune garçon soufflant un feu qui éclaire de fois à autre un beau logement*, &c. Vous bafouez ce pauvre *de fois à autre*, & vous avez raison; puisqu'il est vrai que dans le passage où il est question de ce tableau, je n'ai pas rendu l'adverbe *alias*. Mais vous donnez un texte qui n'est pas celui de mon Editeur; & sans vous en douter seulement, vous dites que selon mon françois, *Antiphile est un Peintre de taverne*. Sachez donc, mon cher Monsieur, que je lis *Antiphilus puero ignem conflante laudatus*, & non *laudatur*. A votre compte, autant de fois que Pline emploie l'expression *laudatus*, pour nous apprendre que tel Artiste fut estimé pour avoir fait tel ouvrage, il faudroit dire qu'il en fait un Artiste de taverne. Vous avez eu tort de ne pas vous en douter; car on pourroit bien prendre encore cet endroit de votre *examen*, pour une observation de taverne.

J'ai dit, & je suis en état de prouver, que

la quantité de fautes qui étoit d'abord dans cette Traduction, ne m'appartient pas. Je dois avouer aussi, que celle d'avoir défiguré le sens d'*alias*, m'appartient. Toutes les raisons, toutes les excuses ne feroient que l'ouvrage de la mauvaise honte & de la petite vanité. Si vous eussiez toujours pu faire des observations pareilles, votre Examen, *  cet égard seulement*, e t été sans reproche. Je pourrois dire que cette faute, si on veut bien la regarder comme d'un Artiste, n'est pas à beaucoup près aussi repréhensible que celles que vous avez commises contre la connoissance du Latin, vous qui ne montrez d'autres connoissances que celle du Latin. Car au fond, je n'ai pas traduit *alias*; j'ai voulu seulement exprimer l'effet d'un feu soufflé, qui *de fois à autre*, éclaire plus ou moins le lieu qui le renferme. Mais j'aime mieux m'en tenir à ce mot tout simple: j'ai eu tort (r).

(r) Ce M. fait faire aussi d'assez plaisans *qui-pro-quo*, dans ses lectures françoises. M. de Jaucourt a dit quelque part, *gardons-nous bien d'étendre nos reproches jusqu'à l'Historien*, &c. (cet Historien est Pline) J'ai répondu que *l'Historien des Arts n'a aucun droit, ni divin, ni humain, de fermer la bouche à la critique*. Notre homme qui ne se pique pas tou-

Je vous ai fourni plusieurs occasions d'en dire autant ; je vais vous en présenter une nouvelle. Il s'agit d'un passage dont j'ai déjà parlé, mais trop rapidement pour qu'il ne me soit pas permis d'y revenir. " M. Falconet, dites-vous, n'at-
 „ tache jamais le sens commun aux éloges que
 „ Pline distribue çà & là. Il ne voit pas le re-
 „ latif qui doit toujours être sous-entendu. Il
 „ veut que ces manières de parler rétroactives,
 „ ayent au contraire, comme les loix nouvelles,
 „ force pour l'avenir. Telles sont entre autres,
 „ ces expressions. *neque ante eum tabula*
 „ *ullius ostenditur, quæ teneat oculos.* L. 35.
 „ ç. 10 ; ce que M. Falconet traduit ainsi :
 „ *avant lui aucun Tableau ne méritoit de fixer*
 „ *les regards* ”.

Pourriez-vous dire à quel endroit de la Traduction, vous avez trouvé ces paroles que je ne me souviens pas d'y avoir écrites ? Si vous

jours d'entendre ce qu'il *examine*, & à qui une injure coûte moins qu'un peu d'attention, dit fort spirituellement ; *il est certain que M. de Jaucourt n'a aucun droit, ni divin, ni humain, de fermer la bouche à M. F.* Que voulez-vous ! c'est presque à chaque instant sa manière d'examiner. Il faut le plaindre ; mais comment l'estimer ?

euffiez regardé le haut de la page 151 du premier Volume, vous y auriez pu lire : *il n'y a point de Tableau fait avant Apollodore, qui puisse attacher les regards.* Cela veut dire, si je ne me trompe, qu'on ne daignoit plus regarder les Tableaux faits avant ceux d'Apollodore. Si vous avez vu dans mes Notes, les paroles que vous mettez entre des guillemets, c'est que là, je me ferai mal exprimé sans doute, & que vous aurez eu la bonne foi d'en profiter.

Je vous fais une autre question. Vous convenez que M. de Jaucourt *entend le Latin au moins aussi-bien que moi.* Croyez-vous qu'il ait résolu de n'attacher jamais le sens commun aux éloges que Pline distribue çà & là? Vous ne l'en accuserez certainement pas. Hé bien, il a entendu ce passage tout comme vous me reprochez de l'avoir traduit. Voici ses paroles : *avant Apollodore, aucun Tableau ne mérita d'être regardé, ou de fixer la vue, quæ teneat oculos. En un mot, Apollodore ouvrit une nouvelle carrière, donna naissance au beau siècle de la Peinture, & fut le premier dont les Tableaux aient arrêté & tenu comme immobiles les yeux des Spectateurs.* Vous ne voyez ici aucune manière de parler rétroactive, & Mr. de Jaucourt se trouve tout vis-à-vis la botte que vous vouliez me

porter; car il entend, lui, que les Tableaux, faits avant Apollodore, ne méritoient pas qu'on s'y arrêtât, même dans le tems qu'on les faisoit.

Que diriez-vous donc, Mr. l'habile homme, si je m'appellois Gilbert Charles le Gendre, *ci-devant* Maître des Requêtes, & que j'eusse ainsi traduit ce passage dans mon *Traité de l'opinion: avant Apollodore, on ne distinguoit pas les couleurs des yeux?* Vous diriez apparemment que j'aurois été *ci-devant* Maître des Requêtes. Moi j'ai l'honneur de vous dire que j'ai beaucoup de patience de reste, puisque je m'amuse à vous répondre.

Pourriez-vous me prouver aussi, que je n'attache *jamais* le sens commun aux éloges que Pline distribue çà & là? Vous n'avez donc pas lu les pages où je les appuie ces éloges? Il falloit dire que je n'y attache pas le titre de Connoisseur, & vous auriez eu raison. Mais si vous les avez lues, pourquoi faites-vous un mensonge?

Pourquoi enfin, avez-vous supprimé de ma note préliminaire, *le public, à qui ces sortes d'apologies sont fort indifférentes, n'en décidera pas moins souverainement; & sur ce point, je me soumetts sans réserve à son jugement?* Je reconnois dans cette suppression votre aimable

caractère. C'est que cela n'est pas immodeste, & que ceux qui lisent le Journal, & qui ne savent pas ce que j'ai écrit, ne m'auroient pas cru si malhonnête que vous vous efforcez de le faire entendre; c'est que cette soumission dérange les interprétations calomnieuses que vous donnez sans cesse à mes paroles. Pourquoi n'avez-vous rien dit du second Volume? C'est encore, qu'à ses fautes près, il est rempli de choses pareilles, qui vous eussent confondu (s).

Pline, dites-vous, a été un habile homme.

(s) Le censeur ne dit rien du morceau qui termine le second volume de l'édition qu'il eut entre les mains. Pline y est, pour le moins, aussi défavorablement jugé que dans mes Notes. Ce morceau que je ne redonne plus, est d'un Littérateur, & M. Diderot, qui l'approuva quand il vint à Pétersbourg, y coopéra pour sa part, de deux bonnes pages. Les réflexions sur la sculpture, qui plaisent au censeur, sont insérées en partie dans l'Encyclopédie. Les observations sur la statue de Marc-Aurèle, sont approuvées dans la lettre de M. Diderot. Voilà, peut-être, pourquoi l'on ne dit rien de ces différens morceaux, ni de la Lettre de M. Cochin, ni de la réponse que j'y ai faite; ce qui, tout ensemble, formeroit un préjugé, qu'on en veut à moi seul. A la bonne heure; c'est un moyen de réjouir çà & là quelques gens malhonnêtes; & l'Auteur & l'écrivain ont atteint leur but.

Ai-je nié qu'il n'eût une lecture prodigieuse, une grande mémoire, beaucoup d'esprit ? *Il a pu & dû se tromper quelquefois.* Ai-je dit autre chose ? Beaucoup d'habiles gens, ajoute-t-on, estiment & estimeront ses Ecrits, dont ils sont beaucoup meilleurs juges que moi. Sans doute, bien des gens jugeront mieux que moi des beautés de son style, de ses connoissances & de ses erreurs en géographie, en astronomie, en histoire naturelle, &c. &c. ; mais quand il parlera des Arts, les Artistes alors seront ses véritables & ses meilleurs juges.

Vous prenez la défense des autres bons Auteurs anciens *que vous connoissez mieux que moi.* Ce sont vos propres paroles, & je dois les croire, puisque la modestie n'a pu vous empêcher de les écrire. Mais vous défendez ce que je n'ai point attaqué. Ai-je parlé de ces Ecrivains célèbres autrement qu'avec respect ? Dans les endroits où j'en ai repris quelques-uns, il ne s'agit que de mon Art, ou de quelques points qui ne demandent que du sens commun pour en juger. Or pour décider si j'ai raison ou tort sur l'Art, je crois qu'il faudroit le connoître autant ou plus que moi : & c'est ce qu'on ne peut attendre de vous, puisque vous dites quelque part ; *je ne suis nullement ce que vous ap-*

pellez Connoisseur, encore moins Artiste. Et cela étant, qu'avons-nous à démêler ensemble? Pouvons-nous nous entendre? Avons-nous les mêmes idées, les mêmes vues, les mêmes sens, le même langage (t).

Pourquoi, par quel mérite mes *Réflexions sur la Sculpture* vous ont-elles plu? Sur quel fondement raisonné, mes notes ont-elles pu vous déplaire? Dans mes *Réflexions*, j'établis quelques principes sur l'Art, & je fais en même tems, une censure continuelle de quantité de travers sur le même objet, semés çà & là chez des Ecrivains tant anciens que modernes. Mes Notes, à l'exception d'un très-petit nombre, roulent sur le même sujet, sont écrites dans le même esprit, n'en sont quelquefois que le

(t) Il y a, par exemple, dans le cahier de Juillet, seconde partie, une page 334. qui est bien la preuve la plus incontestable qu'on puisse donner de son ignorance en peinture. Il s'agit là de Parrhasius, & l'on voudroit bien que je supprimasse la mortelle note que j'ai faite sur le passage de Plin. Je suis un peu embarrassé; car si je la supprime, j'aurai la fière approbation du Censeur; mais les Artistes & les Connoisseurs pourroient me regarder comme un Benêt qui se mêle de parler des Arts & n'y entend rien. Voyez cette page 334.

développement: Est-ce donc raisonner que d'y mettre une si grande différence? Ou, n'étant pas initié, & n'ayant rien pu comprendre aux unes ni aux autres, n'y a-t-il pas de la mauvaise foi, à vouloir persuader que cette différence existe?

Que veut dire cette assertion ironique, vers la fin de votre Ecrit? *Il a prétendu*, dites-vous, *traduire en grand Artiste qui a les vraies connoissances de l'Art*, ce qui vous suffit, pour faire voir que le fondement sur lequel j'ai bâti, tombe de lui-même. Vous ai-je confié cette prétention malhonnête & insensée? N'ai-je pas dit cent fois, ce qui, au contraire, auroit dû vous avertir, que je ne montre pas la fotte jactance que vous osez m'imputer? D'ailleurs, ne devriez-vous pas savoir que les hommes honnêtes & intelligens, ne sont pas les dupes de ces petites ruses fabriquées par l'emportement & la mauvaise foi? Voici comme on les démasque. J'ai dit dans un Avertissement; *si j'avois ABSOLUMENT mal traduit, le fondement sur lequel j'ai bâti, tomberoit de lui-même, & je l'aurois bien mérité.* Comme vous êtes loin de prouver que j'aie *absolument* mal traduit, & qu'ici vous supprimez le mot conditionnel que j'ai dit; il en résulte que votre atteinte manque son coup,

& que vous n'y êtes pas plus adroit que dans la plus grande partie de votre *Examen*. Car si vous m'eussiez cité comme j'ai écrit, votre belle conclusion n'auroit point eu lieu.

Pour mieux juger d'un objet, il faut, dit-on, le voir sous plusieurs faces : je vais donc revenir à celui-ci, pour vous demander ce qu'étoit devenu votre pudeur quand vous avez dit ; *il a prétendu traduire en grand Artiste, qui a les vraies connoissances de l'Art ?* Comment avez-vous osé l'écrire, après avoir lu dans mon Avertissement : “ réduit presque à moi seul, il a
 „ dû m'échapper encore plusieurs fautes, qu'on
 „ me pardonnera sans doute, si, comme je le
 „ crois, elles ne sont pas importantes. Je ne
 „ parle que de la Traduction & de quelques
 „ détails, qui, malgré mes soins, pourroient
 „ encore être mal écrits dans les Notes ” ?

Voyons une autre face : elle présente encore une de ces irrégularités qui vous sont assez familières, & consiste en ce que vous m'avez tacitement prêté un sophisme impertinent, que je n'ai pas fait. Je fais depuis longtemps que les vraies connoissances qu'on peut avoir dans les Arts, n'ont pas de rapport avec celles qu'il faut pour traduire du Latin, & *vice versa*. Je l'ai un peu dit dans la Préface de mes deux Vo-

lumes, page VIII, où je termine ainsi ma proposition : *l'Artiste qui cultive les Belles-Lettres, ne pourroit-il pas espérer de rendre la pensée de l'Auteur QUELQUEFOIS assez juste ?* Cela vous a incommodé, j'en conviens; & le mot *quelquefois* a furieusement dérangé vos bonnes intentions. J'en suis au désespoir; aussi vous êtes-vous bien gardé de citer la seconde Edition, où ce maudit *quelquefois* est dans toute son étendue. Si vous l'eussiez fait paroître, j'aurois paru moi, tout aussi honnête que je tâche & qu'il me convient de l'être. Mais si vous n'eussiez pas employé là, une de vos gentilleses favorites, votre charmant édifice eût perdu mille petits agrémens qui vous enchantent, & ce n'auroit pas été votre compte.

Je crois avoir parfaitement démontré qu'une de vos citations de Bayle, ne vous est rien moins que favorable : j'en avois laissé passer une autre, dont le choix n'est guere mieux réfléchi. Permettez que j'y revienne.

Que peut se proposer un homme sensé, qui fait une citation ? D'établir, par le témoignage d'un Auteur instruit, un fait qui peut être douteux ; de fortifier par l'autorité d'un homme grave, une opinion qu'on pourroit disputer. Mais quand il s'agit de constater ce qui est ou

ce qui n'est pas dans un Livre encore existant; est-ce un autre Livre qu'il faut citer? L'autorité la plus respectable d'ailleurs, n'a-t-elle alors aucune importance? C'est souffler un ballon, que le moindre coup d'épingle applatit à l'instant.

Voici la partie essentielle du passage en question. Bayle dit: *Vous connoissez une infinité de gens qui censurent Pline, & qui le nomment menteur par excellence. Ils ont tort; il a rejeté souvent les fables qu'il rapportoit, & s'il en rapporte beaucoup d'autres, sans les contredire formellement, il ne s'ensuit pas qu'il les croye, &c.* (Continuation des pensées diverses, tom. 3. p. 12. édit. de 1721.) (u).

(u) Quelques années après que Bayle eut porté ce jugement de Pline, il en produisit un autre tout contraire & plus judicieux. Ayant dit d'après M. Des Maizeaux, qui le cite de Saint-Evremond, que l'esprit d'Isaac Vossius renfermoit beaucoup de travers; que ce Savant étoit impie, & crédule tout à la fois, (il y a dans les deux Auteurs cités, qu'il avoit *une crédulité imbécille*) pour tout ce qui étoit extraordinaire, fabuleux, éloigné de toute créance. Bayle ajoute en marge: *Pline paroît avoir eu CE MÊME ESPRIT; il étoit athée, mais d'ailleurs assez crédule pour le merveilleux.* (Rep. aux quest. d'un Prov. tom. 4. pag. 178. édit. de 1707.)

Il faut croire que Bayle n'avoit pas certains détails de Pline présens à la mémoire , quand il raisonnoit ainsi ; car s'il eût eu sous les yeux quelques passages de ma connoissance , il eût bien changé d'avis. Je n'en veux rapporter ici qu'un seul , mais qui montre premièrement que c'est Bayle qui *a tort* , & puis , que vous citez sans regarder autour de vous.

Pline , en prescrivait quelques remèdes , ajoute celui-ci. *Il faut prendre le matin quelques gorgées d'eau froide , EN NOMBRE IMPAIR , pour se garantir du mal de dents..... Ces remèdes sont sûrs & expérimentés. Frigida matutinis , IMPARI NUMERO , ad cavendum dentium dolores..... certa experimenta sunt.* (L. 28. c. 4.) A présent n'allez pas vous imaginer que l'erreur de Bayle vous disculpe : il n'y a nulle parité entre lui & vous ;

Accuserons-nous notre *Faiseur-d'examen* de légèreté , d'ignorance , ou de mauvaise foi ? Je ne le déciderai pas ; mais je crois qu'un bon Critique doit bien connoître l'Auteur dont il emprunte le témoignage ; & que cela supposé , notre Anonyme ne voudroit pas qu'ici , je le soupçonnasse d'ignorance , ni même de légèreté : il est accusateur ; Bayle est un Ecrivain François qu'il est aisé de consulter & d'entendre sur des matieres qui , comme celle-ci , sont à la portée d'un enfant.

car en se trompant, il n'insultoit personne. Mais vous, qui embouchez la *trompette malhonnête* de la diffamation calomnieuse; que de précautions vous avez à prendre!

Voulez-vous favoir à présent comment Bayle parle de Pline, quand il examine à fond un des sujets que le Naturaliste a traités? Lisez la *Dissertation sur le jour*. Vous y trouverez les trois conclusions suivantes: *S'il falloit juger de leurs lumieres (des Anciens) par celles de Pline, il faudroit conclure qu'ils ne voyoient presque goutte là-dedans...., Il ne faut qu'avoir eu trois leçons du globe, pour voir que ce que dit Pline, est une fable tout-à-fait absurde..... Pline pourroit bien avoir été trompé par des gens qui n'avoient pas bien compris ce qu'ils avoient oui dire. Voilà la différence qu'il y a d'un Ecrivain à lui-même, quand l'opinion courante lui tinte aux oreilles, ou quand il examine sérieusement.*

Comptez cependant sur un certain nombre d'approbateurs. Ils ont dit, après avoir vu la premiere Edition de cette Lettre: *il a tort d'avoir si souvent raison. Que ne traduisoit-il sur une autre Édition que celle du P. Hardouin, puisque son Critique le juge sur une autre? Et puis nous aimons les mauvaises turlupinades; elles s'accordent avec notre façon de lire & de penser.*

En

En un mot, elles nous gagnent le cœur, & les raisonnemens exacts, les preuves sans injures un peu grossières, nous désorientent à chaque instant.

Vous voyez que si je me fusse servi d'une autre Édition, qui à des égards, m'eût aussi donné raison, j'aurois encore eu tort de la suivre, au jugement de votre famille; attendu que vous écrivez d'une manière, que j'écris d'une autre, & que *de gustibus non disputandi*.

Croyez-vous que si j'eusse voulu employer des termes expressifs, pour peindre les qualifications qui vous conviennent, je n'y aurois pas réussi? Je les fais tous, mais il ne me convient pas d'en faire usage. Quand vous dites que ceux des Artistes qui ont écrit de l'Art, n'ont jamais fait la partie la plus brillante du corps, croyez-vous que je n'entende pas la voix d'Apelles qui vous ordonne de vous taire?

Si j'ai cru devoir relever les fautes de mon Censeur, qui s'est permis trop souvent de condamner ce qu'il n'avoit pas entendu, & de joindre l'insulte à l'injustice; je goûte une satisfaction pure, quand je puis trouver chez lui un passage sensé, juste, honnête & bien senti. Tel est, Monsieur, celui que je vais mettre sous vos yeux. " Je crois, dit-il, qu'un homme

„ sculpture & en peinture, doit consulter, sur
 „ certains articles, les Peintres & les Sculpteurs ;
 „ & que, vous autres Artistes (x), vous avez

(x) On oublieroit ce ton, *vous autres Artistes*, si *Artistes écrivailleurs* ne déroloit dans un autre endroit, le but de l'Ecrivain. Ajoutez qu'il voudroit tirer Plin à lui, pour s'en faire un compagnon d'invectives, & voici comment. Après une prétendue correction (Septembre pag. 331.) il me dit; Ajoutez : *ce peu de mots, la briéveté, le silence de Plin sur toutes ces figures & ces Volumes de l'Artiste, en sont peut-être la satyre.* Si on ignore que la briéveté est un des caractères de Plin, je crois qu'il faudroit l'apprendre avant d'insinuer, qu'elle pourroit bien ici n'être qu'une fatyre. Si on ne l'a pas assez lu, pour favoir qu'il dit *volumen composuit, volumina condidit, &c.* pour les Ecrivains les plus célèbres comme pour les Artistes, je crois qu'il faudroit le lire. Mais si l'on fait qu'il n'est pas là question de fatyre, & qu'on insinue cependant que ce pourroit bien en être une, ne paroît-il pas qu'on a plus en vue la malignité de certains Lecteurs, que le soin de sa propre réputation, en supposant qu'on en ait une; & qu'on veut, à quelque prix que ce soit, tourner en ridicule tout Artiste qui écrit sur son Art? Mais voici de quoi changer les doutes en certitude: notre homme, pour le coup, parle à visage découvert. Après avoir fait une assez bonne observation (que je suis fâché d'avoir faite

» grand besoin à votre tour , de consulter sur
 » d'autres parties de votre Art , les gens de
 » Lettres, si vous n'êtes pas lettrés au point
 » qu'il le faut , pour pouvoir entièrement vous
 » passer d'eux : qu'en ce cas-là même, les avis
 » combinés de plusieurs , vous vaudront mieux
 » que votre avis seul ».

Je crois , Monsieur , que vous pensez ici
 comme mon Censeur , & que vous applaudissez
 avec moi à des idées aussi avantageuses aux
 Arts.... Mais si j'avois dit tout cela avant lui ;
 si je l'avois dit plus fortement ; si , en s'ingé-
 rant de me donner des conseils, il n'étoit que
 le foible plagiaire de l'ouvrage qu'il critique ;
 ne regarderoit-on pas un tel procédé comme
 un rare exemple de..... ? je n'acheve pas ; car
 ici le terme propre ne pourroit être qu'un mot

avant lui, sans quoi je l'en remerciérois) il ajoute,
Les Artistes (tous gens que Plin pouvoit fort bien
 désigner par ON , sans se donner la peine d'en décliner
 les noms) écrivent & disent &c. (Septembre
 page 332.) Ainsi toutes les fois que vous trouverez
 dans Plin, le mot *dicunt*, *on dit*, foyez sûr qu'il
 désigne quelques gredins aussi méprisables que les
 Artistes. On peut donc le penser des gens dont on
 ignore le nom.

offensant : & si cet homme n'a pas honte de le mériter , moi je rougirois en le proférant. Comment ! Il se donne les airs de m'éclairer , & ne répète que ce que je lui ai appris ! Il prend un ton de supériorité pédantesque , pour me redire ce que j'ai dit à haute voix ! Il veut , même en transcrivant mes idées , me faire passer , en tout & partout , pour un imbécille , tandis qu'il ne fera donné qu'à lui d'avoir le sens commun. Voici , Monsieur , voici comment je me suis exprimé.

“ Quand le Littérateur convient que la Nature a mis les principes du beau & du vrai dans la tête de l'Artiste , comme dans la sienne ; que , de son côté , celui - ci écoute le Littérateur : le savoir & le goût se prêtent alors un mutuel secours..... Que s'il y a des Artistes qui refusent d'écouter des hommes plus instruits qu'eux , lorsqu'il s'agit de connoissances qui peuvent améliorer leurs ouvrages ; qu'ils soient traités d'ignorans Ouvriers , qui se livrent entièrement aux opérations de l'œil & de la main..... Mais ceux de nos Artistes qui écrivent ; ceux qui ont cultivé les Sciences , comme ceux qui n'en ont pas eu le loisir , consultent , écoutent les Savans ; & nous voyons aussi des gens

» de Lettres consulter les Artistes, & par là se
 » bien connoître en peinture & en sculpture".
 (Note 43. tom. I. p. 346 & 347.)

Si les injures grossieres, la mauvaise foi, le fiel & la calomnie, n'ont pas souillé ma plume, je laisserai le mépris public tout entier à celui qui paroît l'avoir si bien mérité. Nous ne partagerons pas les voix, en nous rendant tous deux coupables de fautes aussi dignes de mépris.

Vous, Monsieur, que je respecte, & que je fais juge entre mon Censeur & moi, n'allez pas me citer *l'homme & la puce*. On peut, comme vous voyez, se débarrasser d'elle, sans implorer Jupiter & tout l'Olympe. On peut même faire encore ce que je vais vous dire. J'étois dans un verger, je vis un arbre qui avoit le tronc gâté: j'en examinai les branches & j'y apperçus quelques fruits. J'avois besoin de me refaire, je cueillis les meilleurs; l'arbre resta gâté, mais je me substantai. A ma place, vous en eussiez fait autant, sans vouloir cependant d'aussi mauvais fruitiers dans votre jardin.

A St. Pétersbourg le 12 Nov.

1775.

FALCONET.

N 3

P. S. Le critique a eu l'attention de continuer l'*Errata* (y) de mon ouvrage, & je crois

(y) Pour faire mieux connoître ce prétendu supplément à mon *Errata*, j'en vais citer encore un trait, qui peut figurer avec ceux que j'ai rapportés ailleurs, sans les avoir désignés par le titre d'*Errata* que leur donne le Critique. Pline dit, en parlant de Xénocrate, *Et de sua arte composuit volumina*. J'ai traduit, *Et a écrit sur son Art*. Mon obligé Correcteur me dit: Mettez, *Et a écrit sur son Art des Volumes*. Non, certes je ne le mettrai pas. Pline m'apprend bien que Xénocrate a composé sur son Art plus d'un rouleau, *volumen*, mais j'ignore si cet Artiste a écrit des Volumes, c'est-à-dire, s'il a fait un nombre très-considérable de Livres. C'est en parlant d'un Montfaucon, d'un Calmet, d'un Ecrivain extraordinairement fécond, qu'un homme qui fait le françois dit; cet Auteur a écrit des *Volumes*. Pour les Latins, c'est une autre affaire. Ils entendoient par le terme *Volumen*, une distinction de matiere, ou un repos dans un même ouvrage, & précisément ce que nous appelons livre premier, livre second, &c. Sans chercher plus loin, si notre continuateur d'*Errata* eût vu *Sequenti dicemus volumine*, qui termine le vingt-neuvieme Livre de Pline, il auroit su qu'en françois, on ne traduit pas *volumen* par *volume*, mais par *Livre*.

Je ne voulois rapporter qu'un trait; mais la vue d'un autre qui le vaut bien, me détermine à le rap-

lui devoir le même service. Il a oublié de mettre

porter aussi. J'avois laissé dans le premier Volume, page 42. une faute assez grossiere, & mon Censeur, en croyant la corriger, en fait une encore plus forte. Pline dit que les Statuaires Antimaque & Athenodore ont fait de belles statues de femmes : *Antimachus, Athenodorus feminas nobiles* ; & dans la Traduction, il y avoit bêtement, *des femmes de qualité*. A cela mon Correcteur dit ; *mettez des femmes illustres*. Je conviens que *nobilis* signifie quelquefois *illustre* ; mais c'est le sens du discours & le style de l'Ecrivain qui en décident. En faisant de nouvelles corrections, j'ai lu Pline avec une attention particuliere, & j'ai trouvé que pour désigner des personnes illustres, il ne se sert pas ordinairement de l'adjectif *nobilis*, mais de *celebris, clarus, illustris*, &c. & qu'il fait *nobiles* substantif, quand ce mot désigne des personnes nobles ou illustres : les exemples en sont fréquens chez les Latins. J'ai trouvé pareillement, que pour qualifier un bel ouvrage de peinture ou de sculpture, Pline employe le mot *nobilis*.

Notre Censeur qui, selon toutes les apparences, n'a pas fait ces observations, a donné tout à plein dans le panneau : il n'a pas vu qu'à son compte, Pline auroit écrit sa langue, peut-être plus mal que sa Cuisiniere ne la parloit. Quand il a dit *Nobiles Bacchas, nobilem Satyrum, nobile emplastrum, nobilis fons, Echionis sunt nobiles picturae*, &c. cela auroit signifié

cet épigraphe si convenable à la tête de son Exa-

*des Bacchantes illustres, un illustre Satyre, une em-
plâtre illustre, une illustre fontaine, Echion fit des pein-
tures illustres; & nobilissima aristolochia* devoit se
traduire par *herbe tres-illustre pour évacuer les purga-
tions des accouchées*. Il y a une foule d'exemples pa-
reils, & qui seroient aussi ridicules, si on les tradui-
soit comme ce Monsieur traduit *feminas nobiles*.

Cela n'excuse pas ma faute; aussi n'en ai-je point
la prétention, puisque je l'avoue & que je l'ai corri-
gée, en mettant *de belles figures de femmes*. Mais
j'ai en même temps voulu montrer encore ici, que ceux
qui croient avoir le privilege exclusif d'entendre Pline,
qui l'assurent même avec le ton indécent de l'invective,
sont à leur tour marqués au coin de la plus repréhen-
sible ignorance. Encore s'ils monteroient plus de mo-
destie, on pourroit gémir avec eux sur la foiblesse de
l'esprit humain. S'ils ne disoient pas, *L'ouvrage de
l'Art, traduit & commenté de votre façon, est aussi
pitoyable, que le seroit la statue que s'aviserait de
faire un petit Littérateur comme moi; si, dis-je, ils
ne s'abandonnoient pas à de telles grossièretés, on pour-
roit discuter, prouver, réfuter & même s'appesantir;*
mais il convient de les montrer à visage découvert,
& de lui répondre: *Hélas Monsieur, la statue-que
vous feriez n'attireroit pas même un examen aussi pi-
toyable que celui qu'il vous a plu de faire de la Tra-
duction & du commentaire de ma façon. Le Statuaire*

men : peut-être a-t-il cru qu'il n'en avoit pas besoin.

..... *velut agri somnia, vanæ*
Fingentur species.

HORAT. *de arte poëtica.*

a écrit : *je fais un peu votre métier ; faites le mien , afin qu'on puisse voir laquelle des deux productions fera le plus hauffer les épaules.* La réponse est une statue , le silence , ou la honte imprimée sur le front de l'homme injuste : une ame forte se rencontre ; elle se charge du dernier rôle , & voilà mon Examineur.



ENTRETIEN D'UN VOYAGEUR
AVEC UN STATUAIRE.

*An, si quis atro dente me petiverit, inultus ut febo
puer (a) ?*

HORAT. *Epod. 6.*

J'aime & j'honore les Beaux - Arts, sur - tout lorsqu'ils peignent avec succès, les objets de notre admiration. Mais je fais que si un ouvrage n'est pas encore public, il appartient à l'Auteur, & qu'on ne doit le voir qu'avec son agrément. Me seroit-il permis, dans le peu de jours

(a) L'Auteur de cet Entretien confesse qu'il n'est pas assez parfait pour tendre une joue, quand on l'a frappé sur l'autre. On pourra voir ici comme ailleurs, qu'il n'est rien moins qu'agresseur & odieux satyrique. Mais il voudroit en se justifiant, instruire par son exemple, ceux qui risqueroient ce qu'il a risqué. Le Lecteur est prié de ne pas s'y méprendre, & de se souvenir aussi, que le droit de se défendre contre des accusations injustes, fut toujours légitime. Je vais le prouver.

que je dois rester encore ici, de voir la statue de Pierre le Grand? — Jamais un homme honnête ne m'a fait cette demande, que je ne l'aie prié de me donner ses avis, & j'en ai quelquefois profité. Entrez, voyez, instruisez-moi.

Nos deux interlocuteurs s'entretiennent de la statue; mais cette partie de leur conversation étant indifférente, on la supprime. Ce qui suit ne l'étant pas entièrement pour l'Artiste, on le rapporte.

Je n'ai pas encore vu la pierre qui doit servir de base à la statue; j'ai seulement ouï dire qu'elle étoit énorme, & que vous l'aviez presque réduite à rien. Ne pourrois-je pas sans indiscretion, vous prier de m'apprendre ce qu'il en faut croire & comment vous avez raison, si le retranchement qu'on m'a dit est vrai? — Après ce qui s'est passé à la connoissance de tout le monde, & particulièrement à celle de M. de Betzky, cette imputation est si ridicule, que j'aurois peine à vous comprendre, si depuis longtemps, je n'en avois pas les oreilles rebattues. J'ai laissé dire, m'imaginant que la vérité prévaudroit. Mais enfin, il faut qu'avec vous, je démasque la haine persécutante, puisque vous m'en fournissez l'occasion. Avant de

vous répondre, apprenez-moi plus particulièrement ce que vous avez ouï dire sur cet article, & vous verrez qu'ici pour se justifier, la vérité n'a qu'à paroître. — On dit premièrement que vous auriez dû faire abattre sur le lieu même d'où fut tiré cette masse, tout ce que vous en avez fait ôter dans votre atelier; & qu'ainsi vous eussiez épargné à l'Etat, une grande partie des sommes que le transport d'un fardeau si pesant a coûté. Voilà d'une part, de quoi quelques jeunes gens se plaignent. — Ecoutez. Quand cette pierre fut trouvée, elle pesoit environ quatre à cinq millions de livres: pour la dégrossir, lui ôter une partie de son poids inutile, & lui donner à-peu-près la forme de mon modele, j'en ai fait retrancher sur la place environ deux millions de livres, suivant le calcul fait après cette opération. Je proposai de la diminuer encore & de l'approcher davantage du modele: mais on me répondit qu'il falloit absolument la transporter dans cet état; que l'opération en seroit plus singulière, & seroit, disoit-on, plus de bruit dans l'Europe; sauf, ajoutoit-on, à la diminuer après dans l'atelier. Vous voyez que l'épargne dont vous me parlez ne dépendoit pas de moi. — Cela est vrai. — Et permettez que j'ajoute un mot décisif. Vous

savez que ce n'est pas moi qui ai fait transporter cette pierre; que l'opération en fut faite sous les ordres de M. de Betzky, & que le tout fut pensé, conduit & fort heureusement exécuté par Mr. le Comte Marin Carhuri Cephalenien. Ainsi vous concevez que dans aucun cas, je ne prenois la moindre part au mérite de la difficulté vaincue; je n'avois donc aucun motif pour ne pas faire dégrossir sur la place une pierre qui n'en auroit pas moins fait de bruit dans l'Europe. — Cela est démontré. — Supposons que pour m'éviter la peine de me transporter souvent dans la forêt où étoit la pierre, ou pour quelque autre raison, j'eusse refusé d'y faire continuer le dégrossissement qu'il falloit, M. de Betzky n'eut-il pas usé de l'autorité qu'il pouvoit mettre en œuvre pour m'y contraindre? Ou bien ne l'eût-on pas fait sans moi d'après mon modele, si je m'y fusse refusé? Sans être Statuaire, chacun pouvoit juger à peu près de la forme & des mesures: ce travail fait en gros, n'est qu'un ouvrage de manœuvre. Il résulte donc qu'ayant transporté la pierre dans l'état où elle étoit, c'est qu'on l'a voulu, ou bien que j'ai donné de bonnes raisons pour n'en pas continuer le dégrossissement. Si mes raisons eussent été valables alors, pourquoi ne les se-

roient-elles pas aujourd'hui ? Encore une fois, vous voyez que l'idée d'épargner ou de n'épargner pas des sommes à l'Etat, ne me regarde en aucune sorte. — J'ignore comment votre Directeur général pourra détourner ce coup à la face du Public. — Disons aussi qu'un des motifs qui a contribué à transporter la pierre dans son état encore informe, est l'hiver. C'est en Russie, le meilleur temps pour les transports; cette saison ne permet point de retard, à moins qu'il ne soit d'une année. Mais il ne falloit pas m'attribuer ce qui n'a pu me regarder. — Je vois de plus en plus, que vous n'avez pu entrer pour rien dans tout cela.... De sorte donc que vous futes contraint de diminuer le bloc dans votre atelier ? — Assurément. Il faut même le diminuer encore, c'est-à-dire, le faire ressembler autant qu'il sera possible, à ce qu'il doit représenter. Vous savez qu'on ne fait pas une statue pour sa base, mais qu'on fait la base pour la statue. — Je comprends comment le Public, ce juge léger, a pu vous blâmer: il n'étoit pas instruit & ne pensoit guère à l'être. Tandis que vous restez tranquille à votre affaire, mille gens dont l'état est d'aller, de venir, de parler & de faire parler, s'entretiennent quelquefois de vous & de votre ouvrage, comme

d'une infinité d'autres choses, mais sans y penser..... Revenons à M. de Betzky : est-ce qu'il ne favoit pas que vous deviez diminuer encore la pierre dans votre atelier? — Je vous répète qu'il avoit vu le modele de cette roche, qu'il favoit que j'y devois conformer le bloc. Il voyoit aussi de temps en temps le progrès du travail, lorsque je faisois faire les diminutions nécessaires. Quand il ne l'auroit pas vu, ne lui en rendoit-on pas compte chaque jour? — Pourquoi donc s'est-il plaint si amèrement de ces mêmes diminutions? Chaque coup de marteau que vous faisiez donner dans le bloc, étoit *autant de coups de poignard que vous lui enfonciez dans le cœur* : ce sont ces propres mots. — Il s'en est plaint à trop de monde, pour que cette originale doléance ne me soit pas parvenue. Mais, s'il sentoit ainsi les coups de marteau, comment pouvoit-il ignorer le travail que je faisois? Si ce travail étoit mal-à-propos, pourquoi le laissoit-il faire, sachant par quelle autorité il pouvoit l'empêcher? — C'est qu'alors vous étiez encore supportablement ensemble; vous ne deviez pas avoir absolument tort. Vous vous brouillates; il fallut bien répandre que vous n'aviez pas le sens commun. Il est des hommes qui n'apperçoivent

pas le mal qu'ils se font en voulant en faire aux autres. — Sans doute. Mais les motifs secrets qui meuvent certains hommes, ne doivent pas toujours être scrupuleusement recherchés. — Avec cette belle délicatesse, louable en d'autres occasions, celui qui fait bien, reste souvent accablé sous l'oppression de la calomnie; & souvent aussi un mot vrai, un mot à propos, suffit pour l'en affranchir. — Vous savez que la statue de Pierre le Grand m'a valu quelques éloges, & que ceux qui me les ont adressés publiquement, ayant cru qu'ils devoient m'appartenir seul, ne les ont adressés qu'à moi. Ils ont pensé qu'il n'étoit pas raisonnable d'attribuer à un Directeur les succès de l'Artiste, comme il seroit injuste aussi d'adresser à l'Artiste, la louange ou le blâme que pourroit mériter un Directeur. Je ne crois pas qu'il soit besoin de vous en dire davantage. — N'en parlons plus : je vous entends de reste. Mais satisfaites je vous prie ma curiosité : faites-moi voir cette pierre dont il est tant question. — Elle est dans l'autre atelier, & nous irons à l'instant même, si vous voulez. — Vous me ferez plaisir; allons-y. Tout ce que vous m'apprenez me paroît si clair, que je ne manquerai pas dans l'occasion, de redresser ceux qui seront

ront mal informés. — Il faut donc que j'ajoute encore une circonstance. Quand on eût su que dans mon atelier, j'avois achevé d'abattre l'excédent de cette masse informe, on reprocha vivement à l'Ordonnateur, les frais du transport. Lui pour se tirer d'affaire, débita & fit débiter que c'étoit moi qui chaque jour, à grands coups de marteaux, perdoit cet argent. Le blâme une fois jetté sur moi, quelques personnes raisonnables y furent trompées comme les autres. On forgea des torts, on les mit sur mon compte; car je me trouvois là tout à propos pour satisfaire la haine de qui vous voudrez : cette méthode est bien commode. — Vous auriez plus raison encore, si vous disiez qu'elle est aisée dans une Cour, où celui qui fait & peut nuire n'a jamais tort, même quand il s'abaisse à faire après coup des accusations fausses, & qu'il employe contre un étranger des ruses clandestines. Il est dans l'ordre, vous le voyez, que personne n'ait osé dire publiquement : *c'est de-là que viendrait le mal s'il y en avoit.* — Aucune bouche ne s'est ouverte pour dire cette vérité; mais beaucoup ont répété le mensonge. Personne n'a pensé que la première idée raisonnable portoit à voir mon modèle, & à juger si les retranchemens faits à la pierre

font nuisibles, ou même inutiles, & s'ils ne font pas conformes à ce modèle fait, vu, approuvé bien avant qu'on fût quelle pierre seroit employée..... Mais nous voici arrivés. — Là voilà donc cette pierre fameuse : elle est encore de belle taille ; son transport doit être placé dans les fastes de la Méchanique , & faire époque dans l'Histoire des Arts de notre siècle. Mais où font ces *Grenats* , ces *Topases* , ces *Améthystes* que j'ai lus dans un Almanach de Gotha de 1770 ? Je ne vois là qu'un bon granite fort commun , & composé comme tous les autres de *Feld-Spath* , de *Mica* , de *Quartz* , & je vois qu'il fera durable. — Il y avoit sur un des côtés du bloc , une veine composée de parcelles mal consolidées , & de quelques parties cristallines assez grossières & très-imparfaites : à la taille , tous ces bijoux ont disparus. Si la pierre en eut entièrement été , son peu de solidité l'eût fait rejeter ; & les éclats que vous voyez çà & là n'y seroient pas restés , si on l'eût employée. Que d'ailleurs ces *Topases* de l'Almanach , ne vous surprennent pas ; elles ont été créées à Pétersbourg ; & le Rédacteur de ce qu'on en vouloit publier , me croyant peut-être dans la confidence , vint me consulter son manuscrit à la main : je le priai seulement d'y supprimer

quelques mots d'éloge que je pensois ne pas mériter, & je ne me mêlai pas du reste. — Je vois qu'on n'a pas eu le courage de se contenter d'une opération peu commune, & qu'on a aussi voulu leurrer le Public, en envoyant de tous côtés des échantillons de cette veine qui heureusement n'existe plus dans votre base. A présent que j'ai l'objet devant les yeux, dites-moi je vous prie, quelles étoient les trois dimensions de la pierre, quand on l'apporta, & à quelle mesure vous l'avez réduite. — Ce bloc avoit 37 pieds de longueur, sur 21 de largeur & 22 de hauteur. Depuis que je l'ai fait diminuer dans l'atelier, il a 37 pieds de longueur, sur 21 de largeur, & sur 17 de hauteur, attendu que j'en ai fait baisser trois à quatre pieds conformément à mon modèle, & à l'élevation qu'il convient de donner à la statue. — Je vois encore le parement d'un côté, l'autre est engagé dans ce massif de briques; & voici par les deux bouts, les entailles qui servoient à placer les étaies pour assurer la pierre sur son châssis de transport: elles me disent tout... Mais au lieu d'ôter trois à quatre pieds de pierre sur la hauteur, n'auriez-vous pas dû enfoncer le bloc dans le sol, jusqu'à la mesure qu'il vous falloit? Vous eussiez donné plus de vé-

rité à votre roche emblématique ; elle auroit vraiment sorti de terre , & , dit-on , la peine & les frais de ce travail eussent été moindres : on vous fait aussi ce reproche. — Je ne puis m'empêcher de sourire de l'observation sur la vérité de l'emblème. J'admire comme le jugement s'obscurcit dans les choses les plus simples , lorsqu'il est une fois prévenu par des discours. Je conviendrais même , si l'on veut , que la sommité d'une roche qui sortiroit naturellement de terre , & l'Empereur en personne sur un cheval de ses écuries , auroit bien plus de vérité. — Je ne fais si je mérite la plaisanterie ; puisque ce n'est pas moi à beaucoup près , qui vous fais ce reproche. — Pardonnez-la donc ; & continuons avec le bon sens & la droiture qui nous conviennent. Cette roche ne fut-elle enfoncée que d'un pouce dans le pavé , l'illusion sera parfaitement égale à celle d'une roche enfoncée de quatre mille pieds dans terre. Il reste à savoir si les frais du travail pour enlever le trop de hauteur , sont en pure perte. Voici une dalle d'environ douze pieds de longueur sur autant de largeur ; elle en provient , & vaudroit bien peu si elle n'égalait pas les frais de ce travail.

Ne voyez-vous pas que c'est le meunier , son

Éls & l'âne. Si j'avois enfoncé le bloc dans la terre, on eût dit : c'étoit bien la peine de l'en tirer pour l'y remettre : en taillant l'excédent du sommet, on auroit eu un beau morceau de reste ; on a mieux aimé l'enfourir. Le voilà ce Public du moment, inquiet, inattentif, & toujours empressé de juger ce qu'il n'entend pas, ce qu'il ne voit pas. — Et qui ne changera pas. Mais revenons à votre bloc. Quelles font les autres diminutions que vous avez jugé convenable d'y faire ? — Vous pouvez remarquer que j'ai particulièrement ôté de la pierre aux deux côtés vers le sommet, pour ne lui donner que 10 à 11 pieds de large, au lieu des 21 pieds qu'il y avoit ; & que par un talus qui conduise l'œil au plan sur lequel doit poser le cheval, ce plan n'ait que huit pieds de largeur environ. J'ai voulu, comme un autre Statuaire, qu'on vit d'en bas, les cuisses, les jambes & les pieds du cheval. Je n'ai fait aucune autre diminution sensible, si ce n'est pour faire ressembler le bloc au modèle, & pour lui ôter sa forme ratatinée ; il falloit que le cheval gravît une pente douce (x). — Vos réponses sont

(x) A mon départ de Pétersbourg, la base n'étoit pas entièrement achevée. J'y aurois peut-être indiqué,

si claires, si satisfaisantes, mes questions si importunes, l'objet parle si bien de lui-même, que j'ai honte de les faire. Mais puisque nous y sommes, il faut tout dire. On répand encore qu'après avoir coupillé cette pierre, vous êtes obligé d'y ajouter des morceaux. — La première assertion est une sottise; la seconde, une vérité. La pierre, comme je vous l'ai dit, avoit trente-sept pieds de longueur, lorsqu'elle entra dans l'atelier, & c'est encore sa mesure. Mon modele a cinquante pieds de longueur environ à sa base: il faut bien que, soit à un des bouts seulement, soit à tous les deux, on rapporte à cette base, une douzaine de pieds, si on ne veut pas que la statue soit maussadement guindée sur un billot, sans grace, ni air de grandeur, de vérité & de solidité. M. de Betzky fait tout cela: c'est à cette intention que pour l'ajouter au devant de la base, il a fait venir aussi le moyen bloc que vous avez vu à la porte de l'atelier, & qui fut autrefois détaché de la grosse pierre: on croit, sans trop le savoir, que

par quelques arbustes en bronze & placés dans la partie que l'Empereur a déjà parcourue, les progrès que son regne fit faire à la Russie. J'en avois parlé; j'ignore si on l'a exécuté, & je consens même à l'ignorer toujours.

se fut par un coup de tonnerre. Vous comprenez tout cela. — Si bien que je vous prie de ne pas me l'expliquer davantage. Soyez certain que je comprends aussi, que le tonnerre glisse sur une roche de granite ; mais qu'à l'aide de quelques filtrations , une forte gelée peut la fendre. Mais je ne veux pas trop abuser de votre complaisance. — Vous en abusez si peu, que je vais vous faire une autre observation. Si vous eussiez vu cette pierre dans la forme qu'elle avoit en arrivant ici , elle vous paroîtroit agrandie , malgré ces diminutions qui font tant de bruit , & , comme vous voyez , qui étoient indispensables. Baissez des parties , de quelque objet que ce soit , vous ferez paroître les autres plus élevées : c'est , dit-on , un secret de l'Art. Pour moi je ne reviens pas de ma surprise , quand je vois ce secret ignoré des hommes qui tiennent le sceptre des Beaux-Arts. . . . Est-ce ma surprise qui vous fait rire ? — Non en vérité. Ce sont les bonnes gens qui vont de côté & d'autre répétant tout ce que je viens de vous rendre. Il me semble voir un bloc de marbre quarré , placé chez un Statuaire. Si lorsque la statue qu'il en doit faire est ébauchée , on venoit lui dire qu'il ne fait ce qu'il fait , attendu que l'intention de ceux qui lui fournis-

fent le marbre , est que le bloc reste quarré , mais que la statue n'en soit pas moins faite. — Votre comparaison n'est que juste , & c'est apparemment ce qu'on vouloit que je fisse. — Je n'ai plus qu'un mot à vous dire , & c'est pour y venir que j'ai voulu vous entendre. Publiez , je vous prie , notre conversation. — J'ai peine à croire qu'il en soit besoin ; les absurdités que nous avons vues , sont si frappantes que les hommes tant soit peu sensés. — Ne vous y fiez pas. Je fais ce que je vous conseille : il est inutile de m'expliquer davantage. Mais assurez-vous bien que tout ce que je vous ai dit , est accredité dans plus de têtes que vous ne pensez , parmi lesquelles vous seriez fort surpris d'en trouver de très-sensées d'ailleurs , & qui peut-être par indolence , donnent , comme la multitude , dans les fots contes qu'on a pu faire , & qu'on écrit à droite & à gauche. — Mais au moins l'Impératrice ne les croira pas. — Vous vous moquez. Quand elle verra la statue sur sa base , & qu'on lui dira pour la millieme fois , que cette pierre étoit bien plus grosse , ira-t-elle une toise à la main , vérifier sa mesure relative au modele , qu'on aura soustrait ou brisé ? — Eh bien , je suivrai donc votre avis , pour que chacun voye à qui l'Art & l'Ar-

tiste furent livrés à la Cour & sous la protection de l'illustre CATHERINE, sur-tout pendant les quatre à cinq années de trop que j'y restai. Il me vient cependant un scrupule. M. de Betzky est un vieillard octogénaire, il est décoré d'un cordon bleu; il occupe de belles & grandes places; il est favorisé de l'Impératrice. Or, je vous demande s'il est prudent à moi, selon certaines maximes, d'avoir raison tout haut contre lui, & si ses serviteurs ne diront pas que j'ai fait *un libelle atroce contre son Excellence*; car vous savez que c'est leur refrain actuel pour désigner la description exacte qui paroît enfin, du transport de la pierre: il n'y est fait mention de M. de Betzky, que comme il convient & selon la part qu'il eût & dût avoir à ce transport: mais c'est un crime à Pétersbourg. — Quand vous m'aurez dit quel âge, quel cordon, quelle place & quelle faveur dispensent d'être juste, je vous répondrai. Quand vous m'auriez prouvé que vous êtes un enfant, que vous êtes venu courir l'aventure à la Cour de Russie, que vous n'en avez pas été demandé avec distinction à celle de France, dans un tems où vous ne pensiez, ni à la Russie, ni à la statue de Pierre le Grand; en un mot, que vous êtes sans aveu, sans état, sans talent dans vo-

tre Art, fans conduite, un vrai pauvre diable, que fais-je encore, je vous engagerois à repousser l'injustice & la calomnie. Mettez-les dans tout leur jour, & vous servirez l'humanité que tant d'autres déshonorent. — Je ne veux parler de tout cela qu'avec économie: cependant j'avoue que si chaque honnête homme qu'on accable d'imposture, suivoit votre conseil, certains charlatans n'en imposeroient plus avec tant de hardiesse. Mais ne va-t-on pas crier que j'attaque? Ne vais-je pas appeller de nouvelles calomnies? — Vous n'attaquez pas, vous repoussez d'indignes attaques; & si j'étois à votre place, voici ce que je me dirois: *J'ai tant éprouvé de ces horreurs, qu'il n'est guère possible d'en employer de nouvelles contre moi; je dois donc choisir entre l'honneur pur, & les coups des méchans qui laissent leur empreinte.* — Hé bien, qu'ils reviennent; si j'ai su les repousser, je le saurai bien encore: mon choix est fait.... La mort seule me feroit taire; mais l'indignation publique redoubleroit sur ces gens-là, qui n'auront d'autre moyen de me réduire au silence, qu'en me laissant enfin tranquille.

A St. Pétersbourg, Janvier 1778.



SECOND ENTRETIEN

D'UN VOYAGEUR AVEC UN STATUAIRE.

Comme il se pourroit que le lecteur n'eût pas sous la main la feuille où M. Linguet parle de la statue équestre de Pierre le Grand, il est bon de placer ici ce qu'il en dit; l'entretien suivant n'en sera que plus intelligible. Après avoir parlé de l'inondation qui affligea Pétersbourg & ses environs, le 10 Septembre 1777; après avoir publié que LES EAUX SE SONT ÉLEVÉES JUSQU'AUX FENETRES DU PALAIS (a), sans penser que si ce malheur fût arrivé, toute la ville étoit submergée, M. Linguet continue ainsi, pag. 344, N°. XIV.

„ Un autre événement singulier, mais moins
 „ triste, peut intéresser, dans le même pays,
 „ les hommes curieux des incidens extraordi-
 „ naires.

„ La Russie, depuis plusieurs années, fait tra-
 „ vailler à un monument érigé à la gloire du

(a) Elles monterent jusqu'à six pouces au dessus de l'appui des foupiraux de cave: trois pieds environ, furent toute la hauteur.

» *Czar Pierre I*, son créateur, en quelque for-
 » te, pour ce qu'on appelle la *Gloire*; c'est une
 » statue équestre. On a imaginé de le repré-
 » senter *galoppant* sur un rocher; idée à laquelle
 » on a beaucoup prodigué d'éloges, & qui pour-
 » roit bien ne pas paroître si merveilleuse à la
 » postérité.

» Les statues sont faites pour lui conserver
 » les traits d'un homme célèbre. Cette inven-
 » tion est malheureusement plus souvent prosti-
 » tuée à la flatterie, que consacrée à la recon-
 » noissance. Mais enfin, quel que soit son ob-
 » jet, l'individu qu'elle expose aux regards du
 » public, doit y être présenté dans une attitude
 » paisible qui n'altère point la figure, & ne
 » cause d'autre sensation au spectateur, que
 » celle de la curiosité satisfaite.

» Il seroit ridicule de donner à ces effigies
 » la position d'un *Lutteur*, ou d'un maître d'*Es-*
 » *crime* en exercice. Est-il plus raisonnable de
 » leur donner celle d'un cavalier emporté par
 » sa monture?

» Si dans quelques tableaux on souffre un
 » Prince, ou un Général, placé sur un cheval
 » animé, c'est que cette position rappelle des
 » batailles auxquelles il est censé avoir présidé:
 » ce sont d'ailleurs des courbettes, des airs de

„ manege que l'on donne au courfier, & non
 „ pas l'action précipitée du galop.

„ Elle feroit contraire à la destination même
 „ de la statue ou du portrait, dont l'essence est
 „ de rester sous les yeux du spectateur : il ne
 „ faut donc pas leur donner une impulsion qui
 „ semble tendre à les lui dérober. Première ob-
 „ servation qui pourroit rabattre une partie de
 „ l'enthousiasme, avec lequel on a célébré le
 „ monument de *Pétersbourg*.

„ Ensuite, ce n'est pas sur un terrain plat &
 „ facile qu'on a posé la figure du Prince. C'est
 „ sur une roche raboteuse & escarpée; c'est à
 „ travers ces obstacles qu'il s'élançe pour arri-
 „ ver, dit-on, à la gloire.

„ Il y a des allégories propres à réussir dans
 „ la peinture verbale qui ne parle qu'à l'esprit,
 „ & qui sont interdites à la poésie du ciseau ou
 „ du pinceau, dont la destination est de n'ar-
 „ river que par les yeux à l'entendement, &
 „ celle-là me semble en être un.

„ Le Sculpteur ou le Peintre n'ont qu'un mo-
 „ ment à saisir : il faut donc que celui auquel
 „ ils s'attachent soit tellement sensible, telle-
 „ ment développé, qu'il ne puisse occasionner
 „ aucune méprise. Toute allégorie qui exige un
 „ commentaire, est mauvaise. Or il me semble

„ que l'action d'un homme qui court en a
 „ grand besoin , quand on veut s'en servir pour
 „ désigner un héros pressé d'arriver à l'immor-
 „ talité. Figurer par des rochers matériels les
 „ obstacles moraux qu'il a à vaincre , c'est trop
 „ associer son cheval au succès de ses efforts.

„ La plus belle de toutes les allégories , la
 „ plus ingénieuse , parce que c'est la plus na-
 „ turelle & la plus intelligible , c'est celle de la
 „ galerie de *Chantilly*. La Renommée tient un
 „ livre , où sont écrites les grandes actions du
 „ *Grand Condé* : elle en arrache plusieurs feuil-
 „ lets , sur lesquels on lit les noms de celles
 „ qu'il avoit faites en servant contre la *France*.
 „ Voilà une idée vraiment poétique , une ima-
 „ gination admirable : mais celle de faire ga-
 „ loper une statue au milieu des petits précipi-
 „ ces de sa base , n'a ni justesse , ni grandeur.

„ Ce n'est pas tout : ce support auroit pu ,
 „ comme le reste de la machine , être construit
 „ par l'Art. Il auroit été facile de creuser des
 „ fondrières , d'élever des roches bien pointues
 „ sur ce plan que la monture impériale devoit
 „ fouler aux pieds. En le fabriquant ainsi de
 „ pièces rapportées , il en auroit moins coûté ,
 „ & l'effet du monument , quel qu'il soit , n'en
 „ auroit pas été moindre.

„ Ce n'est pas ainsi qu'on a raisonné en *Russie*.
 „ On a cru qu'il feroit bien plus *glorieux* de
 „ grimper le *Czar* sur un gros rocher naturel
 „ d'une seule piece. Après de longues recher-
 „ ches, on a enfin trouvé au fond d'un marais,
 „ éloigné de plusieurs lieues de *Pétersbourg*, une
 „ masse énorme, pesant, dit-on, plus de *trois*
 „ millions de livres: on a fait des dépenses énor-
 „ mes aussi pour l'arracher de la vase où elle
 „ croupissoit, pour la rouler jusqu'à *Pétersbourg*,
 „ pour la dresser sur la place qu'elle devoit éca-
 „ ser. Les *Titans Russes* qui ont remué cette
 „ espece d'*Ossa*, ont le plaisir de la voir aujour-
 „ d'hui servir de piédestal au Dieu qu'ils vé-
 „ nerent.

„ N'y a-t-il pas plus de puérité, que de
 „ vraie noblesse dans cette ostentation?

„ Quel en est l'objet? Quel en est l'avanta-
 „ ge? Quelque prodigieux que soit le prétendu
 „ rocher, ce n'est cependant qu'un amas de
 „ pierres, dans l'assemblage desquelles le maçon
 „ auroit pu suppléer la Nature: pour l'admirer,
 „ il faut être instruit qu'il est d'un seul morceau,
 „ & encore cette admiration qu'il arrache, est-
 „ elle d'un étonnement passager. Il n'y a per-
 „ sonne qui ne dise en réfléchissant, voilà bien
 „ de l'argent perdu.

„ Quel mérite ajoute à la *colonnade du Lou-*
 „ *vre* la longueur de deux pieces dont est for-
 „ mé le frontispice qui la couronne ? L'amphi-
 „ théâtre de *Nisime* est composé de bancs de 25,
 „ de 30 pieds de long : mais si l'Architecte avoit
 „ employé de belles pierres de taille ordinaires,
 „ bien jointes, son édifice seroit-il moins ma-
 „ gnifique, moins solide ? Est-ce une vraie
 „ beauté que celle dont il faut avertir les gens
 „ qui la regardent ?

„ Enfin une dernière remarque que l'on peut
 „ se permettre sur ce monument, c'est que l'Ar-
 „ tiste ayant eu l'ambition de fondre la statue
 „ qui est colossale, d'un seul jet avec le cheval,
 „ l'a manquée en partie, quoique dans le tems,
 „ on ait publié qu'il avoit parfaitement réussi.
 „ Il a fallu réparer ; il en a refondu la moitié.
 „ Cela sera rajusté si proprement, dit-on, qu'il
 „ n'y paroîtra presque pas.

„ Mais alors, il auroit, ce me semble, été bien
 „ plus simple de fondre, dès la première fois,
 „ en deux parties. Si l'Artiste n'avoit pas eu la
 „ gloire de paroître étendre les bornes de son
 „ art, il n'auroit pas eu la honte aussi de se
 „ voir forcé réellement de reculer, & d'en re-
 „ venir au procédé sûr, que des Artistes plus
 „ vulgaires suivent sans orgueil.

„ Ce Sculpteur paroît en tout être un peu du
 „ caractère de ce *Macédonien*, qui propofoit à
 „ *Alexandre* de tailler le mont *Athos* en ftatue,
 „ avec une ville dans une main, & dans l'autre
 „ une coupe qui verferoit un fleuve dans la mer.
 „ Il eft vrai que les idées *gigantesques* de l'Ar-
 „ tifte de *Pétersbourg* ne font pas tout-à-fait
 „ auffi exaltées, mais le climat eft bien diffé-
 „ rent: fur la *Baltique* on ne roule qu'un ro-
 „ cher, en *Syrie* on voudroit ébranler les mon-
 „ tagnes”.

E N T R E - T I E N.

JE ne comptois plus refter ici que peu de
 jours, mais quelques affaires ont retardé mon
 départ. J'en profite pour vous revoir, & caufer
 enfemble d'une lecture que je fis dernièrement.
 — Les livres, dit-on, reffemblent aux hom-
 mes: dans la quantité il s'en trouve un petit
 nombre de bons. Quelle étoit votre lecture? —
 Un journal qu'un François, connu d'ailleurs,
 eft allé faire à Londres: le lifez-vous? — J'em-
 ploie mes loifirs à d'autres lectures. — Vous ne
 savez donc pas ce qu'on y dit de la compofi-
 tion de votre ouvrage, de fa fonte, & du tranf-

port du rocher qui sert de base à la statue de l'Empereur? — Pardonnez-moi: on m'a prêté le N°. XIV. — Eh bien, qu'en dites-vous? — Ce que j'ai dit mille fois: que cette manie de trancher aveuglement sur les productions des Beaux-Arts, fait hauffer les épaules aux Artistes, même les plus médiocres, & à tous les hommes de bon sens. — Cependant, si je n'eusse pas vu l'ouvrage avant d'avoir lu la feuille, j'aurois, à quelques égards, donné raison au journaliste: mais ce que j'ai vu ne ressemble point à ce que j'ai lu. — Voilà le danger de ces critiques hazardées, & annoncées d'un ton magistral. Elles obscurcissent, elles pervertissent le jugement d'un lecteur séduit par le style. On trouve une décision toute faite, on l'adopte d'autant plus volontiers, que l'Auteur est reconnu pour éloquent, pour homme d'esprit, & qu'il entretient la paresse de ceux pour qui il écrit. Peu de ses lecteurs disent: *mais pour savoir s'il a raison, il faudroit voir l'objet qu'il censure, & ne pas s'en tenir à un homme qui parle, qui parle, qui parle.* — Aussi verrai-je à Strasbourg le mausolée du Maréchal de Saxe. Il y a là une certaine pierre *rejetée* si déraisonnablement, qu'elle *défigure* la composition. — Je vais faire les frais du voyage, & vous montrer la gra-

vure de ce monument..... Vous voyez que cette pierre ne doit point se rabattre sur les pieds du guerrier, comme l'affure faussement le journaliste. Elle glisse entre le socle & le haut du Sarcophage, enforte qu'en la supposant levée perpendiculairement sur la largeur, elle seroit de quelques pouces au dessous de la dernière marche; c'est-là qu'elle sera, quand le Maréchal aura tout descendu. La distance & la profondeur, formées par cette gorge qui regne autour du bord extérieur de la tombe, laisse entre elle & le socle, un enfoncement qui suffit de reste. Voilà pourtant ce qu'on appelle un des plus grands défauts de cet ouvrage, *celui qui est inexcusable*. Comme cela est vu! — Et moi j'appelle cette manière de voir, un des plus étranges phénomènes de la vision qu'on ait jamais lu. — C'est aussi de cette prétendue faute, mille fois reprochée, que vous trouvez dans des *Mémoires secrets*: *Il faut convenir, malgré tout ce qu'on dit pour excuser l'Artiste, que c'est une faute de bon sens*. Voilà comme ces Messieurs voient, parlent & informent le public qui les lit, & ne connoît pas l'ouvrage (b). — Revenons à la

(b) Voyez *Mémoires secrets*, Tom. V. page 173. annales 1771.

statue de Pierre le Grand , ou plutôt à sa base , pour le transport de laquelle on a fait , dit-on , des *dépenses énormes*. — Ce reproche a d'abord un vice , en ce qu'il paroît s'adresser à moi , qui n'eus aucune part ni au transport , ni à la dépense. J'avois cru que cette base seroit construite de pieces de rapport bien appareillées , & les modeles que j'avois faits de toutes les coupes ont resté assez longtems dans mon atelier , pour attester qu'une pierre d'un seul bloc étoit loin de ma pensée. Mais on me la proposa ; j'admirai & je dis : apportez , la base n'en sera que plus durable. — Vous conviendrez au moins , qu'on a mis à ce transport bien de l'argent perdu. — Bien de l'argent perdu ! Mais vous n'y pensez pas. Quand un Souverain fait exécuter de grands travaux par des ouvriers de son pays , il fait vivre eux & leur famille ; c'est de l'argent qu'il distribue à la plus nécessaire partie de ses sujets , & qui rentre par les canaux accoutumés , dans les coffres du Prince , comme par l'achat de quelques marchandises , dans la circulation générale. — Assurément : mais ne font-ce pas autant de mains enlevées à des travaux plus utiles ? — La Pierre fut transportée pendant les hivers ; saison où l'ouvrier de l'espece qu'il falloit , ne peut travailler aux bâti-

mens en Russie. Aucuns travaux d'ailleurs ne souffroient de retard, soit l'été, soit l'hiver; car le transport à part, on travailloit aussi l'été, mais peut-être avec moins d'hommes; dans le fort du travail, on en employa plus de mille. — Je conviens que ces dépenses, loin d'être perdues pour un Souverain, réunissent le double avantage d'occuper son peuple en soulageant ses besoins. Belle ostentation! sur-tout quand, par leur sagesse, les Rois y joignent tout ce qui peut assurer la félicité publique. Mais encore, combien a coûté ce transport & le travail pour former la roche selon le modèle que vous avez fait? — En tout, jusques à présent, 70000 Roubles, ou environ 31500 Livres. Supposons qu'en faisant la base de plusieurs morceaux, il en eût coûté la moitié moins, il résulteroit que 157500 Livres de moins auroient été réparties sur des ouvriers Russes. Et parce qu'une Souveraine, dont les ressources sont immenses, aura répandu le double sur un millier de ses sujets, on oseroit le trouver mauvais! Ce seroit le comble de la déraison & de l'inhumanité. Mais le travail d'un appareillage eût presque autant coûté que le transport d'un seul bloc, & le monument n'auroit pas été à beaucoup près aussi solide. Ajoutons d'ailleurs, que

les matériaux restans après le travail qui a donné la forme & la proportion à la base, peuvent monter en valeur à presque la moitié des dépenses. — J'ai toujours pensé que si deux ou trois honnêtes gens vouloient s'accorder, ils pourroient confondre mille détracteurs. — Je voudrois bien savoir ce qu'eût dit le nôtre, s'il eût fait des journaux du tems de Sémiramis. Qu'eût-il pensé de cette pierre qu'elle fit, dit-on, transporter depuis les montagnes d'Arménie, jusques vers Babylone? Le bloc, en ne comptant le pied cube qu'à 200 livres pesant, devoit être de seize millions de livres; nous le supposons quarré dans toute sa longueur. Si dans la carrière, il avoit été taillé en obélisque, il n'étoit plus que de six à sept millions. Quelque parti que nous prenions, c'étoit au moins le double de notre bloc de trois millions de livres (c). — Vous me rappelez le trait, mais j'ai oublié la mesure de la pierre. — Elle avoit 130 pieds de longueur sur 25 d'épaisseur, & autant de largeur. Le trajet qu'elle fit, tant par terre que sur le fleuve, (l'Euphrate sans doute) dût être au moins de 300 lieues, tandis que la nôtre ne fit que six verstes par terre, environ

(c) Voyez Diodore de Sicile, liv. 11. chap. 11.

une lieue & demie , & quatorze par eau , environ cinq lieues. Allez comparer nos 315000 Livres avec les frais de ces travaux ! Mais ces ames-là n'étoient pas rétréciés , quand il s'agissoit de leur gloire ; la mesquinerie n'étoit pas leur toise : & par le seul endroit où nous les envisageons , elles ont encore de quoi nous étonner (*d*). — Laissons Sémiramis & quelques autres de sa trempe , qui ont fait de belles & grandes choses en plus d'un genre , & revenons à votre ouvrage. N'avez-vous pas été bien humilié , quand vous vous êtes vu reprocher *l'ambition de fonder une statue colossale d'un seul jet avec le cheval* , puisque vous avez été ensuite forcé d'en revenir au procédé sûr que des Artistes plus vulgaires suivent sans orgueil ? —

(*d*) Les *Mémoires secrets* déjà cités , disent en toutes lettres , que la Pierre de Pétersbourg , calculée selon les proportions de sa masse entière , donne un résultat de trois milliards deux cent milliers. Ils disent aussi ; le transport de ce Rocher énorme , trainé plus de quarante lieues de loin , surpasse de plus de deux tiers les travaux des Romains en pareil genre , puisque l'Obélisque le plus énorme qu'ils ayent voituré , n'avoit que neuf cent milliers de poids (tom. VI. page 31.) D'où il est démontré que ces *Mémoires secrets* , pourroient l'être encore davantage.

232 SECOND ENTRETIEN D'UN VOYAGEUR

Ajoutez donc, comme ce Journaliste, que *si je n'avois pas eu la gloire de paroître étendre les bornes de mon art, je n'aurois pas eu la honte aussi de me voir forcé réellement de reculer.* Depuis plus d'un siècle, toutes les statues équestres & colossales, fondues en Europe, sont d'un seul jet. Les Kellers, célèbres fondeurs de profession, réussirent fort mal à la statue équestre de Louis XIV. Celle de Bordeaux manqua jusqu'à la moitié, & la partie supérieure qu'on y rejoignit, le fût précisément comme j'ai rejoint la mienne: aussi n'y paroît-il pas plus à l'une & à l'autre, pour la jonction du bronze & pour la solidité de la statue, que si elles eussent entièrement réussi du premier jet. Le mauvais quolibet du journaliste, *il n'y paroitra presque pas*, est donc un de ces mots inspirés par un motif que je ne dois pas nommer.

Les statues pédestres ne sont pas exemptes de tout accident, puisque M. Meyers, très-bon fondeur Suédois, manqua, sans ressource, la statue de Gustave Vasa. Je vous en dirois bien d'autres; mais passons. Je fais une chose honnête, risquable & pénible, à laquelle on m'engage; il y arrive un accident; je redouble de soins pour la réparer, j'y réussis (ce qui en aucune langue ne s'appelle *reculer*) & ce Jour-

naliste me parle de honte ! Il ne fait donc pas qu'un accident qu'on répare, ne fut jamais un déshonneur ? Pourquoi ose-t-il parler de honte ? Pourquoi dit-il ce qu'il ne fait pas, sans qu'on l'y oblige ? Hélas, à qui prête-t-il sa plume (e) ! Sans qu'on l'y oblige, avez-vous dit. Je le veux croire ; mais que savez-vous, si on ne l'y a pas engagé ? Tout ce que je puis vous assurer, c'est qu'il a mal entendu ses instructions, ou qu'elles étoient fort gauches. Nous allons voir s'il a mieux compris le reste.—Ne vous y attendez pas. Un homme qui annonce le déplaisir que lui font les éloges d'un ouvrage qu'il ne connoît pas, & qui débute par l'envie de rabattre ces éloges, est jugé sur l'étiquette. Si je parlois avec le Journaliste, voici ce que je lui dirois ; “ Vous n'avez pas vu mon ouvrage , „ vous ne pouvez donc en parler que sur un

(e) Daniel de Volterre eut un pareil accident, *ma, dit Vasari, non dimeno, considerato il toutto trovò la via da rimediare a tanto inconveniente. Ecosi..... gettando la seconda volta, prevalse la sua virtù a gli impedimenti della fortuna.* Pourquoi ce langage est-il si différent de celui de M. Linguet ? C'est que Vasari n'est ici qu'un homme ordinaire, & qu'il dit la chose comme elle s'est faite.

» rapport. Jusqu'à votre feuille, les rapports
 » étoient favorables à l'idéal de cette composition :
 » vous en convenez, puisque vous vous présen-
 » tez *pour rabattre*, dites-vous, *une partie de*
 » *l'enthousiasme avec lequel on a célébré le monu-*
 » *ment de Pétersbourg*. Etes-vous bien sûr que
 » ceux d'après qui vous parlez, n'aient aucun
 » reproche à se faire ? Car j'aime mieux vous
 » croire trompé que trompeur de votre chef". Je
 pourrais lui demander encore, s'il est honnête
 de déchirer publiquement un ouvrage avant
 qu'il soit public ? Mais on lui a prodigué des
 éloges. C'est, peut-être, qu'il y a moins à rou-
 gir de risquer trente éloges que de hasarder une
 injure.—Votre argument, quoique bon, pour-
 roit ne pas aller au fait ; car un papier Anglois
 raisonne, m'a-t-on dit, à peu près comme le
 François ; mais enfans d'un même pere, que
 nous importe lequel soit l'ainé ? Difons hardi-
 ment, si cela est, *cæci sunt & duces cæcorum* ;
 laissons-les tomber dans la fosse, & continuons
 notre conversation.

Que direz-vous de votre *Cavalier emporté par*
sa monture, quoique chacun voye que le cheval
 arrêté par la main du héros, en est à son der-
 nier pas, & qu'il exprime l'instant d'immobi-
 lité qu'on voit toujours, & qui est nécessaire

dans l'arrêt de ce galop ? Pour peu qu'on soit Ecuyer, sans l'être même, on apperçoit aussi le léger mouvement d'élévation d'un cheval retenu dans son galop. Mais l'expression de la croupe, des jarrêts & des jambes de derriere, est d'une telle évidence, que le prononcé du Journaliste fait pitié à ceux qui voient la statue. On sent bien qu'écrivant de ce qu'il n'a pas vu, de ce qu'il ne connoît pas, il doit mal en raisonner ; avec un peu de sens ou de réflexion il l'auroit senti, il n'auroit pas pris ce ton décisif & docte, qui n'en impose qu'aux fots.—Puisque cela est si visible, je n'aurois qu'à prendre notre léger Aristarque par la main, & l'amener, tout en causant, jusqu'à Pétersbourg : il y verroit que son reproche n'a pas l'avantage d'être juste.—Il a bien un autre avantage, & tout aussi mal-adroît. En croyant censurer votre cheval, ce Journaliste blâme tous ceux dont la bride lâchée leur donne, quoique sur le bord du focle, l'air de marcher toujours ; d'aller par conséquent se précipiter homme & cheval, & de ne pas rester comme le vôtre, sous les yeux du Spectateur. Je suis loin de blâmer vos confreres : sans doute ils ont senti l'in vraisemblance, & se sont soumis à l'usage tout absurde qu'il est. En faisant un cheval

arrêté par le cavalier, ils eussent pu répondre du moins à la question, *où va-t-il ?* Ainsi du reproche inconsideré que vous fait le Journaliste, il résulte que votre ouvrage répondant aux deux questions, *d'où vient-il ? & où va-t-il ?* ne présente aucune invraisemblance. Mais chaque Héros n'offre pas toujours au Statuaire ce que le vôtre vous inspira. — Je n'ai pensé qu'à rendre mon sujet le plus naturellement qu'il m'a été possible ; & si mon talent eût égalé sa sublimité, je lui aurois donné bien plus d'ame encore..... Mais pour sentir la valeur de cette décision, *c'est trop associer son cheval au succès de ses efforts*, consultons premièrement la nature ; puis rappelons-nous ces beaux vers du grand Racine :

*Ses superbes coursiers, qu'on voyoit autrefois,
Pleins d'une ardeur si noble, obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant, & la tête baissée,
Sembloient se conformer à sa triste pensée.*

& laissons dire M. le Journaliste ; puisqu'un cheval peut *associer* sa pensée au bon ou au mauvais succès de son maître. — Vous êtes heureux de n'avoir pas été des premiers à mettre une couronne de laurier sur la tête d'un Héros sculpté ; car on vous eût dit : *c'est trop associer*

des feuilles d'arbres aux succès de ses efforts. Je veux vous dire encore quelques mots, qui en valent bien la peine. *Ces courbettes & ces airs de manège*, que vous auriez pu donner au courrier de Pierre le Grand, n'auroient-ils pas mieux rappelé le caractère de votre Héros qu'un galop naturel? *Ces fondrières qu'il eût été facile de creuser*, & *ces roches bien pointues*, qu'il falloit élever sur ce plan que la monture impériale devoit fouler aux pieds, comment vous en pourrez-vous tirer? Voilà le grand, le sublime de votre art; & c'est ainsi qu'on l'enseigne aux Artistes ambitieux, qui font *de petits précipices*; quoique votre base, dont la pente est douce, n'en ait aucun. Répondez-moi sans rire.—J'aime mieux en rire avec vous; (car je ne fais rien de plus risible), & vous donner un problème à résoudre. Le Journaliste avertit, par une adresse qui enveloppe tous ses cahiers, que *les principaux événemens du siècle y sont consignés avec des réflexions très-impartiales*; & pourtant le seul article que nous examinons, est un petit répertoire d'erreurs & de partialité.—Tout cela peut s'accorder. S'il est impartial, il est très-ignorant en fait de Beaux-Arts: s'il n'est pas ignorant, il est très-partial; choisissez. Mais n'oubliez pas que les injures, même spirituelles,

ne gâtent pas plus une bonne production que les éloges outrés n'en raccommoient une mauvaise.—C'est - à - dire que me voilà tout aussi avancé que je l'étois avant ma question. J'avois tort aussi de vous la faire, puisque ceux qui sont réduits à dire, que *les statues sont faites pour conserver à la postérité les traits d'un homme célèbre*, & qui s'en tiennent là, déclarent leur ignorance sur l'objet des statues héroïques. Vous érigez - vous en Législateur? n'en fachez pas moins que ceux à qui vous donnez des loix. Savez-vous écrire? ne donnez pas à vos phrases un tour équivoque; ne dites pas que la statue d'un homme célèbre *ne doit causer d'autre sensation au Spectateur que celle de la curiosité satisfaitte*. Mettez alors *populace ignorante* à la place de *Spectateur*; car il peut s'en trouver qui exigent de l'art tout ce qu'il doit présenter à l'esprit.

Belle *Atalante*! votre course légère va vous dérober à nos yeux; & depuis tant de siècles que vous courez si bien, sans changer de place, nous n'avons pas encore eu l'esprit de vous briser! Postérité sotte que nous sommes! nous applaudissons à tant d'autres statues, dont *l'impulsion tend à nous en dérober la vue*; quelle est notre démence!—Je dois vous avertir que si

L'envie vous prenoit *d'ébranler le mont Athos*, vous n'alliez pas le transporter en *Syrie* dans l'*Asie*; car nous serions obligés de le remettre en *Europe*, dans une des presque-îles de la *Macédoine*: le transport seroit de trois cent lieues pour le moins, soit que nous prenions par terre, ou que nous préférions l'embarquement.—Ne craignez rien; ce tour de force ne me sera pas reproché, ne me fallut-il, pour y réussir, qu'un coup de plume (*f*): & j'aime autant que le

(*f*) Un pareil tour de force surprendroit donc M. Falconet? Et que diroit-il, s'il voyoit M. Linguet transporter, d'un coup de plume, la Tamise à Douvres, ou faire naviguer M. de la Condamine sur le Fort Pauxis comme sur une rivière? (*) Ces faits paroissent en effet assez inconcevables; mais un de ces hommes qui ne doutent de rien, en donne une solution fort naturelle. Si avec un grain de foi, dit-il, on transporte des Montagnes; avec une bonne dose d'ignorance & d'impudence, on met tout sens dessus-dessous. Et pour donner encore plus de poids à ce qu'il en dit, il renvoie, on ne fait trop pourquoi, à un Avertissement qui se trouve à la tête de la *Théorie des Loix*; au N°. III. page 135. des *Annales politiques*, & à la *Traduction* d'un certain passage de Gro-

(*) Lettre de M. Linguet à M. de la Condamine, *Mercur de France*, 1770.

mont Athos continue de porter son ombre jusqu'à Lemnos, dans le marché de Myrrhine, & même quelques stades au-delà.—Ajoutez donc l'ancien proverbe : *le mont Athos obscurcit le bœuf de Lemnos* : il étoit applicable à ceux qui par leurs calomnies s'efforçoient de ternir mal à propos des réputations, & de jeter du ridicule sur les productions des Beaux-Arts. L'étonnant Michel-Ange vouloit, rapporte son Historien Condivi, exécuter à l'instar du Macédonien, un colosse que les navigateurs eussent pu voir de fort loin sur les montagnes de Carrare : il regretta toujours de n'avoir pas réalisé ce projet. Comme un aussi grand Artiste eût regardé en pitié le N°. XIV !

Nous aurions bien encore quelque chose à dire sur les allégories & les décisions du Journaliste à ce sujet ; sur *un cheval animé qu'on souffre dans quelques tableaux*, mais qu'il n'est pas

tius. Dans l'un, M. Devaux qui a bâti le *Waux-Hall* de Londres, (ce qui veut dire la Salle de Waux ou Dewaux) est métamorphosé en M. Hall ; dans l'autre le *Niester*, au lieu de *Dnieper*, en *Borysthene* ; & dans le dernier le *Potestas Patria* en *Puissance qu'on appelle Patrie*. (Note du premier Editeur.)

pas permis de sculpter. Nous parlerions aussi des deux pierres du fronton du Louvre, & de pareils raisonnemens, que vous avez pulvérisés d'avance dans vos remarques sur Plin & ailleurs, si je m'en souviens bien. Nous admirerions sur-tout que votre *prétendu rocher*, quelque prodigieux qu'il soit, n'est cependant qu'un *amas de pierres*. Savez-vous que c'est là un trait de sagacité digne du plus profond Naturaliste ? mais vous regardez votre montre, & je vous quitte.—Si le bronze de Pierre le Grand ne m'appelloit pas, nous causerions plus long-tems.—Adieu ; je reviendrai vous voir avant mon départ, & nous pourrions nous entretenir de choses plus amusantes.—Mais à condition que ceci doit rester entre nous ; car on m'accuseroit de plaider ma propre cause—Qui voulez-vous donc qui la plaide ? Votre ouvrage seroit le meilleur Avocat ; mais il ne fera pas vu par tous ceux qui lisent un Journal, & qui par inattention, ou autrement, vous jugeront sur une feuille menfongere. Je fais qu'il est plus flatteur d'être défendu par la voix générale que par soi-même, & que la saine raison vous a déjà justifié en partie ; mais comparez le petit nombre de ceux qui ont vu la statue, à celui des autres qui ne la viendront pas voir, & qui n'en déci-

deront pas moins. Vous trouverez alors qu'il y a plus d'orgueil à laisser les hommes dans l'erreur, quand on peut les en tirer, qu'à faire soi-même son apologie dans certaines circonstances. Vous ne dites pas : *mon ouvrage est parfaitement beau* : cette vanité grossière n'est pas logée dans votre tête ; mais vous remarquez qu'on attaque tout à contre-sens un monument qu'on ne connoît pas. Qui pourroit donc vous empêcher de publier notre conversation ? Serait-ce l'aigreur que nous y mettons ? mais il n'y en a point. Est-ce le défaut d'énergie ? nous n'y prétendons pas. La vérité seule est notre partage : offrez-la au Lecteur sensé, puisque la calomnie vous déchire où vous n'êtes pas. — Hé bien, parlons donc à tous ceux qui voudront nous entendre.

à St. Pétersbourg, Février 1778.

Les mêmes connoissances, la même exactitude ayant conduit la plume du même Journaliste dans ses décisions sur le mausolée du Maréchal de Saxe, on me permettra de transcrire le morceau en original, comme j'ai transcrit celui qui me concerne. Ce que j'en ai dit au commencement de l'entretien suffit pour montrer le peu de foi que mérite cet oracle des Beaux-Arts,

qui, dit-on, n'a prononcé que comme la Prêtresse de Delphes qui philipifait (*h*).

“ Le mausolée consacré à sa gloire (du Maréchal de Saxe) ayant été entièrement fini, on vient dernièrement de le placer dans ce temple qu'il devoit embellir. On y a renfermé les restes du Maréchal avec une pompe digne de lui.

„ Ce mausolée a été longtems exposé aux regards du Public à *Paris*. Le Sculpteur ouvertement protégé par une cabale, qui dispose arbitrairement des renommées, n'a pu manquer de recevoir bien des éloges, & il en méritoit quelques-uns, mais de plus modérés.

“ J'ai déjà autrefois fait des observations sur la statue commandée à son ciseau par l'effervescence des amis de M. de *Voltaire*. Je me suis recrié contre la nudité scandaleuse, &

(*h*) On dit aussi que mon nom déplut à M. *Linguet*, à cause de M. *Falconet* l'Avocat. On ajoute que dans un voyage que fit ce Journaliste à Paris, on lui représenta que toutes ses observations respiroient la fausseté ; à quoi il répondit : c'est qu'apparemment j'ai été trompé ; mais il ne parla, ni de *honte*, ni de *rétractation*.

244 SECOND ENTRETIEN D'UN VOYAGEUR

» la difformité dégoûtante qu'il a données à la
» représentation de cet homme célèbre.

» Il y auroit des critiques aussi bien fon-
» dées à faire du monument du Maréchal de
» Saxe : je ne m'en permettrai qu'une.

» On a beaucoup exalté la noblesse , la poésie
» de la composition. Le Héros est figuré des-
» cendant avec intrépidité les marches qui me-
» nent au tombeau. La mort enleve la pierre
» d'une main , & de l'autre lui présente un *sa-*
» *ble*, pour lui indiquer que l'heure d'y entrer
» est arrivée. Cette idée est peut-être plus pué-
» rile que frappante. La mort ainsi personni-
» fiée n'est pas un effort de génie , & ce petit
» instrument qu'elle semble montrer avec ma-
» lice , a quelque chose de mesquin , dans un
» pareil sujet.

« Mais ce n'est pas là le plus grand défaut.
» Celui qui est inexcusable , c'est que la pierre
» levée par le spectre , se rejette du côté par
» où vient le Guerrier , & doit , par la dis-
» position des figures , se rabattre sur ses pieds ;
» de sorte que pour arriver où la mort l'ap-
» pelle , il faut qu'il fasse , ou une enjambée ri-
» dicule , ou un détour incompatible avec l'or-
» dre terrible qu'il reçoit ; défaut fâcheux qui
» défigure ce que ce grand morceau peut avoir

» d'estimable. Il est surprenant qu'aucun des
 » amis de M. *Pigal* ne le lui ai fait apperce-
 » voir, quand il les a, fans doute, consultés,
 » sur son modèle. N°. XIV. page 377. »

P. S. Après avoir envoyé cet Entretien, j'ai vu le N°. XVIII, & j'ai lu, pag. 98. *Je n'ai jamais rien contredit, sans justifier ma contrariété par des titres embarrassans pour les censeurs, parce que je ne me suis jamais décidé que sur des faits.*

M. Linguet voudra bien excepter de cette regle, ce qu'il a dit du monument de Pierre le Grand ; puisque n'étant *jamais* entré dans mes Ateliers, n'ayant jamais suivi aucune de mes opérations, ni vu, soit dessein, soit gravure qui lui en ait pu donner une idée, je peux le défier de justifier, par des *titres* irréprochables, sa *contrariété*. S'il eût vu mon ouvrage en original, ce seul *titre* & ce seul *fait*, n'auroient peut-être pas encore suffi pour le *décider*, ni pour *embarrasser les Censeurs* de ce qu'il en auroit pu dire.

M. Linguet auroit-il pris pour un de ses *titres*, un misérable libelle inféré dans le Journal Encyclopédique, Juillet 1776 ? Ce mot qui le termine,

ce mot dicté par la démence : *c'est au public à juger* ; l'auroit-elle *décidé* ? Mais non , puisqu'il n'y a pas un homme de bon sens qui ne dise : *pour prononcer , il faudroit que j'eusse vu & suivi les opérations de cet ouvrage , & c'est ce que je n'ai pas fait*. Quoiqu'un des deux Interlocuteurs ait déjà supposé ce raisonnement , il me paroît si juste , que peut-être on me pardonnera de le répéter ici.

N. B. Je suis depuis huit jours à la Haye ; j'y ai lu le N°. XXVII. de M. Linguet , où j'ai trouvé cette assertion singulière : *Je supplie pour la millieme fois , le Public d'observer que je n'ai JAMAIS ÉTÉ agresseur de ma vie*.

Ce Public ne pourra *jamais* vous croire , quand il faudra que je ne vous avois *jamais* attaqué. Si pourtant j'avois commis cette imprudence , je vous adjure , Monsieur , au nom & à la face de ce même Public , de le déclarer , & chacun avouera que vous ne faites pas ici un des plus hardis menfonges.

La nuit je dors tranquillement à la Haye , parce que la paix m'environne , mais dans un de mes songes , occupé du N°. XIV , j'entendis mon *Voyageur* , qui me disoit : “ Quoi ,

» mon cher Statuaire, vous pensez encore aux
» injures de M. Linguet ! Etes-vous plus re-
» commandable & plus à l'abri de ce que vous
» savez, que l'illustre Montesquieu ? Voyez
» avec quel ton de mépris il est désigné, page
» 134. N°. XXVII : & quand vous trouvez
» que cet homme rare y est qualifié sans plus,
» d'*Ecrivain Gascon*, oseriez-vous trouver étran-
» ge que le même M. Linguet injurie votre ou-
» vrage” ?

Et je crois si bien que mon *Voyageur* avoit raison, qu'on pourroit désormais tenir à grand honneur les invectives de M. Linguet, mais non pas ses éloges.

A la Haye, 18 Novembre 1778.



P E T I T D I F F É R E N D .

SUR mille personnes qui verroient ceci , peut-être n'y en auroit-il pas deux ou trois tout au plus ; qui s'intéresseroient au petit différend qu'il y eut entre M. de Betzky & moi , quelques jours avant mon départ de Pétersbourg. Supposons ces deux ou trois personnes , & communiquons - leur la lettre que j'écrivis à son Excellence , & ce qui en résulta.

Monfieur ,

J'ai appris par M. Velten (*a*) , que V. E. ne jugeoit plus à propos , que l'entretien de ma maison continuât d'être payé. C'est donc qu'on n'a plus besoin de mon service ; car vous n'ignorez pas que je dois être logé & défrayé jusqu'à ce que mon ouvrage soit entièrement fini. Permettez - moi de vous mettre sous les yeux l'article XV de mon contrat. *S'il arrivoit , que par maladie , ou par quelques autres accidens ,*

(*a*) M. Velten est un Architecte Allemand , homme de mérite dans son art , & de plus serviteur de M. de Betzky , jusqu'à ce jour.

le tems & les travaux se trouvaissent prolongés au-delà de huit ans , il (le Sr. Falconet) s'en rapporte du tout à l'équité & à la bienfaisance de Sa Majesté Impériale , aux dépens de laquelle il continueroit d'être logé & défrayé , ne pouvant être garant d'accidens qu'il n'a pu prévoir (b).

Mon ouvrage n'est pas achevé , puisque la tête & la queue du serpent , qui ne peuvent être modelées que sur la pierre , quand la statue sera posée , ne sont point faites , & que moi seul je fais comment doivent être placés ces deux objets qui font partie de mon ouvrage. Ma tâche n'étant donc pas finie , cet article de mon contrat ne peut souffrir aucune difficulté (c).

Un autre objet , dont je prie S. E. de s'occu-

(b) Conditions qu'on auroit pu stipuler encore , n'eussai-je pas refusé la moitié de ce que m'offrit le Ministre de Russie , de la part de sa Cour.

(c) D'où l'on voit qu'à une bagatelle près mon ouvrage étant fini , je voulois sortir du sac ; mais je n'étois pas assez simple pour le dire ; attendu que les entrailles de M. de Betzky , me disoit-on à Pétersbourg , en auroient tressailli de joie. Il veut quitter , auroit-il publié : laissons-le faire ; ne le retenons pas , & répondons qu'il a tort , on nous croira.

per, c'est la fonte que j'ai faite de la statue. Vous n'ignorez pas, Monsieur, que par une lettre, Sa Majesté Impériale, daigna m'inviter à conduire moi-même cette fonte ; vous savez aussi que j'en ai une de V. E. pour le même objet. Cependant, un Fondeur vint, travailla peu, fut renvoyé ; je pris alors la conduite de cette opération (d).

Deux aides, parlant françois, que je retins, restèrent, & je me soumis à la condition de donner à chacun 15000 Liv. de gratification ; ils en ont mon billet (e) J'eus l'honneur de vous écrire alors pour vous faire observer, Monsieur, que le Fondeur dont le marché étoit de 140,000 L. ayant reçu 60,000 Liv., les 80,000 Liv. restantes me revenoient de plein droit, puisque

(d) On verra plus particulièrement dans un Écrit sur les fontes en bronze, pourquoi j'ai conduit celle de mon ouvrage.

(e) L'un étoit encore à Pétersbourg, & le lendemain qu'on m'eût payé, je lui donnai ses 15000 L. de gratification promise. L'autre qui alors étoit à Paris, reçut aussi-tôt que ma lettre y fut arrivée, la même somme de 15000 L. pour pareille gratification. Ma lettre partit au plus tard, cinq ou six jours après celui où je fus payé.

je m'y bornois pour faire l'ouvrage, qui à peine étoit commencé. Ma lettre est du 5 Octobre 1774.

Enfin, votre réponse, 20 Novembre 1774, fut encourageante & déterminante pour moi: elle contient ces propres paroles. *Travaillez donc à terminer cet ouvrage le plus promptement possible, & dès que la fonte sera faite avec succès, vous aurez infailliblement la juste récompense qui vous sera due.*

J'insistai par une lettre du 22 Novembre même année, dans laquelle je dis: "vous ajoutez, „ Monsieur, que *dès que la fonte sera faite avec succès, j'aurai infailliblement la juste récompense qui me sera due.* Le mot de succès mérite un peu d'attention, & je suis sûr que „ vous ne l'entendez pas autrement que vous „ ne l'entendiez dans votre lettre du 14 Août „ 1769, dont voici les termes: *Quoiqu'à la vérité, il y ait des exemples que d'habiles ouvriers „ ont quelquefois manqué des fontes de conséquence, cela ne doit point vous décourager sur celle „ dont il est question: ceux qui étoient dans le cas, „ n'avoient peut-être pas vos lumières ni votre „ capacité*”.

Mon observation étoit si juste, si naturelle, & si bien la répétition de vos paroles, que vous

ne la réfutâtes point. Ainsi je dus travailler avec la plus entière confiance, & je le fis, bien appuyé d'ailleurs par la lettre de Sa Majesté Impériale, & par la vôtre du 14 Août 1769 (f).

Cette fonte fut faite, & les accidens qui y survinrent ont été réparés; j'en demande & j'en attends le paiement. J'ai déjà formé cette demande au Comptoir des bâtimens, qui m'a fait répondre par M. Velten, que les sommes pour le monument étoient épuisées; ce qui ne peut me regarder, puisque je n'ai reçu que L. 8333 6 f. 8 d. au-delà des 200000 Liv. auxquelles je me bornai lorsqu'il m'en fut offert 400000 de la part de la Cour, par le Prince de Gallitzin (g).

(f) Quand on a des preuves pleinement victorieuses, on peut regarder en pitié la vile calomnie. On trouvera quelques-unes de ces preuves dans l'Écrit sur les fontes en bronze.

(g) M. Pajou demandoit 600000 L. M. Coustou 450000 L., & M. Vassé 400000. (voy. Gazette universelle de littérature aux Deux-Ponts, ann. 1772, num. 82.) Au surplus, on peut voir ici, qu'après avoir engagé ma bonne foi à promettre 30000 L. de gratification, une autre bonne foi qui n'étoit pas la mienne, se proposoit de ne pas me mettre en état de m'acquitter. On ne voulut point me faire d'Écrit; & j'en

De plus, si le fondeur eût continué l'ouvrage, il auroit reçu 140000 Liv. immédiatement après sa fonte. En me payant 80000 Liv. pour le même objet, on ne dépense donc que la même somme. Si ce Fondeur n'eût pas réussi, il eût eu 10000 Liv. par an pour recommencer la fonte; son marché est précis sur cet article, & les autres frais d'atelier eussent été les mêmes. Si la fonte eût manqué totalement, ces frais eussent été plus forts, & ne l'eussent pas davantage regardé. Je n'exige donc pas autant à cet égard, que ce qu'on avoit stipulé avec ce fondeur (h).

fis deux: j'avois en particulier la parole de l'Impératrice, mais j'eus sans qu'on s'en doutât, occasion d'étudier & de connoître *une bonne foi toute contraire à la sienne*. La somme de 8333 L. 6 s. 8 d. dont je viens de parler, & que par une erreur de Comptoir, j'avois reçue de trop, me fut décomptée comme de raison, en me payant mes quatre années des travaux de la fonte. J'avois averti le Comptoir depuis longtemps, que ce décompte devoit m'être fait quand on me délivreroit les 80000 L. convenues.

(h) Parce que le desir de terminer l'ouvrage, me fermoit encore les yeux sur l'intérêt pécunier, on crut que celui qui se contentoit de peu, devoit se contenter de rien; & même qu'il tireroit 30000 L. d'où

V. E. croit bien que je n'ignore pas la conduite & les procédés des Cours Souveraines , pour les Artistes distingués qu'elles ont appelés , & qui ont aussi faits des statues équestres. Je la prie de me citer un seul exemple dans l'Europe & dans les siècles éclairés , où l'on ait attendu l'instinct qu'on croyoit n'avoir plus besoin de ces Artistes , pour vouloir les soumettre à des traitemens qu'on ne doit pas même faire éprouver aux ouvriers les plus communs , quand ils ont fait plus que leur devoir (*i*).

Les dépenses pour la statue sont trop fortes , dit-on. Il faut donc , Monsieur , que je remette

il pourroit , afin de satisfaire aux engagements qu'on l'avoit induit à contracter.

Elle demanda son salaire.

Votre salaire ? dit le Loup :

Vous riez ma bonne commere.

Quoi , ce n'est pas encore beaucoup ,

D'avoir de mon gosier retiré votre cou ?

Allez , vous êtes une ingrata ;

Ne tombez jamais sur ma pate.

(*i*) Cet article fit dire par quelques personnes honnêtes , que j'avois écrit une lettre impertinente. Mais ces personnes honnêtes me laisserent la peine de la montrer , & de prouver ainsi mon impertinence.

sous vos yeux une partie de celles qui furent faites à Coppenhague pour la statue seule. A M. Saly pour son modele & ses soins donnés au réparage du bronze 600000 Liv. [200000 Liv.] Il est vrai que cet article devint sérieux, puisqu'il y eût plus de trois mille pieces, grandes & petites, à remettre à ce bronze, fondu par Goor. Une pension de 5000 Liv. la vie durante de M. Saly, & dont il a joui deux ans après son arrivée à Coppenhague. [Il eut en pension 9000 Liv. dont 4500 jusqu'à la fin de l'ouvrage, & 4500 autres par le Roi jusqu'à sa mort.] Pour les deux voyages du Fondeur 40000 Liv. Par an au dit Fondeur 12000 Liv. & 2000 Liv. de rente après la fonte (*k*). Pour deux Ciseleurs qui ont travaillé pendant cinq années au réparage du bronze 8000 Liv. par an chacun. Quatre ouvriers inférieurs employés au bronze à 2000 Liv. chacun par an, fait pour quatre ans qu'ils ont restés 32000 Liv. Ajoutons les frais pour les ouvriers du Statuaire, ceux pour le Mouleur, & tout ce qui fût dé-

(*k*) Il resta quatre ans à Coppenhague, & en revint avec environ 200000 L. Il demandoit pour aller fondre à Pétersbourg la statue de Pierre le Grand, 480000 L.

pensé pendant 19 ans [18 ans] que dura cet ouvrage, & vous sentirez, Monsieur, qu'il est bien étrange que je sois obligé de vous écrire cette lettre (*l*). Je ne parle pas de la statue de Paris, parce que j'en ai oublié les détails : mais Bouchardon avoit une pension de 15000 Liv. par an ; il en a joui quinze ans, c'est-à-dire, jusqu'à-ce que la mort le surprit avant la fin de son ouvrage (*m*).

Quand V. E. aura lu ma lettre, & qu'elle en aura pesé les raisons, je la prie de me faire
favor

(*l*) Ce qui est trois fois entre deux crochets, doit être regardé comme exact en ayant pris de justes informations depuis que j'envoyai ma lettre à M. de Betzky. Comme il seroit injuste de laisser ces erreurs, il seroit, bien petit de n'oser, ni les avouer, ni les rectifier.

(*m*) Encore un article impertinent de ma lettre. La Compagnie des Indes avoit cependant dépensé pour la statue équestre de Frédéric V. à Coppenhaque, 2,200,000 L., à quoi le Roi ajouta, dit-on, 600,000 L., ce qui fait en tout, près de 3,000000; & le piédestal ne couta pas 315,000 L. & plus, comme celui de Pétersbourg. (Il aura coûté davantage, quand il sera fini.) Peut-être y a-t-il encore dans ma lettre, des articles de cette impertinence.

favoir sa réponse. Le premier objet est l'entretien de ma maison, jusqu'à la fin de mon ouvrage, conformément à l'article 15 de mon contrat. Le second objet est le paiement actuel, soit en argent, soit en promesse équivalente des 80000 Liv. qui me sont dues pour la fonte. Ces deux objets terminés, il vous restera, Monsieur, conformément à l'article 18 de mon contrat, de vouloir bien pourvoir, dans son tems, aux dispositions pour mon retour, comme on y a pourvu à Paris pour mon départ (*n*).

Enfin, Monsieur, si ce n'étoit pas de moi que j'eusse à vous parler, je vous dirois que les hommes se sentent, qu'ils connoissent leurs droits

(*n*) Quand par l'ordre spécial de l'Impératrice, on se vit obligé de me payer les 80,000 L., on en fut bien surpris; & moi je le fus à mon tour, quand on me retint contre les conventions, 2500 roubles. C'étoit pour payer le fondeur d'Artillerie, qui vint mettre le bronze en fusion, & le faire couler dans le moule: en deux fois il travailla huit à dix jours dans mon Atelier. Il est donc clair qu'ayant payé 30000 L. sur 80000; & 11250 qui me furent soustraites en comptant le rouble 4 L. 10 s., il ne me reste pour les deux fontes que je me vis obligé de faire, que 38750 L. M. Saly qui ne fondit point, eut une gratification de 36000 L.

& ceux des autres, & je vous priois de mettre à côté de la statue de Pierre le Grand, le traitement que vous vous proposez, m'a-t-on dit, de faire au Statuaire. Mais voici ce que je vous demande en mon propre & privé nom. L'éloge que Sa Majesté Impériale a toujours fait de mon ouvrage, doit-il être compté pour rien? — Lorsque M. le Directeur & Ordonnateur général des Arts écrivoit au Prince de Galitzin, au Marquis de Marigny, à M. Diderot & à d'autres, & qu'il me répétoit à moi-même, que je faisois un très-bel ouvrage, cette voix d'alors la comptez-vous aujourd'hui pour rien? Cependant, cet ouvrage avoit moins de beauté qu'il n'en a, puisque n'étant pas achevé, il étoit loin de ce qu'il est devenu..... Mais ce ne seroit pas à moi à faire l'éloge de mes productions, en supposant qu'elles en méritassent, sur-tout après que Sa Majesté Impériale, vous, Monsieur, des Artistes éclairés & le public honnête, avez daigné me prévenir (o).

Je suis &c.

21 Juin 1778, V. S.

(o) En envoyant cette lettre à M. de Betzky, j'en envoyai copie à S. M. I, qui le 23 Août me fit payer. Ses ordres, ainsi que je l'en avois supplié, ne me fu-

rent plus annoncés par M. de Betzky , attendu que je ne voulois plus rien avoir à démêler avec lui. De vous dire comment il ne savoit d'où cela venoit ; comment les gens étoient en campagne pour apprendre mon moyen de faire parvenir mes lettres à Péterhoff , où étoit l'Impératrice ; comment il avoit fait dire partout que je ne ferois jamais payé , &c. &c. &c. c'est de quoi nous ne nous occuperons pas : mais pour les 2500 roubles qu'on me retint , je ne puis croire que l'Impératrice en ait eu connoissance. A ces procédés bas & mesquins , nous ne reconnoissons point l'Impératrice des Russies ; & je défie qui que ce soit de l'y reconnoître ; ainsi gardons-nous de croire qu'elle y eut aucune part.

Le 13 Juillet enfin , M. de Betzky me fit savoir *qu'il ne trouvoit rien qui puisse empêcher mon retour*. Il ne faisoit pas attention à une petite difficulté de 80000 L. Il oublioit aussi de parler au nom de sa Souveraine & non pas au sien , puisque je ne lui demandois pas ses ordres à lui : l'article 12 de mon Contrat s'y opposoit. Cet article porte : *il ne recevra (le Sr. Falconet) des ordres que de Sa Majesté Impériale , soit par elle-même , soit par son Ministre*. Je partis , & quand j'eus passé Riga , je sentis ma poitrine s'élargir , & mon sang plus fluide , circuler avec une aisance que j'avois presque cessé de connoître.

M. de Betzky craignoit , m'a-t-on dit , que je n'allasse écrire contre tout ce qui est sous sa direction , c'est-à-dire , contre lui ; ce qu'il appelloit écrire contre la Russie. Quoique je connoisse un peu ces choses ,

l'envie d'en parler en bien ou en mal , ne m'est point venue , parce qu'excepté la peinture & la sculpture , elles ne me regardent pas : cette crainte de M. de Betzky eut donc été gratuite.

Si lui ou ses gens me répondoient des invectives , ou quoi que ce soit , j'ai l'honneur de les prévenir que si même à Pétersbourg , rien n'a pu m'avilir , à bien plus forte raison sentirai-je ailleurs , qu'un homme titré qui offense injustement , n'est pour moi qu'un homme , & que j'ai l'avantage d'en être un autre , mais pour me défendre. Ainsi selon le besoin , j'usurai de ce privilege , sur-tout quand il s'agira de repousser des calomnies qui en vaudront la peine , & jamais pour insulter , ni calomnier.

Si dans cette lettre , ces Notes & dans l'Entretien qui précède , j'ai dit un seul mensonge , qu'on m'en fasse la honte publique. Mais qu'on n'oublie pas d'être vrai , sans quoi je serois obligé de l'être encore ; je l'ai promis.

Pour m'acquitter en quelque sorte , & pour montrer que M. de Betzky manquoit de mémoire , lorsque je demandois le payement convenu de mes derniers travaux , & qu'il disoit ; *cet homme-là veut toujours de l'argent , & ne demande que de l'argent* , je vais rapporter une lettre que je lui écrivis en Janvier 1767 , bien persuadé qu'il ne m'aura pas prévenu.

J'arrivois à la Cour de l'Impératrice , & l'on vouloit ériger aussi un Monument en bronze à cette Souveraine. M. de Betzky , après les résolutions du Sénat , me donna le sujet & fut content de la mauvaise

esquisse que je lui en montrai. Il me demanda une lettre ostensible qui contint le prix que j'exigeois pour l'exécution de cet ouvrage , & je lui remis ouverte , ainsi que nous en étions convenu , celle qui fuit.

“ Monsieur , Votre Excellence veut une réponse
 „ précise où je lui marque la somme que je demande
 „ au Sénat , pour le Monument en bronze de S.
 „ M. I. je vais avoir l'honneur de vous satisfaire.

„ 1°. Le Sénat se chargera de tous les frais de
 „ matériaux , ustensiles , ateliers , ouvriers , fonte , &c ;
 „ en sorte que je n'aie d'autres soins que celui d'étu-
 „ dier mes modeles , & d'en conduire les opéra-
 „ tions (*).

„ 2°. Lorsque je serai suffisamment instruit des con-
 „ venances de mon sujet (**), je supplierai le Sé-
 „ nat de me laisser l'entière & indispensable liberté
 „ qu'il me faut pour opérer. Nulle entrave , nulle
 „ contrainte , que celles du bon goût & des conve-
 „ nances. Je suis bien éloigné par cette déclaration ,
 „ de vouloir me soustraire aux avis. Je compte bien ,
 „ comme je le dois , quand mon ouvrage sera en état
 „ d'en recevoir , le soumettre au Sénat , & le supplier
 „ de m'aider de ses lumieres.

„ 3°. Je reçois de S. M. I. 25000 L. par an , le lo-
 „ gement & la table , pendant les huit années que
 „ doit durer à faire la statue de Pierre le Grand. Cette
 „ somme , avec ce que je puis avoir en France , est

(*) On voit dès-là , que je ne voulois pas être fondeur.

(**) On voit aussi que je n'admettois pas celui que M. de Betzky m'avoit donné.

» fuffifante pour me procurer une vieilleffe commode
 » & tranquille : je n'en ai jamais fouhaité davantage ,
 » pas même autant , & je n'ai pas befoin de plus. Je
 » puis encore avec ces moyens , être utile à quelques
 » honnêtes gens de mon efpece.

» Ajoutez, Monsieur, l'honneur & le plaifir déli-
 » cieux pour moi de célébrer CATHERINE SECONDE ,
 » & vous conclurez que je ne ferai pas cher. Voici
 » mon prix.

« Si le Sénat m'honore de cet ouvrage , je ne lui
 » demande & ne veux rien, exactement ce qui s'ap-
 » pelle rien.

» Je fuis avec respect.

Janvier 1767.

Veut-on favoir la réponfe que me fit M. de Betzky , après avoir lu cette lettre au coin de fon feu ? la voici : *cela eft fort adroit*. Je ne répliquai rien ; car je vis dans quel cabinet j'étois. Je détruisis l'esquiffe, dont l'idée étoit injurieuſe à Pierre III & à la Ruſſie, j'en fis une autre digne de l'Impératrice ; elle ne repréſentoit point CATHERINE accourant ſoutenir l'Empire tombé en défail lance à ſes pieds ; idée qui déplut à ceux qui virent le projet : & l'ouvrage ne ſe fit pas. Quoiqu'il en ſoit , voilà comment *cet homme ne vouloit toujours que de l'argent , & ne demandoit que de l'argent*.

Si ce reproche n'eſt pas d'accord avec ma lettre , il ne l'eſt pas davantage avec celle que M. de Betzky m'écrivit en 1769 , & qu'on lira bientôt dans un diſcours ſur les fontes en bronze. Elle commence ainſi :

« Votre façon de penser, Monsieur, & votre désin-
 » téressement ne me font *que trop connus*, pour n'ê-
 » tre point persuadé que tout ce que vous m'écrivez
 » n'ait entièrement pour point de vue le zèle pour le
 » service de S. M. I. & la plus parfaite exécution de
 » l'objet que vous traitez ».

On expliquera comme on voudra ces paroles : *que trop connus*. Pour moi je pense qu'elles ne font autre chose qu'une expression vicieuse ; car dans une lettre dont le but est de m'encourager à une assez grande entreprise , il n'y auroit pas lieu de croire que M. de Betzky eut commencé par me dire que ma façon de penser & mon désintéressement l'importunoient : aucune occasion de l'en faire souvenir ne m'y avoit encore engagé.

Dans presque tout ceci , mes intérêts pécuniaires font débattus avec assez d'attention , pour que mes ennemis en prennent occasion de m'accuser encore d'un vif amour de l'argent. Hélas ! qu'ils m'en accusent tant qu'ils voudront , les hommes instruits & de bon sens , ne me feront pas ce reproche. Ils verront qu'ayant été désintéressé tout aussi long-temps qu'il me fut permis de l'être , que même ayant porté cette disposition de l'ame , jusqu'à l'extrémité qui en fait un défaut , à la fin j'ai dû soutenir mes droits contre ceux qui en me les disputant , vouloient me ravir ce que l'équité de l'Impératrice m'accorda sans qu'il fut besoin d'en réitérer l'instance.



SUR LES FONTES EN BRONZE.

LE travail de Pline, avec ses défauts, est encore précieux, en ce qu'il nous transmet des usages & des faits qu'on ne rencontre pas ailleurs: mais il est incomplet à quantité d'égards. Ce laborieux compilateur parle du transport des grands obélisques, & le décrit avec quelques détails. Mais quoiqu'il se soit beaucoup occupé de statues & de bronze, il nous a laissé dans l'ignorance du procédé des anciens Statuaires, & de la manière précise dont ils exécutoient leurs fontes. Ils y étoient fort habiles, & je doute que nous les surpassions dans une partie qui demanderoit plus de connoissances & de combinaisons, qu'on ne doit en attendre du commun des fondeurs à qui nous confions nos ouvrages.

M. de Boffrand dit que les anciens, *veteres*, après avoir fait le modèle, l'écorchoient & en ôtoient l'épaisseur qu'ils vouloient donner au bronze, qu'ensuite ils remettoient en cire, & travailloient cette épaisseur. Par le mot *anciens*, nous ne pouvons savoir ce qu'a entendu M. de Boffrand. Sont-ce les anciens Grecs? J'ignore

dans lesquels de leurs écrits on trouve ce procédé bizarre. Si par *veteres*, il faut entendre les Statuaires du quatorze, quinze & seizieme siecle, l'expression n'est pas exacte, & *priores* ou *majores* eussent été, je crois, plus convenables.

Je trouve dans les *annotations* de Vigenere sur Callistrate, qu'après avoir fini la figure en perfection, on doit y appliquer une chemise de cire, de la grosseur d'un doigt ou un peu moins. Le savant Blaise de Vigenere, qui n'épargne pas les autorités & les citations grecques & latines, pour appuyer ce qu'il dit, n'en produit aucune à ce sujet. Vasari dit à peu près la même chose que Vigenere, & ne s'appuye non plus d'aucune autorité. Ainsi, je pense que par *les anciens*, M. de Boffrand a voulu dire les Statuaires qui nous ont précédés vers le tems de la renaissance des Arts en Italie. Mais est-il croyable qu'après avoir étudié, fini un modele, on l'écorche pour y plaquer ensuite une épaisseur de cire? Ne seroit-il pas plus vraisemblable que Vasari, Vigenere & M. de Boffrand étoient mal informés.

Si nous lisons dans un écrit imprimé en 1751, que le grand modele & le moule d'une statue équestre colossale doivent être faits *dans la fosse*

où l'ouvrage fera fondu ; si nous y lifons auffi , que le fourneau fe construit lorsque tout eft disposé pour la fonte *dans la fosse*. Si dans une description imprimée en 1768 , on lit qu'auffitôt après l'écoulement des cires , on va boucher *dans la fosse* les orifices intérieurs du moule , d'où partoient les tuyaux de cuivre par où les cires s'écouloient , (je supprime la réponse à ces trois instructions) pourquoi Vafari , Vigenere & Boffrand n'auroient-ils pas auffi donné dans quelques erreurs ? Il ne faut qu'un premier , les autres le copient , & souvent l'estropient en ne croyant que le copier.

C'est auffi du seizieme siecle qu'il faut dater la méthode de fondre les grandes statues par le bas. *Fra Gulielmo della Porta* fut , dit Vafari , le premier qui , par de judicieuses observations , imagina ce moyen pour la statue de Paul III. *Messe il metallo nel bagno da basso , per venire abbeverando di sotto in sopra (a)*. Qui peut assurer que cet Artiste n'ait pas vu quelque fragment de bronze antique , où des restes de jets encore adhérens , lui auroient fait connoître , par le sens dont ils étoient posés , que les Statuai-

(a) Vafari, *vita di Leone Leoni*.

res Grecs ou Romains fondoient leurs statues par le bas ? Il se peut aussi qu'il en soit l'inventeur ; car les modernes ne doivent pas tout aux anciens. Nous pouvons donc remonter pour ce procédé jusqu'à 200 ans, & nos recherches au-delà seroient vaines.

M. Patte, Auteur des *monumens érigés en France à la gloire de Louis XV*, n'avoit pas lu cet endroit de Vasari, lorsqu'il affuroit, pag. 33, qu'on doit cette invention au fondeur Goor. *On se souviendra, dit-il, à jamais, que le monument érigé au Roi par la ville de Paris, est l'époque de la perfection de cet art.* M. Patte ignoroit aussi que le monument de Rennes, fait par M. le Moyne, & posé en 1754, étoit fondu selon cette méthode, avant que celui de Paris le fut en 1758. Si l'on vouloit une époque de nos jours, c'étoit la fonte de 1754 qu'il falloit citer. M. Patte, qui a daigné louer mes foibles talens, voudra bien me pardonner ce petit *errata* que me suggere l'amour de la vérité ; il n'exclut point ma reconnoissance.

Quoiqu'il en soit, nous savons fondre, & fort épais, des morceaux de 15 à 20 pieds de hauteur. C'est peut-être en faveur assez, puisque nous ne hazardons pas des statues de 110 ou 120 pieds, comme celle que fonda Zénodore.

Etoit-elle d'un seul jet, ou fondue par affise ? nous n'en favons rien. Pline auroit dû nous dire si la statue de 110 pieds étoit ou non de piéces de rapport. Il en avoit vu les modeles grands & petits, chez le Statuaire Zénodore.

Pline ayant ignoré comment se faisoient de pareilles fontes, ou n'ayant pas jugé à propos d'en parler, je hazarderai l'idée que je me fais de cette opération. Si je m'en occupe un instant, c'est pour tranquilliser ceux qui ne conçoivent pas comment on pouvoit fondre des colosses de plus de 100 pieds de hauteur, & qui croient que *les anciens n'étoient pas assez instruits dans l'art de la fonte, pour jetter des machines considérables* (b). Je suppose que mon lecteur fait ce que c'est qu'une fonte, & je ne prétends rien enseigner aux Statuaires.

Quand le modele d'une statue qui doit être en bronze est fait, on place au bas un fort chassis de charpente, qui sert à porter le moule de plâtre; il sert également à le remonter sur la place où doit être fondu la statue. Si par derriere le modele, que je suppose de 100 pieds,

(b) *Essai sur la sculpture*, par M. Dandré Bardon, pag. 97.

on élève d'à plomb ce même chaffis, que le moule s'y joigne dans toute sa hauteur, & qu'ensuite il soit remonté sur le chaffis posé horizontalement, la hauteur du moule ainsi disposé ne sera plus que de 25 ou 30 pieds, selon son épaisseur, (je suppose une figure pedestre) & la longueur sera de plus de 100 pieds, en y comprenant l'épaisseur du moule. Comment faire parcourir le bronze dans cette étendue ? La difficulté ne seroit pas insurmontable : on construirait deux fourneaux, trois s'il le falloit ; le métal au même degré de fusion, les fourneaux partiroient ensemble, & la statue seroit tout aussi bien fondue, que si elle n'avoit que 25 ou 30 pieds de hauteur. Pouvons-nous répondre que les anciens qui faisoient tant de statues en bronze, ne furent pas quelquefois fondre ainsi leurs statues pedestres ? l'idée n'est pas fort singuliere.

Pour être plus clair, il faudroit entrer dans les détails : mais ne faisant pas un traité des fontes, je renvoie ceux qui voudroient plus d'éclaircissement, au grand ouvrage de MM. l'Empereur & Mariette ; ils y trouveront fort en détail les procédés d'une fonte. Mais comme dans ce livre, il y a quelques erreurs & beaucoup d'inutilités, (où n'y en a-t-il pas ?) les

Artistes qui voudront en faire usage, le liront avec précaution. L'ouvrage de M. de Boffrand est écrit avec netteté & simplicité : mais il est aujourd'hui trop imparfait pour servir de guide ; il y auroit même du danger à s'y fier, si on vouloit fondre uniquement d'après ses instructions. Je ne connois, sur cette matiere, aucun autre écrit qui puisse être utile, & j'ai lu, si je ne me trompe, tout ce que nous en avons imprimé depuis 1579 jusqu'à présent.

J'ai dit que les Anciens étoient fort habiles dans la fonte, & je ne l'ai pas dit sans preuve. On a vu dans le cabinet de M. le Comte de Caylus, un pied de bronze antique & colossal. Il a, autant qu'il m'en souvient, près de deux pieds de longueur, en supposant le talon qui manque ; & la fonte peut avoir deux lignes d'épaisseur : ainsi la figure étoit de quinze à seize pieds de proportion. La statue équestre de Marc-Aurele n'a pas deux lignes d'épaisseur ; on en a vu la preuve dans une des notes sur Plin. Il y a présentement à Voorburg, village à une lieue de la Haye, une statue de bronze que l'on fait positivement être antique. Cet endroit s'appelloit du tems des Romains *Forum Adriani*, & la statue pourroit bien représenter l'Empereur Adrien ; ce qui n'est que conjectural cependant :

car quoiqu'elle ne soit pas à plus de sept à huit pieds dans terre , & qu'on puisse la découvrir aisément , cette facilité & d'assez instantes sollicitations , n'ont déterminé personne encore , à ce que j'ai appris en Hollande , à s'en assurer. Une main de cette statue fut trouvée dans un verger de la maison de campagne de l'Imprimeur des Etats ; (M. Scheltus) & le Prince Gallitzin , Envoyé extraordinaire de la Cour de Russie à la Haye , m'a fait passer cette main à Pétersbourg , où chacun a pu la voir longtems chez moi. Elle a un pied de long en la supposant étendue : la figure doit donc avoir plus de neuf pieds. Hé bien , cette main , qui témoigne pour toute la statue , n'a qu'une ligne d'épaisseur , & le dedans est d'une beauté de fonte presque sans exemple. Quantité d'autres bronzes antiques répandus dans l'Europe , concourent aussi à prouver l'intelligence des Anciens , pour fonder minces des ouvrages colossals. Cette statue de quarante coudées , dont parle Plin , & qu'on pouvoit mouvoir à la main , n'en seroit-elle pas encore une preuve ? Elle étoit de Lyssippe.

Mais , diront nos Statuaires , épaisses ou minces , que nous importe , si nos fontes réussissent , & que l'empreinte en soit belle ? Pardonnez-moi , cela peut quelquefois importer beaucoup.

Si un ouvrage colossal a des parties considérables en avant & sans soutien, n'est-il pas vrai que plus leur poids fera léger, moins on aura sujet de craindre; & qu'au contraire, la pesanteur d'un bronze fort épais, feroit appréhender sa chute? Il feroit donc prudent que les Ordonnateurs & les Statuaires obligeassent les Fondateurs à entrer dans ces vues, & à quitter, quand il le faut, leur routine.

Nos Statuaires ne doivent pas oublier que l'intérêt d'un Fondateur n'approche pas de celui qu'ils doivent prendre à leur propre ouvrage. Ils ont, soit par trop de confiance, ou soit par l'emploi du tems consacré à leurs études, laissé prendre à leurs Fondateurs des libertés qui leur sont devenues quelquefois douloureuses. Feu M. Saly ne me démentiroit pas; mais c'est un exemple trop particulier pour en tirer des conséquences. Interrogez les Statuaires, vous en trouverez peu qui n'aient eu à se plaindre de quelques Fondateurs. Ceux-ci ne manquent pas, s'il arrive des accidens, de les rejeter sur celui qui les emploie, pour peu qu'il ait donné son avis pendant la fonte, les accidens fussent-ils arrivés par d'autres causes. Le résultat est du scandale, des calomnies grossières, (on pense bien de quelle part) & la déplaisance pour l'Artiste,

tiste, s'il a l'esprit assez foible pour s'y livrer.

N'y auroit-il donc pas de moyen pour prévenir ces inconvéniens? Peut-être y en a-t-il un. J'ai lu avec attention ce que les anciens Auteurs ont dit concernant les statues de bronze, & j'ai vu que les Statuaires dirigeoient eux-mêmes les fontes de leurs ouvrages. La discussion de ce fait seroit longue, & je la supprime. Si pourtant on étoit curieux de savoir ce que j'en ai appris, on pourroit consulter Plin, Pausanias, & les autres Ecrivains qui en ont parlé. On fait que presque tous les Statuaires Italiens prenoient aussi la peine de conduire leurs fontes, & que Des-Jardins fonda le monument de la place des Victoires. J'en citerois plusieurs autres en différens pays. Mais pour montrer que cette idée n'est pas nouvelle en France, voici ce que Vigenere en écrivoit dès l'année 1579, dans ses *Annotations* sur Callistrate. “ Il y a
» d'autres considérations encore qui méritent
» qu'on y prenne garde, sans du tout se re-
» mettre aux Fondeurs d'artillerie, & de clo-
» ches, ni autres: car encore que la maniere de
» fondre & jeter l'alliage du bronze pareille-
» ment, soient presque tous uns & semblables
» aux uns & aux autres, le plus seur sera néant-

„ moins que le Sculpteur foit auffi versé en cela
 „ & bien entendu ” page 877.

Ce n'est pas que chez les Grecs , les Romains , les Italiens & ailleurs, il n'y eût des Fondateurs de profession , & qu'on ne les employât dans les grandes fontes ; mais c'étoit sans leur en abandonner la conduite. En un mot , les ouvriers , quels qu'ils fussent , étoient subordonnés au Statuaire. Les fontes manquoient , ou réussissoient comme aujourd'hui , soit que le Statuaire ou le Fondateur de profession les conduisît. Les erreurs des ateliers , les tracasseries du moment , sont anéanties comme le feront les nôtres. Malgré les *Antiphile* & les *Menon* , qui publioient des libelles contre Apelles & Phidias , malgré ceux qui les écoutoient , les noms de ces grands Artistes flétrissent encore aujourd'hui leurs vils calomniateurs : mais ils ont bu dans la coupe amère , & nous l'ont passée. Terminons ce paragraphe , & disons : puisque c'est ordinairement sur le Statuaire qu'on rejette le blâme , quand une fonte réussit mal , ne vaut-il pas mieux qu'il soit chargé du tout ? on lui attribuera du moins la réussite quand elle aura lieu.

Qu'il me soit permis de traduire un passage de Bellori : une fonte en est l'objet. “ Alexan-

„ dre Alegarde ayant terminé son modele & ses
 „ cires , il arriva que par accident , ou par quel-
 „ que méchanceté d'un ouvrier en qui il avoit
 „ trop de confiance , la fonte ne réussit point ,
 „ & la statue fut manquée. O fosse disgrazia ,
 „ malizia d'alcuno per la foverchia confidenza ,
 „ che egli teneva in un'operario , il getto non
 „ riuſci altrimenti , e la statua andò mal. Ale-
 „ garde , profondément affligé de ce malheur ,
 „ croyoit avoir perdu ſa réputation , & ſe ſeroit
 „ perdu lui-même , ſi la bonté du Pape (Inno-
 „ cent X) ne l'eût prévenu. Ce Pontife , na-
 „ turellement ſévère , devenoit très-humain ,
 „ quand il le falloit. Il fit venir l'Artiſte , & au
 „ lieu de le blâmer , il le conſola , le careſſa , lui
 „ donna cinq cens écus d'or , le décora de la
 „ croix de Chevalier de Chriſt , 'en y ajoutant
 „ une chaîne d'or de trois cens écus. Alegarde ,
 „ ayant retrouvé ſon courage dans la faveur &
 „ la libéralité du Pape , recommença la fonte ,
 „ qui réussit heureuſement”. *Vita de Pittori ,*
Sculptori , &c. page 396.

Cela eſt beau , cela eſt grand ; c'eſt dans le
 malheur que l'encouragement eſt ſublime , &
 qu'au contraire le ſilence du Prince affaiſſe l'ame.
 Mais trouverons-nous toujours des Innocent X ?
 N'y aura-t-il pas auprès d'un Souverain de ces

Ministres ou froids ou malveillans?—Et que feriez-vous, s'il s'en trouvoit qui, loin de féconder un monument glorieux pour le Prince, qui le fait ériger, vous noirciroient auprès de lui, & qui sourdement exciteroient tout ce qui peut troubler l'ame d'un Artiste qui travaille, & l'accabler?—Si je ne succombois pas, voici ce que je ferois. Je chercherois le moyen de m'éloigner d'un tel Prince, & certes je m'en éloignerois; & lui de son côté ne s'en inquiéteroient guere. Pour l'autre homme que vous supposez, je le vouerois à tous les sentimens qui lui seroient dûs. Enfin, je tâcherois, si je voulois être sage, de suivre le conseil d'Epictète: ce qui ne dépendroit pas de moi, je ne m'en affecterois pas.—Mais cette Hydre a tant de têtes! l'opinion publique!—Dépend-elle de moi? J'attendrois donc le jour où je puisse dire: à la fin je respire, & je puis mourir loin du laboratoire où l'on broie le poison.—Mais ils vous le feront parvenir! — Il aura perdu sa force avant d'arriver.

Voilà donc notre Artiste qui prétend instruire les Rois. Non, il dit seulement qu'Innocent X n'avoit pas à rougir devant son Statuaire. Le voilà donc qui voudroit que les ateliers fussent remplis de Philosophes? Eh! non, vous dis-je:

qui pense à cela ? Il fouhaiteroit seulement à ses confreres honnêtes la satisfaction qu'ils ont droit d'espérer de leurs beaux ouvrages , & voudroit qu'on ne leur imputât pas les fautes qu'ils n'auroient pas commises. Il ne prétend pas non plus qu'on doit n'avoir aucun déplaisir de la part des ouvriers d'atelier ; mais il croit qu'en les choisissant , & en les traitant convenablement , on peut en trouver de raisonnables , sur-tout quand on n'est pas à six ou sept cens lieues de chez soi. Nos Artistes ne diront pas qu'ils ne pourroient conduire une fonte qui prend beaucoup de tems , & produire des modeles & des marbres ; car ils savent que les Statuaires qui fondoient , produisoient aussi des modeles & des marbres. Qui pourroit donc retenir les nôtres ? la difficulté ? Les fontes sont aujourd'hui passablement bien connues. Nos tons , nos mœurs , nos habitudes ? Je l'ignore , & n'ai rien à en dire ; mais j'ose assurer que si j'étois d'âge à rentrer dans cette carrière , je ferois une grande fonte , je ne dis pas les yeux fermés , mais aussi bien que quelque Fondeur que ce soit.

Les grandes fontes m'ayant occupé deux fois bien différemment , je demande la permission d'en rapporter ici quelques circonstances : une invitation des plus déterminantes m'a porté à

connoître mieux que par théorie, cette opération de la statuaire.

J'avois entrepris & conduit la fonte de la statue colossale de Pierre le Grand, mais sans prévoir que trop de confiance, non pas en moi, me feroit manquer la partie supérieure. J'ai réparé ce mal, en refondant, depuis les genoux du Cavalier & le poitrail du cheval jusqu'au haut de la statue: car après un examen qui n'avoit pu se bien faire à l'instant que la première fonte fut achevée, l'ouvrage se trouva plus ou moins défectueux jusques-là. Mais à la seconde fonte je n'ai eu que des ouvriers honnêtes & dociles: s'ils ont pu quelquefois se méprendre, ce fut toujours sans conséquence. Aussi la fonte est-elle venue, à bien peu de chose près, comme j'avois lieu de l'attendre (c). Ne laissons point d'équivoque: ce *peu de chose* étoit des trous & des gerfures à un des côtés du col & à une des ganaches du cheval; il convient à la vérité & à moi de dire que c'étoit ma faute: de petites fontes sur place y remédierent, & le mal fut si

(c) J'ai déjà observé en répondant à M. Linguet, que mon procédé pour réunir les deux bronzes, fut le même que celui de M. le Moyne, & qu'il eut une aussi bonne réussite pour le moins.

bien réparé qu'on n'en apperçut rien. Ainsi, à cet accident près, & à ceux de la première fonte, qu'il fallut aussi retravailler, le reste de l'ouvrage a conservé son empreinte & l'originalité du modèle. En un mot, le cifelet & la lime n'en ont pas altéré les plus intéressantes parties.

Il est indifférent au Lecteur de savoir de quelle terre j'ai fait l'enterrage du moule : cependant, comme la calomnie a publié par la voie d'un journal, que la fonte a manqué, *parce que l'enterrage n'avoit été fait qu'en sable (d)*, je dois accuser à mon tour que *le même* prétendu sable m'a servi pour la seconde fonte, & que la fosse avoit dans-œuvre quatorze pieds de long, sur onze de large & plus de douze de hauteur. Voilà le cas que j'ai fait de la calomnie, & comment j'ai cru, sur ce point, devoir lui répondre.

Elle a dit encore cette calomnie tout aussi mal adroite que mal avisée : *Cet Artiste a cru se mettre au dessus de ses confreres, en réunissant à l'art du Statuaire celui du Fondeur* (même journal.) Et quand cela seroit ! n'est-ce pas l'envie de surpasser leurs confreres qui entretient

(d) Journal encyclop. Juillet 1776, pag. 138.

l'émulation des Artistes , & perfectionne tous les talens ? Ce reproche est donc fabriqué par la grossiere ignorance , qui ne veut pour juges que la sottise & la méchanceté de la lie du peuple. Cependant je fus déterminé par une autre cause , & je vais la dire.

Après deux années & demie vainement passées dans l'attente d'un Fondateur , j'avois mis en question , s'il ne conviendrait pas que je conduisissè moi-même la fonte , plutôt que de passer mes jours à attendre ; mais j'y étois si peu déterminé que je changeai presque aussitôt d'avis. On me sollicitoit alors , & je ne voulois plus y entendre. J'avois beaucoup parlé de fonte pendant les années de mon impatience ; car je m'étois trouvé plus d'une fois à ces travaux chez M. Le Moyne. J'avois dit aussi que l'intérêt pécuniaire ne m'y auroit pas engagé , si j'avois eu à fondre mon ouvrage : je l'écrivis même à M. le Général de Betzky ; & j'ai prouvé , quand je m'y suis vu engagé , que cet intérêt ne me dominoit pas (e). Enfin , un jour S. E. m'envoya cette lettre.

(e) Cette preuve est de n'avoir exigé que 80000 L. restantes du prix fait avec un Fondateur qu'on avoit remercié ; & de m'être engagé sur une promesse ver-

« Votre façon de penser , Monsieur , & votre
 » désintéressement ne me font que trop connus ,
 » pour n'être point persuadé que tout ce que
 » vous m'écrivez n'ait entièrement pour point
 » de vue le zele pour le service de S. M. I. &
 » la plus parfaite exécution de l'objet que vous
 » traitez.

» Il seroit à souhaiter que vous dirigiez vous-
 » même , Monsieur , la fonte de la statue équestre

bale de cette somme , à donner 30000 L. de gratification aux deux ouvriers François que je retins pour m'aider. Cette preuve est aussi d'avoir fait les obligations de ces 30000 L. trois années avant que d'être payé , & d'avoir donné deux Ecrits sans avoir aucun Ecrit pour m'assurer moi-même. Il est vrai que la confiance due à la parole sacrée de l'Impératrice me détermina. S. M. I. me répondit , lorsque je lui parlai , & des moyens qu'employoit M. de Betzky pour éluder sa promesse , & de la franchise avec laquelle cependant je m'étois engagé : *Craignez-vous que la Couronne manque à sa parole ?* Voilà ce que le Public doit favoir pour juger en partie , des libelles que la noire impudence fabrique à Pétersbourg contre moi , & débite sous le nom d'un de mes ouvriers. Si dans ma citation , je disois un mensonge , l'Impératrice seule pourroit me confondre : il n'y avoit que S. M. I. & moi dans son salon de l'*Hermitage*.

» de Pierre le Grand. Cet ouvrage, conduit
 » par vos soins, par votre vigilance, ne nous
 » peut inspirer que la plus grande confiance :
 » par conséquent, autorisé à cet égard en tout
 » ce qui pourra vous mettre à portée de le mener
 » à la perfection, vous jouerez de plus de con-
 » fiance en rassurant la nôtre.

» Quoiqu'à la vérité, il y ait des exemples
 » que d'habiles ouvriers ont quelquefois manqué
 » des fontes de conséquence, cela ne doit point
 » vous décourager sur celle dont il est ques-
 » tion. Ceux qui étoient dans le cas n'avoient
 » peut-être pas vos lumières ni votre capacité ;
 » dans lequel cas, Monsieur, vous devez être
 » parfaitement rassuré : celle-ci vous devant ser-
 » vir de barrière & de réplique contre ceux dont
 » vous pourriez craindre les traits mordants.
 » J'ai l'honneur. Signée J. Betzky, 14 Août 1769.

Cette lettre, à beaucoup près, ne m'ayant pas déterminé, la question fut agitée, sans doute, chez l'Impératrice ; car un mois après S. M. I. voulut bien aussi attaquer ma répugnance par une autre lettre dont voici l'extrait.

« Vous me direz aussi pourquoi vous ne
 » voulez plus fondre la statue : car, ne vous en
 » déplaise, dans la lettre à M. Betzky, il n'y a
 » aucune bonne raison ; je m'imagine que vous

„ en avez de meilleures *in petto*. Mais s'il étoit
„ possible de vaincre les obstacles , ce seroit une
„ bonne & utile chose. Et de quoi l'homme
„ de génie ne vient-il pas à bout ! Outre cela ,
„ qui vous dit qu'un Fondeur de profession fera
„ mieux que vous ? Souvenez - vous de tant
„ d'habiles Fondeurs qui n'ont pas réussi. Vous
„ me direz que c'est leur affaire ; mais aussi je
„ n'imagine pas que vous auriez du plaisir à
„ voir gâter votre ouvrage par un autre. Je suis
„ persuadé que si vous vous donnez la peine de
„ conduire la fonte , elle réussira , & que vous
„ aurez moins de déplaisir que vous n'en auriez
„ avec tel ou tel autre Fondeur. Au reste ,
„ Monsieur , je ne prétends point gêner votre
„ opinion ; uniquement & sincèrement , je vous
„ dis ce qui me paroît être la vérité. Nous trai-
„ terons cette matière plus au long un de ces
„ jours. 18 Sept. 1769.”

Et vous n'allâtes pas le même jour dire à l'Impératrice que vous fondriez ?—Pas un mot de tout cela. Mauvais courtifan , comme à mon ordinaire , je persistai dans mon refus ; & deux ans après , quand un Fondeur alloit arriver de la part de M. la Guèpiere , sans que je m'en fusse mêlé , j'eus la mal adresse d'en parler à l'Impératrice dans une de mes lettres. Il n'étoit plus

tems, je l'avois fâchée; auffi S. M. I. me répondit-elle à cet article: *Pour ce qui regarde le Fondeur, je vous ai déjà dit, que je ne m'en mêlois pas; mais auffi encore une fois, j'aimerois mieux les choux de mon jardin.* 20 Mai 1771.

Ce fondeur, venu enfin en 1772, construisit le fourneau, prépara la potée, & fut renvoyé en 1774, malgré les propositions que je fis pour l'engager à travailler convenablement. Il réside à Pétersbourg un M. Velten, qui dans son ame & conscience, doit favoir ce qu'il me répondit pour me faire agréer le renvoi du fondeur: mais je ne crois pas qu'il le dife tant que M. de Betzki vivra (f). Quoi qu'il en foit,

(f) Voici pour y suppléer. Le Fondeur Erfman alloit montrant un morceau des cires que je faisois faire à trois lignes d'épaisseur, & difoit à toutes les portes, que j'étois un fou de vouloir exécuter une chose qui ne s'étoit jamais faite: que cette foible épaisseur feroit manquer indubitablement la fonte; & que lui fondeur en étoit certain. Voilà ce que M. Velten m'affura lui être revenu; à quoi il ajouta que malgré mes propositions & mes représentations, il alloit demander à M. de Betzky, l'ordre pour renvoyer sur le champ, un homme qui en recevant toujours de l'argent, publioit que la fonte qu'il alloit commencer, manqueroit. Je fus contraint de me rendre, & je ré-

n'ayant plus de fondeur, il me fallut prendre le parti de le devenir, & donner raison à l'Impératrice; & j'avoue qu'il ne falloit pas moins que sa volonté persévérante, encore dans la lettre du 28 Mai 1771, pour me déterminer. Voilà comment j'ai cru me mettre au-dessus de mes confreres, & où la stupide calomnie est réduite.

Je ne la suivrai pas dans tous ses détours; ils sont si pitoyables! mais voici un article concernant le fondeur, qu'il faut, en passant, démasquer. Prenez le journal déjà cité, vous lirez à la page 134: *M. Falconet prétendit qu'il lui fût en tout subordonné, & qu'il ne fit absolument rien que par ses ordres. Il prétendit de plus, qu'avec de telles entraves, le fondeur lui répondit du succès. Celui-ci, qui sans doute ne présu-
moit pas assez des lumieres de M. Falconet dans cette partie, refusa de se charger imprudemment d'un ouvrage de cette importance.*

On pourroit croire que je vais dire comment, lorsque mes cires furent faites, je présentai la clef de l'atelier au fondeur, en lui

pondis: faites donc ce qui vous semble raisonnable; je ne m'y opposerai plus. Le même jour on signifia l'ordre d'exclusion au Sieur Erfman.

ajoutant: "M. Erfman, c'est ici chez vous maintenant, & je n'y dois plus entrer qu'après la fonte". On pourroit croire aussi que ce fondeur, voulant expulser l'homme qui fait écrire des libelles, ayant imaginé pour se mieux enfermer, de bâtir le mur de la fosse autour de mes cires réparées, je vais dire comme quoi je ne le voulus pas, & comment je l'invitai à garder son ouvrier (g); car j'aimois la paix & la conservation de mes cires. Non, je ne perdrai pas mon temps à ces fortes d'explications. Si je répondois en détail à toutes les faussetés dont est rempli ce libelle, ce seroit faire honneur à l'imposture, & lui donner du poids. Je transcrirai seulement un article des conditions du Sr. Erfman avec la Cour de Russie. *La réputation* &

(g) M. Diderot le fait bien, puisque ce fut dans sa chambre que je trouvai le Sieur Erfman qui vint un matin invoquer son crédit, pour que cet ouvrier fut absolument renvoyé, ne pouvant, disoit-il, & ne voulant plus le souffrir. M. Diderot & moi lui fimes une exhortation à la paix & à la concorde; mais après nous avoir dit ses raisons, il ne voulut rien entendre: son ouvrier, que dès ce moment il exclut de l'Atelier, n'y rentra qu'avec moi, quand j'eus pris la conduite de la fonte.

L'honnêteté de M. Falconet me sont assez connues pour que je regarde non seulement comme une satisfaction, mais aussi comme un devoir, d'être de son avis ; persuadé de trouver par là, des moyens de mieux réussir dans un si grand ouvrage. Je ne rejeterai point les conseils, encore moins ceux de M. Falconet, dont l'esprit prouve qu'ils sont bons. Etoit-ce sur Homère, Pline ou Cicéron, que ce fondeur vouloit mes conseils, ou bien sur la fonte ?

Le pédant est, dit-on, un fot, & le charlatan un fourbe ; ne soyons ni l'un ni l'autre. Ne donnons pas trop de valeur à des bagatelles, & ne surfaçons pas des choses communes, que nous connoissons parfaitement pour telles. Mais en exposant la vérité & notre pensée, ceux qui pourront s'y intéresser, en jugeront comme il leur plaira. Je vais dire encore quelques mots de mes fontes ; & comme c'est en fondeur que j'écris, je n'insisterai sur rien que je n'aie pratiqué, qui n'ait réussi, ou du moins qui n'ait dû réussir.

La nature du sol marécageux de Pétersbourg n'ayant pas permis de creuser une fosse, le fourneau fut construit de manière à dominer le moule, comme fut celui de Girardon. Si c'eût été mon affaire alors, je l'eusse fait bâtir huit

pieds plus bas, & la fonte eut été faite presque à rez de chauffée; car il y auroit eu à craindre les inondations jusqu'à deux ou trois pieds au dessus du sol. A cela près, j'ai eu lieu de comparer toutes les difficultés des travaux faits dans une fosse, avec la grande facilité d'agir librement autour d'un grand modele de cire & d'un moule, qui ne sont point engagés dans quatre murailles.

Peut-être seroit-ce pour épargner les dépenses, peut-être aussi n'est-ce que la routine qui fait qu'on s'enterre à 20 ou 30 pieds de profondeur, & qu'on s'y donne gratuitement bien des peines. On fond le canon dans une fosse; nous employons des fondeurs de canons, ou des ouvriers qui ont appris à fondre avec eux; & du maître à l'apprentif, l'usage passe aux statues colossales. Nous ne pensons pas nous-mêmes à la différence des objets, ni que l'atelier pour le canon est d'un usage continuel, tandis que celui du colosse ne sert ordinairement qu'une fois dans le même lieu.

Comment faudroit-il donc faire? Elever le mur de la fosse de quatre pieds d'épaisseur; par les trois côtés qui ne sont pas appuyés sur le massif du fourneau, le flanquer de forts éperons de brique, le bien faire sécher, & fondre hardiment.

diment. J'assurai mon mur, à la seconde fonte, avec de fortes pieces de bois posées horizontalement contre le mur de l'atelier, par un bout, & par l'autre contre la fosse; ces étaies nombreuses & que le besoin prescrivoit, répondirent de tout. De forts liens de fers placés vers le haut & vers le bas du mur, & enclavés dans le milieu de son épaisseur, contribuerent encore à en assurer d'autant plus la solidité.

Ce mur qui composoit la fosse, ne fut élevé, comme de raison, pour l'une & l'autre fonte, qu'après l'entier achevement du moule de potée, & la pose des fers qui l'entouroient. Je ne fis point ce qu'on appelle un mur de recuit, parce que je savois son inutilité. Quoique la statue de Louis XIV, par Girardon, ait été fondue hors de terre comme celle de Pierre I, on fit le mur de recuit, & l'on se trompa: mais on n'eut pas la stupidité de le construire, tandis que les cires étoient encore découvertes. Puisqu'elles se présentent ici, je parlerai de leur réparage, c'est-à-dire, de la forte d'échafaud que j'y employai.

Le moule de plâtre qui contenoit & environnoit les cires étant fait par assises de niveau, j'ai dit: voilà de tous les échafaudages le plus solide, comme aussi le meilleur, pour garantir

les cires des accidens qui pourroient les endommager pendant le travail du réparation. Ce moyen simple me parut auffi le plus prompt, & je l'employai, quoique je n'eusse encore vu personne en faire usage. J'ai d'abord fait ôter des rangs d'affises jufqu'à hauteur d'homme, afin de pouvoir travailler le haut de la statue, & en trois différentes reprises, le moule a difparu. Les pieces des dernieres affises ne tenoient pas davantage à la cire que celles des premieres. Tout cela est fort simple, dira-t-on, & chacun en eût fait autant. Comme je n'ai vu qui que ce foit y penfer avant moi, je demande pourquoi on n'avoit pas encore fait une chose auffi simple ?

Les quatre ou cinq traverses de gros fer, mifes ordinairement pour foutenir, dit-on, le moule & le noyau, furent fupprimées comme inutiles, & même comme fort embarrassantes. L'idée de cette fuppreffion raifonnable appartient, je crois, à l'habile ferrurier (M. Fugner) qui a fait & raifonné l'armature pour la fonte avant qu'elle fût fous ma direction. Pour moi, j'ai fupprimé les murs de traverse qu'on fait ordinairement autour du moule. J'ai prévu leur inutilité, & je ne me fuis pas trômpé, puiſque du côté du fourneau, rien dans la fonte, n'a fait le moindre mouvement.

L'armature qui reste dans le bronze, & qui soutient le cheval sur ses pieds de derriere, est aussi solide qu'elle est simple. Le besoin & l'apropos m'ont suggéré cette opération ainsi que d'autres dont je ne parle pas : cette armature fût pensée dès Paris. Puisque j'avois fait avant d'en partir, l'esquisse de la statue & de sa position, il falloit bien qu'en même tems je pensasse au soutien de l'ouvrage.

Dans la seconde fonte, l'échenau fût construit avec le moule : contenu par les mêmes liens de fer, il faisoit partie du moule ; il étoit enfermé & retenu dans la même cage. Aussi ne fit-il aucun mouvement, & ne creva-t-il pas comme le premier si négligemment travaillé, qu'il s'ouvrit n'ayant à peine reçu que deux ou trois pouces de bronze. L'échenau fait d'avance avec le moule, procure un autre avantage ; il donne au métal tout le tems qu'il faut pour la fusion, & pour les préparations qui dépendent de la fosse & du moule. A l'instant qu'on va fondre, on n'a pas trop de loisir ; j'oserois donc conseiller l'échenau comme il fût fait à ma seconde fonte.

Beaucoup d'autres parties ont été simplifiées à la premiere, & encore plus à la seconde fonte. Si je n'en parle pas, c'est que l'Artiste intelli-

gent qui voudra mettre de côté plusieurs articles de certains catéchismes, & s'affranchir un peu de la routine, fera beaucoup mieux que je n'ai fait s'il veut y penser. J'ai appris deux choses en fondant deux fois, l'une que le talent de fondre des statues colossales n'est pas encore perfectionné chez nous, & l'autre, que si nous voulions il le feroit. La preuve qu'il ne l'est pas se trouve à tous les colosses fondus depuis, & y compris le Louis XIV de Paris (h). Cette

(h) L'Auteur des *Monuments érigés* &c. pag. 106, dit: *Ce grand ouvrage de fonderie fut jetté en bronze par Jean Balthazar Keller, Fondateur Suisse, sur les desseins & d'après les modèles du célèbre François Girardon.* Si ces paroles ne signifient point que Girardon conduisit la fonte, j'avoue que je ne les entends pas, ne sachant trop ce que c'est que de fondre, *sur les desseins & d'après les modèles*, à moins que ce ne soit les instructions données par celui qui conduit la fonte. M. Patte auroit-il eu des Mémoires que je ne connois pas? Il est possible que Balthazar Keller n'ayant pas encore fait de pareille fonte, Girardon l'aida par les connoissances qu'ont nécessairement les Sculpteurs, & par cet esprit de combinaison acquis par l'habitude & les grands travaux de leur Art. Nous savons tous que M. le Moyne forma Varrin, le conduisit, & lui apprit à devenir Fondateur de statues colossales; & Boffrand les aida tous deux.

fonte par les Kellers , très-habiles dans les moyens bronzes , n'a pas autant prouvé leur mérite pour les colosses , & les Fondeurs venus depuis eux , ne les ont surpassé ni à Bourdeaux , ni à Paris , ni à Coppenhague. C'est donc un de ces propos dénués de sens , que de citer les Kellers quand il s'agit de colosse , puisqu'on fait par une tradition certaine , que le seul qu'ils fondirent éprouva des accidens , qui obligerent à tailler , dans la masse du bronze , des épaisseurs considérables , pour former la statue que nous voyons à la place de Louis le Grand , & la faire ressembler au modele. Dites au public les plus grossiers mensonges sur des faits qu'il ignore , il y croira : détrompez-le ensuite , les seuls hommes honnêtes & sensés vous entendront.

Je ne dois pas omettre un exemple moins récent à la vérité , mais qui prouve , avec ceux que j'ai déjà rapportés , que les Statuaires sont fondeurs quand ils veulent ; qu'ils savent fondre léger , & qu'ils remédient à leurs fontes quand elles manquent en tout ou en partie. Daniel de Volterre fit & fonda un cheval à *Monte Cavallo* : mais le poids du métal fit ouvrir le moule , & la matiere se répandit. L'Artiste ayant trouvé le moyen de remédier à cet

accident, refondit ce qui avoit manqué. Le bronze étoit également léger par-tout, & d'une belle impression. La statue ne pesoit que vingt milliers, quoique plus grande au moins d'un fixieme que celle de Marc-Aurele. *Gettando la seconda volta, prevalse la sua virtù à gli impedimenti della fortuna. Onde condusse il getto di quel cavallo (che è un sesto, ò più, maggiore, che quello d'Antonino, che è in campido glio) tutto unito, & sottile ugualmente per' tutto. Et è grand cosa, che si grand' opera non pesa se non venti migliaia.* Vafari, vie de Daniel Ricciarelli de Volterre.

Enfin, si le Statuaire emploie un autre que lui pour conduire la fonte, cet autre lui dira : fans moi, votre ouvrage ne passeroit point à la postérité. Vous vous moquez, dira le Mouleur, je vous défie tous deux de produire fans moi votre statue de bronze. Un passant leur dira : vous Mouleur & vous Fondateur, que mouleriez-vous & que fondriez-vous fans le Statuaire ? Souffrez donc, puisque vous dépendez également de lui, qu'il vous emploie & vous dirige également.



UNE LETTRE DE PÉTERSBOURG
ET LA RÉPONSE.

Que direz-vous, Monsieur, d'un homme qui vous aime, quand vous recevrez cette lettre qu'il auroit dû vous écrire plutôt ? Je vous fa-vois à la Haye où vous employez bien votre tems, & où l'amitié vous retient agréablement. Je voulois aussi que ma lettre contint des nouvelles qui pussent vous intéresser : il m'a donc fallu laisser passer quelques mois, afin de vous en apprendre davantage.

Les honnêtes gens ont vu avec bien du plaisir, l'intérêt que le Grand Duc a marqué pour vous & pour votre ouvrage, la veille de votre départ, & on l'aime encore plus, en lui voyant apprécier le mérite & le talent. Vous avez es-suyé ici des tracasseries d'un instant, que déjà vous devez avoir oubliées. Mais votre monu-ment reste, & il vivra dans la première fleur de sa beauté, lorsque les ouvrages du grand homme, auquel il est consacré, ne seront plus. L'homme que ses talens élèvent trop au-dessus de la classe commune, entend siffler autour de lui les couleuvres de l'envie : mais il peut dire

à celui qui excite les impuissans reptiles; *tu vas mourir, & je vivrai.*

A peine étiez-vous parti, que déjà la voix de la haine fut étouffée; exceptons-en toujours quelques fots obscurs & de misérables salariés; vous n'ignorez pas de quels fonds. D'ailleurs, ceux qui se montroient les plus acharnés contre vous, vous rendent justice, & disent hautement que votre ouvrage a subi l'examen le plus sévère, sans qu'on y ait trouvé de défauts; c'est ce qu'on a souvent répété. Mais la pierre sur laquelle votre bronze, est maintenant bien affermi, reste toujours pour certain estomac de votre connoissance, un morceau d'autant plus indigeste, qu'il a perdu de son informe & première masse.

Mais voici un trait qui n'attendoit que votre absence pour être lâchement lancé contre vous; encore faut-il que vous ne l'ignoriez pas. Lorsque M. de Betzki vous fit demander indirectement par le Sr. Velten Architecte, &c. comment on faisoit la dédicace des statues héroïques, vous copiâtes, comme auroit pu faire un autre à votre place, les relations connues de ce cérémonial, c'est-à-dire, celles des ouvrages de M. Bouchardon & le Moyne, & vous me fites voir votre feuille avant de l'envoyer à

l'agent de M. le Général (a). On ne montre pas ce papier, mais voici l'usage qu'on en a fait.

Déconcerté par le succès de votre ouvrage, battu par les éloges qu'en ont fait les Diderot, les Thomas, les Lubersac, & d'autres écrivains qui ne sont pas François, on répand ici, que vous avez exigé (car vous êtes pétri d'orgueil & de vanité) que le Sénat vint en députation vous chercher, & vous conduire en pompe, le jour de la cérémonie, jusqu'à la statue. Vous voyez comme cela vous ressemble, & comme ils sont habiles à donner des ridicules. Aussi tous ceux qui vous connoissent ici, & qui ont vu jusqu'à quelle basse fureur on vous y a calomnié, n'ont-ils pas manqué d'en hauffer les épaules. Pour moi, j'ai toujours cru que les méchants le feroient moins, s'ils avoient le jugement plus sain.

Convendez cependant, que vous n'auriez pas

(a) Cet agent ou courtier est un nommé *Jean Chpawskoy* dont Pomel & ses adhérens firent paroître dans le Journal Encyclopédique un certificat qui sans doute leur fait honneur, où ce Jean atteste sur son honneur que je n'avois pas payé 15000 livres, quoique j'en eusse la quittance depuis plus d'une année avant la publication de cet article dans le Journal.

imaginé qu'un acte aussi simple de votre part, dût être aussi peu sensément empoisonné. Mais vous avez des torts bien capables d'allumer la haine & la vengeance contre vous. Tantôt le Roi de Suede vient chez vous & dans vos ateliers, sans plus de façon qu'il n'en mit à vous faire inviter à sa table, & il n'en demande pas la permission. Tantôt le Grand Duc vient, par une distinction très-marquée, voir avec vous le bronze achevé, & vous n'en obtenez pas la permission. Tantôt vous répondez méritoirement à de pitoyables écrits fagotés contre vous, & vous détruisez la joie de ceux qui vous lâchent des dogues & des roquets. La voie simple qui vous fit obtenir le payement de vos fontes (car ce fut en vous adressant à l'Impératrice même) n'a-t-elle pas été, par son effet, le coup le plus rude que vous ayiez frappé sur la poitrine de ces gens là; je vous assure qu'ils ne vous y attendoient pas. Mais vous saviez que là où réside la justice, là vous deviez vous adresser, & vous le faites sans y employer qui que ce soit.

Renfermons tous vos torts dans un seul. Vous avez voulu que votre ouvrage fut entièrement de vous, ainsi que M. le Comte Carburi voulut enfin que le transport de la pierre fut de lui. Vous avez tous deux peu complaisamment fa-

vorisé des prétentions annoncées à quelques verstes à la ronde. De quel œil, après cela, prétendriez-vous que l'oiseau déplumé vous regardât l'un & l'autre? Quel intérêt aussi voulez-vous qu'il prenne à des travaux sur lesquels vous ne laissez pas d'équivoques, puisque vous avez démontré que ce ne furent même aucun de ses conseils qui dirigèrent votre ouvrage?

Dans un autre instant, je pourrai vous marquer d'autres particularités qui vous concernent, si vous en êtes curieux. Aujourd'hui je me borne à vous dire que l'atelier de brique est abattu; que la statue sur sa base est environnée d'un angar de planches, & qu'on ne la voit plus. Laissons vivre & mourir, & ce monument que la postérité doit contempler, veillera dans son ame l'idée de tout ce qui constitua votre Héros. Je ne fais là que vous répéter ce que dit M. Thomas, & c'est ce que je pense moi-même. Adieu, brûlez ma lettre, & croyez que je suis sincèrement votre ami.

A St. Pétersbourg, le 4^e Sept. 1779.



R É P O N S E.

JE ne brule pas votre lettre, mais je fais mieux : après l'avoir transcrite, je vous la renvoye en original. Ainsi, Monsieur, foyez tranquille, votre nom ne paroîtra pas, & pourtant on vous lira. Ce que vous m'écrivez m'intéresse trop pour le laisser dans un tiroir : on l'imprimera dans quelque tems avec ma réponse. Il fera beau de voir la vraie, l'incorruptible honnêteté se plaire à dire le bien qu'elle fait ; & l'amitié dénoncer à propos les manœuvres obliques de la haine contre la droiture ; & j'ose dire aussi, contre le talent.

Si l'intérêt que prit S. A. I. à l'Artiste & à son ouvrage, fut pour moi, comme je vous l'ai dit en vous quittant, un jour de douceur, vous devez croire que je suis bien flatté de voir applaudir au sentiment de ce Prince. Il est bon, à ce que je vois, d'avoir été mal-à-propos tracassé, on trouve à la fin des vengeurs ; & la voix empestée de la haine & de la calomnie, n'attend pas toujours le tombeau de l'homme persécuté pour s'éteindre.

Mais soit que le tems & l'éloignement affoiblissent en nous certaines de nos affections, soit

que nous nous laissons de broyer du noir, & de nous punir ainsi du mal que nous font les autres, je vous dirai que je n'ai plus pour l'homme dont vous me parlez, que des sensations très-modérées : je me borne à le plaindre ; & vous allez convenir que j'ai raison. N'est-il pas vrai que si vous rencontriez un homme qui, avec une farbacane, s'obstineroit à singler des pois contre une roche, & qu'ils lui revinssent chaque fois sur le nez, vous finiriez par rire ou plaindre le souffleur de pois. Voilà, Monsieur, comme je vous invite à voir maintenant la personne dont les vexations font le sujet de votre lettre, & comme je la regarderai tant qu'elle & moi pourront exister. Si l'on cesse d'employer contre moi la mauvaise foi, ma résolution est prise de ne plus tracer une ligne concernant cette personne, ou ce qui peut lui appartenir ; c'est aujourd'hui mon dernier mot.

Quand j'écrivois avec d'autres idées, j'étois encore à Pétersbourg ; c'étoit peut-être aussi deux ou trois mois après en être sorti. Les idées d'alors, je les laisse comme elles me vinrent, parce qu'elles me paroissent assez justes. A Pétersbourg, j'aurois dit à ces Mrs. *Montrez-moi la feuille que vous me demandâtes, & que je vous donnai ; mais que ce soit en présence de bons té-*

moins, afin qu'on voye s'il est vrai qu'elle contiennne quelques impertinences. Il est vrai que moi présent, on n'eût pas fait cette imputation; l'Impératrice étoit là : ils n'attendoient que mon départ. Quoiqu'il en soit, je ne vois plus rien à présent que de risible dans la conduite de ces Messieurs.

La statue est entourée de planches, & n'est plus visible, me dites vous. Hé bien, qu'est-ce que cela nous fait? Peut-être ne veut-on la faire paroître qu'après le nivellement de la place, & l'achevement des bornes qui doivent entourer mon ouvrage. Si même, par quelque cause que ce soit, mais qui ne viendrait pas de ma part, nous apprenions un beau jour qu'il est renversé, je ne pourrois rien favoir de plus désirable; (je ne parle que pour mon amour propre) & un enthousiaste honnête de la postérité ne manqueroit pas de vous dire à ma place, & en soupirant: *Hélas! ce bonheur ne m'arrivera pas; mes fautes ne seront pas si-tôt couvertes!* Vous demandez sans doute si c'est l'âge, ou quelque autre accident qui m'auroit fait devenir entièrement fou. Je n'en fais rien, & vous en allez juger.

Si la statue étoit détruite, comme tant d'autres, la postérité qui liroit les éloges contem-

porains que vous nommez, prendroit le change. Elle penseroit qu'un Statuaire François fit en Ruffie un des beaux ouvrages du dix-huitieme siecle. Peut-être apprendroit-elle auffi comment cet ouvrage auroit été détruit; & de siecle en siecle, ne ferois-je pas estimé comme ceux des anciens Artistes, dont nous ne voyons plus que l'éloge dans quelques Ecrivains? Dites à présent si je suis devenu plus fou que de coutume.

Mais fans aller si loin dans l'avenir, j'ai un assez bon dessein de mon ouvrage; il est fait pour la gravure; & si, rendu à mes foyers, ce projet s'effectuoit, le monument ne feroit-il pas suffisamment répandu? Je ne vous dirai pas comme Pline, quand il loue la belle découverte de Varron: *etiam Diis invidiosi*; mais si quelqu'un avoit à en être jaloux, ce feroit peut-être ceux qui, l'instant avant mon départ, envoyèrent un Exécuteur du Comptoir des batimens, pour me débarrasser de ce dessein qui, par un don de l'Impératrice, m'appartenoit; & qui furent un peu déconcertés, quand ils apprirent que depuis trois ans il étoit à Paris hors de leurs atteintes. Voilà ce que vous ignoriez, & qu'ils vouloient fans doute le faire graver eux-mêmes. Restons-en là, & ne croyons pas le chef des Beaux-Arts capable de détruire la statue. S'il

le vouloit, que lui couteroit-il de faire un bain d'eau forte au bas des gros fers qui soutiennent le bronze ? Rien ne lui seroit aussi plus aisé que de placer, en attendant l'effet, un support à volonté sous le poitrail du cheval, & de répandre qu'on est obligé d'y avoir recours, afin de prévenir la chute de l'ouvrage. Mais cette supposition est trop odieuse pour que vous & moi puissions nous y prêter, pour qu'on puisse supposer qu'on y ait pensé à Pétersbourg : on l'a dit à Paris, comme on y fait d'autres contes qui y naissent & y meurent : celui-ci y est né, il mourra aussi (*).

J'ai encore quelques méfaits sur mon compte, & dont vous ne me parlez pas, & avant de nous revoir, je pourrai vous en remettre une
partie

(*) Il est vrai que l'inventeur n'en est pas François ; que ses courtiers sont actifs & vigilans pour verser le poison qu'il prépare ; je les connois, je pourrois les nommer ; mais il ne me reste pour eux de sentiment que la pitié ; c'est le seul que le ressentiment m'inspire. La statue se voit aujourd'hui à découvert à Pétersbourg ; elle s'y soutient sans étaie, & pèse sur le vilain Russe, qui m'a si stupidement, si criminellement calomnié. Puis-je en desirer une autre vengeance ?

partie sous les yeux : car vous les connoissez presque tous , mais il fera bon que je les dise au Public ; ne ; m'en écrivez donc plus , je vous prie. Parlez-moi de vous. Dites-moi que vous êtes heureux. Entretenez-moi quelquefois des hommes honnêtes que j'ai laissés à Pétersbourg : le souvenir de ceux-là n'altérera pas la douce tranquillité d'ame qui désormais doit être, ou je suis fort trompé, le partage de votre ami

FALCONET.

A la Haye, 28 Octobre

1779.



(a) L E T T R E

DE M. BERENGER , A M. DENTAN ,

Citoyen de Geneve.

IL vous souvient , mon Ami , je le vois par votre demande , de l'étonnement & de l'indignation que vous ressentîtes à la lecture du Mémoire contre *M. Falconet* , inféré dans le Journal Encyclopédique de Janvier 1780 ? J'aime à me rappeler les sentimens qui vous agiterent ,

(a) J'ai cru devoir placer ici cette Lettre pour suppléer à deux Ecrits relatifs au même objet , & que *M. Falconet* a cru devoir supprimer. J'ai pensé qu'il étoit utile de connoître jusqu'où des hommes vils peuvent porter l'impudence , & quand il n'y auroit pas d'utilité à le savoir , on me permettra de m'honorer en défendant l'homme de bien qui vient de s'éloigner de moi , que je ne reverrai plus peut-être , mais dont l'amitié ne cessera jamais de m'être chère & le souvenir précieux. D'ailleurs , l'amitié le demande , l'équité l'exige. *M. Falconet* voudra bien me pardonner d'inférer ici sans son aveu une Lettre qui renferme des expressions dont sa modestie auroit été blessée. Qu'il m'en gronde , mais ne m'en aime pas moins. Les hommes honnêtes m'absoudront de ses censures.

aujourd'hui que je connois l'homme respectable qu'on y calomnioit: ils me frapperoient moins qu'alors; ils ne m'étonneroient pas, & peut-être ferois-je plus indigné encore.

“ Quoi! disiez-vous, on ose traduire en public comme un vil fripon, un homme aussi connu par sa probité que par ses talens; un homme âgé qui, dans sa vie entière, n'a pas fait un acte qui puisse le faire soupçonner d'avidité, d'avarice, qui fut toujours d'une exactitude scrupuleuse à s'acquitter, à prévenir même les dettes les plus légères!

„ Celui dont la bonté facile l'exposa souvent à être dupe, qui sacrifia toujours l'argent à sa tranquillité; qui fit des actions généreuses sans éclat, sans ostentation, sans penser à les faire, ni qu'il les faisoit; qui par désintéressement refuse deux cents mille livres que l'honneur, la délicatesse lui permettoient d'accepter comme un salaire légitime, & qu'on lui offroit de la part d'une Souveraine qui n'auroit pas été économe, en payant les travaux de l'homme de génie: cet homme, dis-je, satisfait de sa fortune, auroit voulu s'avilir gratuitement jusqu'à chercher, par des détours médités, par des subterfuges honteux & méprisables, à priver un ouvrier d'un

„ falaire qui lui feroit dû ? Dans un tems où
 „ il vivoit dans l'obscurité, si jamais l'homme
 „ à grands talens peut y être ; où il n'étoit
 „ connu que par des ouvrages publics ; où le
 „ fruit de ses veilles étoit apprécié & sa personne
 „ presque ignorée , il fut toujours honnête &
 „ juste ; & quand un ouvrage célèbre assure sa
 „ gloire & le met, en quelque maniere , sous les
 „ yeux de l'Europe entiere, c'est alors qu'il
 „ iroit se déshonorer par une basse avidité, par
 „ une filouterie infâme ! Lorsque la bienveil-
 „ lance d'une Souveraine & des Amis puissans
 „ pouvoient lui persuader qu'on fermeroit les
 „ yeux sur ses injustices, il se montra toujours
 „ bienfaisant, généreux, d'une probité sévere ;
 „ & c'est quand il est environné de malveillans,
 „ d'hommes jaloux, d'ennemis ardens, qu'il
 „ leur auroit donné stupidement les moyens de
 „ le perdre & de le diffamer !

„ Ces contradictions frappantes rendent l'ac-
 „ cusation absurde, & cependant on trouvera
 „ des Journaux pour la répandre, des Lecteurs
 „ pour la croire, & l'homme de bien deviendra
 „ la risée des méchans ; il fera méprisé des gens
 „ honnêtes, mais crédules. Mon ami, vous
 „ éprouvâtes des injustices ; mais c'étoit dans
 „ des tems malheureux où les dissentions pou-

» voient faire méconnoître la vertu même, &
» dans ces injustices, on respecta pourtant tou-
» jours votre probité ; mais ici on l'attaque avec
» noirceur ; & ce n'est pas dans des momens de
» délire ; c'est dans le calme que la méchanceté
» ourdit sa trame pour ravir l'honneur à un
» homme sensible & fier, qui le regarde comme
» la récompense inappréciable de soixante ans
» employés à le mériter. De telles atrocités
» peuvent bien, de l'indignation qu'elles inspi-
» rent, faire passer à quelques instans de dégoût
» pour la vie ».

Voilà ce que vous pensiez alors : ces confi-
dérations auroient bien suffi pour repousser la
calomnie auprès des âmes honnêtes qui seules
en sentent le poids : mais enfin, elles n'étoient
que des conjectures. Aujourd'hui, j'en puis
parler par moi-même. Je n'ai pu vivre quelque
tems avec M. Falconet sans m'attacher à lui,
ni m'y intéresser, sans lui parler du Mémoire
publié dans le Journal. Il me répondit : “ Vous
» me parlez là d'une accusation qui a longtems
» pesé sur mon cœur, & dont pour mon repos je
» me souviens trop encore : je n'ai pas besoin
» de la détruire auprès de vous ; mais tenez, si
» vous voulez mieux l'apprécier, voilà les pa-
» piers qui y sont relatifs ”. Je puis donc ré-

pondre à votre desir ; je les ai sous mes yeux ces papiers , & c'est d'eux que je tirerai le récit simple que je vais vous faire & que vous me demandez. Vous connoissez les principaux faits ; vous en avez été instruit par M. Falconet lui-même & par ses amis ; mais , je le sens , vous ne pouvez l'être avec le détail , l'ordre & la précision qu'on peut y mettre lorsqu'on a les pieces justificatives devant soi , & sur-tout quand des occupations diverses viennent effacer & troubler la suite des faits dans notre mémoire surchargée.

Vous savez comment M. Falconet fut choisi pour faire la statue équestre de Pierre le Grand : la convention faite & signée par M. le Prince de Gallitzin au nom de sa Cour , & par M. Falconet , ne parloit point de la fonte de la statue : cette fonte ne le regardoit pas.

Avant même qu'il fut tems de s'en occuper , la Cour de Pétersbourg desira qu'il s'en chargeât encore. Sa Majesté Impériale lui en écrivit ; M. de Betzky l'en sollicita : il lui disoit dans une lettre , qu'en se chargeant de ce travail , il jouiroit de plus de confiance en rassurant la leur : il le mettoit à couvert des reproches qu'on pouvoit lui faire si le succès n'étoit pas heureux , & cependant il ne put y décider

M. Falconet ; il s'y refusa. Alors on fit venir de Paris un Fondateur , nommé *Benoit Ersmann* , indiqué par M. de la Guépiere , Architecte. Le Comptoir des bâtimens convint avec ce Fondateur , qu'il lui donneroit 140000 livres pour faire cet ouvrage ; il s'engagea de plus à donner 4000 livres par an au premier ouvrier qu'il amenoit avec lui , 3000 au second , 2000 au troisieme ; à payer 1200 livres pour leur voyage , & autant pour leur retour. Ersmann se reservait le droit de renvoyer celui ou ceux d'entr'eux dont il feroit mécontent. M. Falconet n'entroit pour rien dans ce traité ; il n'y étoit , sous aucun rapport , envisagé comme une partie contractante.

Ersmann n'acheva point son ouvrage : il ne put , ou ne voulut pas donner au devant du cheval l'épaisseur de trois lignes , légéreté nécessaire dans le plan général. Il fut renvoyé après avoir reçu 60000 livres pour ce qu'il avoit fait. M. Falconet n'eût d'autre part à ce renvoi que d'y avoir consenti , lorsqu'on lui en eût fait voir les raisons.

Ce fut alors seulement que M. Falconet consentit à se charger de conduire la fonte de son ouvrage ; satisfait pour le prix des travaux qu'il alloit s'imposer de recevoir les 80000 livres qui

restoient du prix convenu avec Ersmann, somme modique pour l'ouvrage qu'il entreprenait, & qu'il rendit bientôt plus modique encore par sa générosité.

Le premier ouvrier d'Ersmann resta aux mêmes conditions que le Comptoir des bâtimens avoit stipulées pour lui. Un Mouleur que M. Falconet avoit déjà employé dans les travaux de son modele, resta aussi; & pour ajouter un nouveau motif à leur activité, pour les intéresser au succès de son ouvrage, & par bienveillance pour eux, il leur promit à chacun 15000 livres de gratification sur les 80000 qui lui devoient revenir, lorsque la fonte seroit terminée. Il ne leur en fit pas un écrit, lui-même n'en avoit pas.

L'un de ces ouvriers étoit un Savoyard, nommé *Pomel*, homme vain, arrogant, tranchant du capable, & dont le caractère avoit fatigué Ersmann, qui alloit le faire renvoyer lorsqu'il le fut lui-même. Cet homme d'abord satisfait de la promesse verbale de M. Falconet, voulut ensuite qu'elle devint un engagement par écrit, & pour l'obtenir, il feignit de vouloir se retirer: on lui offroit, disoit-il, un grand ouvrage à Paris, on l'appelloit en Espagne: il n'obtint pas ce qu'il demandoit, & ne partit point.

L'attrait de 15000 livres promises le retient ; mais il ne cherche pas à les mériter. On lui fait des reproches sur sa négligence , il répond : “ qu'il ne s'est jamais gêné , & ne veut pas se „ gêner davantage ”. Ménager de ses soins , il n'étoit prodigue que de jactances & de propos impertinens. Aux approches de la fonte , au moment où il devoit redoubler d'activité , au lieu de veiller à son tour , il se jette sur un matelas dans une voute & s'y endort. M. Falconet arrive dans le milieu de la nuit , il visite les travaux , il voit que , contre ses ordres , Pomel a fait entasser le bois & le charbon dans la grille du devant de la statue , il craint que le moule ne soit brulé , & fait à Pomel , qu'on vient de reveiller , les reproches que lui dictoit son désespoir ; & celui-ci lui assure avec la même impudence , & qu'un tel feu ne peut bruler le moule , & qu'il n'avoit point cessé de veiller. Le moment de la fonte arrive , & l'échenau dont Pomel étoit chargé , que seul il avoit construit , l'échenau qui conduisoit le bronze dans le moule , s'ouvre , le bronze se répand dans l'enterrage , & sans une opération prompte de M. Falconet , le métal se seroit perdu avant d'arriver dans le moule ; par elle la fonte ne fut manquée qu'en partie. Tous ces faits sont attestés

par l'autre ouvrier mouleur , par deux Elèves de l'Académie employés dans les travaux de la fonte , par d'autres ouvriers encore : leurs témoignages signés , & sur lesquels l'Ambassadeur de France apposa son sceau , sont dans mes mains , je les lis au moment que j'écris ; & cependant vous avez vu dans le Journal Encyclopédique un Mémoire où l'on ose dire que M. Falconet les a demandés & n'a pu les obtenir.

Sans doute , Pomel auroit désiré qu'il ne les eût pas ces témoignages , qui prouvent les faussetés qu'il avance sans pudeur , mais non sans inquiétude. Il assure que M. Falconet , voyant la matiere fortir du moule crêvé , s'enfuit , & que Pomel seul resta , tandis que ces témoignages prouvent précisément le contraire. Il ose affirmer qu'il a voulu lier & assurer sur le flanc du cheval un évent destiné à indiquer la hauteur du métal dans le moule , & que M. Falconet ne le voulut pas , ce qui fit manquer la fonte dans cette partie ; cependant ces pieces authentiques attestent que cet évent fut lié par un des Elèves de l'Académie , qu'il fut contenu , assuré par l'ordre de M. Falconet , que Pomel vit faire cette opération sans la désirer ; qu'après la fonte il fut trouvé en bon état , qu'alors seulement on en détacha le lien de fil de fer

qui l'avoit maintenu & le maintenoit encore. Il dit dans un Mémoire publié en 1776, que le moule creva, parce que l'enterrage avoit été fait en sable, non en terre forte, comme il l'avoit conseillé: dans un autre Mémoire en 1780, il dit que le moule creva, parce qu'il n'avoit pas été enduit de plâtre: s'il avoit un nouveau Mémoire à produire, le même accident y auroit peut-être quelque nouvelle cause encore. Si la dernière n'est plus la même que celle qu'il assigna d'abord, c'est que la seconde fonte avoit détruite celle-ci de la manière la plus convaincante: l'enterrage avoit été pareil à celui de la première fonte; M. Falconet s'étoit servi de la même terre pour le même usage, & le moule n'avoit point crevé, la fonte avoit réussi; il falloit donc en imaginer une autre, vraie ou fautive, vraisemblable ou non, il en falloit une. Deux jours après la première fonte Pomel fut renvoyé comme *inutile*; car on vouloit être honnête. Le Comptoir des bâtimens qui l'avoit appelé & dont il dépendoit, le fatisfit. M. Falconet mécontent, irrité même contre lui, pouvoit ne pas confirmer la promesse d'une récompense qu'il étoit loin de mériter: il le devoit peut-être; mais il étoit si éloigné de chercher un prétexte pour priver un ouvrier d'une gra-

tification promise , qu'il ne voulut pas même se servir de son droit pour éviter de lui en faire un engagement formel. C'est alors qu'il fit le billet suivant :

Lorsque j'aurai achevé la fonte de mon ouvrage, & que la Cour m'aura payé pour cette fonte la somme de 80000 livres restantes, je donnerai à M. Simon, comme récompense, la somme de 15000 livres, ainsi que je la lui ai promise avant que de commencer les travaux de la dite fonte. Et quoique j'aie lieu d'être fort mécontent, & que je le sois de la conduite de M. Pomel, relativement au dit ouvrage, je lui donnerai pareille somme de 15000 livres que je lui ai aussi promise, aux conditions ci-dessus.

A St. Pétersbourg, le $\frac{1}{12}$. Sept. 1775.

Signé FALCONET.

Ce billet étoit ce qu'il devoit être : on y récompensoit le mérite ; on y assuroit à Pomel les 15000 Liv. promises, lorsque l'ouvrage auquel il avoit travaillé, au succès duquel il avoit nui, auroit été payé : on n'y pouvoit témoigner de la satisfaction ; elle seroit retombée sur l'homme foible qui par indulgence y auroit avancé une fausseté ; il étoit une grace , & on

l'y annonçoit. Croiroit-on que dans un de ses mémoires , Pomel citoit ce billet comme s'il l'avoit justifié ? “ Il m'assure ma récompense , disoit-il , il n'avoit donc aucun reproche à me faire ”. Il est vrai qu'il n'avoit garde de dire quelles étoient les expressions mêmes de ce billet.

Pomel , qui peu de tems auparavant , étoit pressé de partir , qui étoit appelé en différens lieux pour y faire des entreprises avantageuses , congédié , payé par la Cour , muni du billet de M. Falconet , ne part point encore. Il demeure pour noircir , s'il lui est possible , celui qu'il devoit regarder alors comme son bienfaiteur : appuyé par des malveuillans , qu'un grand Artiste a toujours quand il a l'ame élevée & ne fait point ramper devant le pouvoir , il fait circuler des écrits où il cherche à rejeter sur M. Falconet le mauvais succès de la fonte , où il dit avoir blâmé ce que des témoins instruits affurent qu'il approuva ; où il remarque des fautes que lui-même ne vit point & qu'il imagine ; où il reproche de n'avoir pas pris des précautions que cependant on a prises ; où cet homme enfin , qui peu de tems auparavant traitoit son maître Ersmann d'imbécile ; qui répétoit par-tout , que ni M. Falconet , ni les compagnons de son travail ne s'entendoient point à

la fonte, que lui seul connoissoit cet art, qu'il faisoit tout travailler, tout réparer; qu'il dirigeoit seul toute l'entreprise, vient ensuite nous dire que n'étant qu'un instrument dans la main d'un autre, il n'étoit responsable de rien. Quoi! pas même des suites de sa négligence, de son mépris pour les ordres qu'on lui donne! pas même lorsqu'exécutant toutes les parties de détail dont il se charge, & qu'il connoît mieux qu'un autre, il abuse de la confiance que, pour le bien de la chose, on dût avoir en lui!

Mais ne nous traînons pas sur ces viles manœuvres. Je le demande à tout homme de sens: quand M. Falconet n'auroit pas à opposer des autorités qui décident contre Pomel, pourroit-il balancer un instant entre l'ouvrier vain & méchant qui, pour se disculper, accuse celui qui l'emploie; & le grand Artiste, qui s'étant toujours montré juste & vrai, dédaigne les efforts de cet homme pour le calomnier, & répare avec supériorité le malheur auquel il l'exposa?

Pomel demeura encore un an à St. Pétersbourg: c'est-là qu'après avoir répandu ses plaintes injustes, ses calomnies dangereuses, il s'adressa à M. Falconet pour le prier: d'abord, de vouloir bien demander à la Cour les 15000 Liv. qu'il lui avoit promises quand il seroit payé lui-

même, & ensuite pour demander qu'il voulut bien changer le terme indéterminé de son billet en un terme certain & peu éloigné. L'homme généreux & humain auroit pu le faire pour un infortuné, pour un pere de famille dans la souffrance: mais à quel titre devoit-il cette faveur à Pomel? Parce qu'un homme attaqua vainement notre honneur, lui doit-on encore son bien? Il promettoit à ce prix de garder le silence; ç'auroit donc été lui rendre un double service. Mais avoit-il droit de l'espérer de M. Falconet?

Il partit enfin après avoir tenté inutilement & de nuire & de se faire payer de ce qu'on ne lui devoit point encore. Il vint en France continuer les mêmes manœuvres, & répandre le même venin. Un moment d'indignation fit dire à M. Falconet, qu'il ne le payeroit que lorsqu'il auroit été décidé par les tribunaux s'il le devoit faire. Puis rejetant l'idée d'une vengeance, même permise, il n'eût pas plutôt reçu les 80000 Liv. que la Cour lui devoit, qu'il en envoya 15000 à son fils pour les livrer à Pomel: il le fit, & en reçut la quittance suivante.

J'ai reçu de M. Falconet, pere, par les mains de M. son fils, la somme de 15000 Liv. contenue en l'engagement ci-dessus, dont je le quitte,

Et de toutes choses quelconques. A Paris, ce 23 Novembre 1778. Bon pour quittance finale, signé Pomel. L'original est déposé chez M. Baron, ancien Notaire à Paris.

Par-là, tout devoit être fini entre cet homme & M. Falconet, & rien ne l'étoit encore. Il continue à répandre les mêmes calomnies, & treize mois après, dans le Journal Encyclopédique, où l'on ne devoit pas s'attendre à trouver des accusations de ce genre, qui ne peuvent être que du ressort des Magistrats, on assure que M. Falconet, *par d'indignes moyens, veut priver Pomel de 15000 Liv. qu'il lui a promises par écrit.* Sans doute, on peut tout dire, tout faire imprimer; mais il faut n'avoir plus de décence à observer, plus de honte à craindre, quand on cherche à se déshonorer d'une manière si scandaleuse.

C'est dans ce mémoire où l'on ose citer le certificat d'un Russe, qui assure à St. Pétersbourg que Pomel n'a point été payé à Paris, que le mauvais succès de la fonte vient de M. Falconet; & ce témoin est un homme peu connu, peu digne de l'être, & qui se donne une qualité qu'il n'a pas: c'est-là qu'on assure que l'original de ce certificat est déposé à Paris dans les mains d'un Commissaire, qui cependant ne l'a jamais

vu ; c'est - là qu'on trouve d'autres menfonges tous auffi honnêtes.

Pomel ne s'étoit pas borné à la demande des 15000 Livres ; il en avoit formé une autre. Il avoit prétendu que M. Falconet lui devoit encore 5200 Livres ; somme formée de 1200 Liv. qu'on lui devoit , difoit-il , pour les frais de son retour en France , & de 4000 Liv. pour une année qu'on lui avoit fait perdre à St. Pétersbourg. Jettons un coup d'œil fur ces prétentions.

D'abord , pour les 1200 Livres , on ne voit point pourquoi il les reclame auprès de M. Falconet : ce n'étoit point lui qui l'avoit fait venir en Ruffie ; ce n'étoit point lui qui l'avoit formellement congédié. La Cour avoit contracté avec Erfmann ; feule elle s'étoit engagée à payer le retour des ouvriers : c'est donc à elle feule qu'il falloit s'adresser pour obtenir les frais de ce retour. On peut même affurer qu'il l'a fait , & qu'il en a obtenu ce qu'il avoit droit de demander. Le certificat qu'il en reçut est conçu en ces termes : *Le 13 Juillet 1776 , a été donné le présent certificat à Pomel , compagnon fondeur.... Le Comptoir des bâtimens & jardins n'en ayant plus besoin , l'a congédié , & lui a donné les satisfactions convenables , conformément au contrat*

du dit Ersmann. Signé, George Welten, Conseiller de Cour & Architecte. L'expression est décisive. Et si Pomel n'avoit pas reçu ces 1200 Liv. de la Cour, pourquoi ne les a-t-il pas demandées, tandis qu'il étoit à St. Pétersbourg? Pourquoi n'en parle-t-il point dans ses lettres à M. Falconet? Pourquoi n'en parle-t-il pas au moins dans celle qu'il lui écrivit deux jours avant son départ? Falloit-il être en France pour se souvenir qu'il ne pouvoit s'y rendre qu'avec les 1200 Liv. promises à St. Pétersbourg?

La même réponse est applicable à la demande des 4000 livres: c'est la Cour qui lui devoit & qui lui a payé 4000 livres par an, pendant qu'il avoit été occupé par elle au Monument qu'on élevoit. En lui disant qu'elle n'a plus besoin de lui, elle met un terme décisif à sa promesse, elle la remplit & l'anéantit à la fois. Mais il est demeuré encore un an à St. Pétersbourg. Qu'importe? Il pouvoit partir dès le lendemain de son congé; il pouvoit y demeurer aussi longtemps qu'il lui sembloit convenable; & s'il avoit jugé à propos d'y rester pendant sa vie, lui auroit-on dû une rente viagère de 4000 livres? Si la Cour avoit bien voulu mettre ce prix à son travail, le devoit-on à son oisiveté? Qui le retenoit? A quoi l'employoit-on?

M. Falconet devoit-il lui payer si chèrement le temps qu'il avoit consumé en d'impuiffans efforts pour lui nuire & le calomnier ? Enfin, s'il faut un titre pour détruire une prétention absurde, peut-il redemander qu'on lui paye le temps qu'il a perdu volontairement en 1776, lorsqu'il a signé en 1778, qu'il tenoit *quitte* M. Falconet de *toutes choses quelconques* ?

Il ne se borne pas à cette réclamation injuste, il ose avancer en Septembre 1779 dans une Lettre à un Seigneur respectable, qu'il en a un billet conditionnel. Ce billet étoit celui des 15000 livres, & il en étoit payé. Qu'est-ce donc que ce nouveau billet conditionnel qu'il lui plait de créer pour appuyer sa demande des 5200 livres ? Une nouvelle imposture à laquelle on est préparé par celles qui ont précédé. Il n'a cité, il n'a montré ce titre nulle part : il n'ose pas même imprimer la prétention qu'il appuie, & dans une note manuscrite ajoutée à son Mémoire, après la Lettre dont nous venons de parler, il ne parle plus du billet ; il se borne à dire que cette somme lui avoit été promise : puis dans le Journal Encyclopédique de Janvier 1780, ce billet conditionnel redevient celui des 15000 livres qu'il réclame encore, après les avoir reçues treize mois aupa-

ravant. Et pourquoi toutes ces viles menées, tous ces Mémoires ? N'y a-t-il pas des Juges, des Tribunaux ? M. Falconet est-il si redoutable qu'on ne puisse l'attaquer que dans des Journaux, dans des Ecrits clandestins, dans des tavernes ? (b)

(b) Pourquoi en effet se borner à des injures, à des calomnies, quand on a le droit d'une réclamation juridique ? Pomel savoit bien que M. Falconet avoit un domicile, qu'il avoit à Paris un Agent chargé de répondre pour lui par une procuration ; il le connoissoit, & même avant que M. Falconet eût été payé par la Cour, il essaya de se faire payer par lui de ses 15000 livres. Il se rendit chez *M. Baron* : c'est vous, Monsieur, lui dit-il, qui avez entre les mains les affaires & l'argent de M. Falconet ? — Pourquoi me le demandez-vous ? — C'est qu'il me doit 15000 L., & depuis long-temps : cependant il ne veut pas me payer. — Cela me paroît difficile à croire : avez-vous un titre pour réclamer cette somme ? — J'en ai un billet, — Voyons-le. — Je ne l'ai pas, je-je vais le chercher. Il sortit, consulta ses dignes suppôts, & revint avec le billet. M. Falconet est-il payé de sa fonte, lui dit *M. Baron* ? — Je ne le crois pas... Non, il ne l'est pas. — Il ne vous doit donc rien encore : ce n'est qu'alors que votre titre aura quelque force, & croyez qu'il ne sera pas nécessaire de le produire pour être satisfait. Je connois M. Falconet, il ne fait pas devoir. Et il le congédia.

On ne peut concevoir cette démençe de la mauvaife foi. Pomel n'est pas assez imbécile pour ne point sentir que des prétentions auffi déshonorantes , expofées dans un Journal auffi répandu , ne pouvoient que lui attirer la honte & l'indignation publiques ; que portées devant les Magiftrats , elles ne l'auroient conduit qu'à l'infamie & à un châtiment févere. Est-ce dans ce but qu'il fe feroit donné tant de mouvemens , qu'il auroit fupporté tant de frais , qu'il auroit employé fes Protecteurs ? Car qui n'a pas fes Protecteurs ? Pomel en a fans doute , puisqu'un des Auteurs du Journal Encyclopédique fe juftifie d'avoir parlé de fon Mémoire fur ce que des *perfonnes de confidération* l'ont defiré. Des perfonnes de confidération appuyer un Mémoire qui réunit ce que le menfonge , la mauvaife foi , le vol , ont d'odieux ! Je le crois puisqu'on l'affure ; mais , mon ami , félicitons-nous de n'être pas de tels hommes de confidération , & de n'en pas même connoître.....

Lausanne , ce 20 Septembre 1780.

B E R E N G E R.



R É P O N S E.

JE vous remerciérois , mon cher ami , de votre complaisance à me retracer les faits justificatifs que je vous demandois dans ma dernière Lettre , si je ne favois que le soin de dévoiler la trâme bassément ourdie contre M. Falconet , est devenu aussi cher à votre cœur , qu'il l'est au mien. Mais ferai-je indiscret en demandant quelque chose de plus ? c'est que vous trouviez un moyen de rendre cette justification plus efficace en la publiant. Vous ne devez vous faire aucune peine de donner au public l'apologie d'un honnête homme insulté , & en remplissant un des premiers devoirs qu'impose la vertu à un cœur honnête , vous satisferez encore au desir de l'amitié avec laquelle je ferai toujours ,

Votre ami

D E N T A N ,

*Citoyen de Genève , & Membre de la Société
des Sciences de Harlem (*).*

Genève , ce 26 Septembre 1780.

(c) M. Dentan étoit aussi Membre du Comité de la Société des Arts de Genève. Homme vertueux ,

excellent Citoyen, il joignoit les qualités aimables qui font chérir les hommes dans la Société, à de grands talens, à des connoissances approfondies & très-étendues. Il aimoit tendrement sa Patrie, il en eût fait la gloire & lui auroit donné la paix, si la raison & la sagesse pouvoient se faire entendre à l'orgueil, aux passions rendues plus opiniâtres par des préjugés enracinés depuis long-temps. L'énergie & l'activité de son ame userent trop tôt les ressorts de son corps, & ont fait répandre sur sa tombe les larmes ameres de l'amitié. Il n'avoit que 31 ans quand il est mort.

Note de l'Editeur.

F I N.

T A B L E

Des Articles contenus dans le sixieme Volume.

*S*ur un passage de *M. de la Nauze.* page 1
Sur la peinture des Anciens. 29
Supplique au Lecteur. 62
Examen de la traduction des livres 34, 35
Et 36 de Pline l'ancien, avec des notes de
M. Falconet. 63
Supplément à l'errata. 101
Lettre à M. ou Réponse au prétendu Examen.* 127
Entretien d'un Voyageur avec un Statuaire. 202
Second Entretien d'un Voyageur avec un Sta-
tuaire. 219
Petit Différend. 257
Sur les Fontes en bronze. 264
Une Lettre de Pétersbourg. 295
Réponse à cette lettre. 300
Lettre de M. Berenger à M. Dentan. . 305
Réponse à cette lettre. 326



